N° 282 — Tome LXXVIII 16 Mars 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

JEAN AJALBERT, BENJAMIN BARRÉ, EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BEAUBOURG,
R. DE BURY, GASTON DANVILLE, HENRY-D. DAVRAY,
MARCEL DUMINY, ANDRÉ FONTAINAS, JULES DE GAULTIER, ALBERT GAYET,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, CHARLES MORICE,
MICHEL MUTERMILCH, MAURICE DE NOISAY, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, ÉTIENNE REY, ANDRÉ ROUVEYRE, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 282 — 16 MARS 1909

Etienne Rey	*Métaphysique de l'Amour*	193
André Rouveyre	*Visages : IX. Liane de Pougy ; X. Julia Bartet*	216
Jean Ajalbert	*Notes sur l'Indo-Chine : Au Cambodge*	218
Marcel Duminy	*Poèmes*	235
Maurice de Noisay	*Le Passé, le Présent et l'Avenir de l'Académie Française*	239
Benjamin Barré	*Une Journée de la Commune, Souvenirs d'un fusillé*, publiés par Alfred Détrez	254
Albert Gayet	*Les Origines du Miroir de Vénus*	266
Maurice Beaubourg	*Colloque des Squares : Les Aventures du petit Prince de Roussquiqui et de sa Roussquiquine*	279

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXXI. Religions*	303
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	306
Rachilde	*Les Romans*	311
Jean de Gourmont	*Littérature*	316
Edmond Barthélemy	*Histoire*	320
Jules de Gaultier	*Philosophie*	325
Gaston Danville	*Psychologie*	330
Henri Mazel	*Science sociale*	334
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	339
José Théry	*Questions juridiques*	345
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	348
R. de Bury	*Les Journaux*	355
André Fontainas	*Les Théâtres*	358
Charles Morice	*Art moderne*	365
Henry-D.-Davray	*Lettres anglaises*	369
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	375
Mercvre	*Publications récentes*	378
—	*Echos*	380

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BERNARD GRASSET, éditeur, 7, rue Corneille — Paris-6e

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

ÉMILE BAUMANN

Immolé, roman, 3e édition. Vol. in-18..... 3.50

LÉON LAFAGE

La Chèvre de Pescadoire, 3e édition. Vol. in-18. 3.50

JEAN GIRAUDOUX

Provinciales. Vol. in-18..... 3.50

GILBERT DE VOISINS

Les moments perdus de John Shag. Vol. in-18. 3.50

MAURICE MAGRE

Conseils à un jeune homme. Vol. in-18..... 2 »

DIDIER DE ROULX

Poosje. roman. Vol. in-18..... 3.50

J.-H. RETINGER

Le Conte fantastique dans le romantisme français. Vol. in-18..... 2 »

J. GRASSET

Professeur de Clinique Médicale à l'Université de Montpellier

La Responsabilité des Criminels. Vol. in-18 3.50

GEORGES DEHERME

La Démocratie vivante. Vol. grand in-8o..... 4.50

Pour paraître le 1er avril :

HENRI MAZEL

Pour causer de tout. Vol. in-18..... ..... 3.50

Félix ALCAN, Editeur, 108, boulev. St-Germain, **PARIS** (6e

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

La sensibilité individualiste, *Amitié et socialité. L'ironie. Deux types d'immoralisme. Anarchisme et individualisme*, par G. PALANTE. 1 vol. in-16.. 2 fr. 50

La morale de l'ironie, par Fr. PAULHAN. 1 vol. in-16..... 2 fr. 50

L'écriture et le caractère, par J. CRÉPIEUX-JAMIN. *5e édition, revue et augmentée.* 1 vol. in-8 avec 232 figures..... 7 fr. 50

Anti-Pragmatisme, *Examen des droits respectifs de l'aristocratie intellectuelle et de la démocratie sociale*, par A. SCHINZ, professeur à l'Université de Bryn Mawr (Pensylvanie.) 1 vol. in-8..... 5 fr.

L'anthropologie de Maine de Biran *ou la science de l'homme intérieur*, suivi de la note de MAINE DE BIRAN de 1824 sur L'IDÉE D'EXISTENCE *(aperception immédiate, édition Cousin)*, par P. TISSERAND, docteur ès lettres, agrégé de philosophie. 1 vol. in-8..... 10 fr.

Les phénomènes psychiques. *Recherches, observations, méthodes*, par J. MAXWELL, Docteur en médecine. Préface de CH. RICHET, Membre de l'Académie de Médecine, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris. *4e édition*, revue. 1 vol. in-8..... 5 fr.

Morales et Religions, par MM. R. ALLIER, G. BELOT, le baron CARRA DE VAUX, F. CHALLAYE, A. CROISET, L. DORISON, E. EHRHARDT, E. DE FAYE, Ad. LODS, W. MONOD, A. PUECH. 1 vol. in-8 cartonné, de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*..... 6 fr.

La crise du transformisme, par F. LE DANTEC, chargé du cours de biologie générale à la Sorbonne. 1 vol. in-16 de la *Nouvelle collection scientifique.* 3 fr. 50

Ouvriers du temps passé (XVe et XVIe siècles) par H. HAUSER, *3e édition, revue et corrigée.* 1 vol. in-8 cartonné de la *Bibliothèque générale des sciences sociales*.... 6 fr.

Envoi franco contre mandat-poste

THE

MONTHLY **ENGLISH REVIEW** 2/6 NET.

Vol. 1., N° 1. DECEMBER, 1908. *Now Ready.*

Thomas Hardy : Henry James
Joseph Conrad : John Galsworthy
W. H. Hudson : Count Tolstoi
H. G. Wells : The Month
Editorial : The Unemployed
The Personality of the German Emperor : The Balkan Question
Reviews

Mr. Wells's "Tono-Bungay" will be completed in the first volume, subscribers to which will thus receive a complete novel in addition to the other exclusive matter of the "REVIEW."

No. II. will contain a long UNPUBLISHED POEM by DANTE GABRIEL ROSSETTI,

and

LITERARY CONTENTS..... By first-rate Authors.
QUESTIONS OF THE DAY By first-hand Authorities.

DUCKWORTH & CO., HENRIETTA ST., W. C.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS

Capitaine **DANRIT** *(Commandant DRIANT)*

L'INVASION JAUNE

Illustrations de G. DUTRIAC

Première édition dans le format in-18 à..... 3.50

TOME PREMIER	TOME DEUXIÈME	TOME TROISIÈME
Mobilisation Sino-Japonaise	Haine de Jaunes	A Travers l'Europe

Chaque volume se vend séparément.

OUVRAGE TERMINÉ

Georges **DUVAL**

Œuvres Dramatiques de WILLIAM SHAKESPEARE

COMÉDIES, TRAGÉDIES, etc.

Traduction nouvelle entièrement conforme au texte anglais, avec annotations

TOME HUITIÈME ET DERNIER

TROÏLLUS ET CRESSIDA — LA DOUZIÈME NUIT — COMME IL VOUS PLAIRA
HENRY VIII

Un volume in-18. — Prix..... 3.50

TOME PREMIER

PRÉFACE — VIE DE SHAKESPEARE — TESTAMENT, BAPTÊMES, MARIAGE ET ENTERREMENTS DE LA FAMILLE DE SHAKESPEARE
HAMLET — ROMÉO ET JULIETTE
LE ROI JEAN — LA VIE ET LA MORT DU ROI RICHARD II

TOME SECOND

TIMON D'ATHÈNES — JULES CÉSAR
ANTOINE ET CLÉOPATRE — CORIOLAN
RICHARD III

TOME TROISIÈME

LE MARCHAND DE VENISE
LA PREMIÈRE PARTIE DE HENRY IV
LA SECONDE PARTIE DE HENRY IV
LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR

TOME QUATRIÈME

LE ROI LEAR — LE ROI HENRY V
LA PREMIÈRE PARTIE DE HENRY VI
LA SECONDE PARTIE DE HENRY VI
LA TROISIÈME PARTIE DE HENRY VI

TOME CINQUIÈME

LA SAUVAGE APPRIVOISÉE
MACBETH — BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN
TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

TOME SIXIÈME

OTHELLO — LA TEMPÊTE — MESURE POUR MESURE
CYMBELINE — PEINES D'AMOUR PERDUES

TOME SEPTIÈME

LA COMÉDIE DES ERREURS. — LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ
LES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE
CONTE D'HIVER

M. Georges DUVAL, qui possède si bien le seizième siècle anglais, a enrichi sa traduction de savantes préfaces et de curieuses annotations, éclairant le texte si touffu et parfois si difficile du grand poète, au point que sa traduction doit être considérée comme la seule intégrale et définitive publiée dans notre langue.

L'ouvrage forme 8 volumes à..... 3.50

Chaque volume se vend séparément

Envoi contre Mandat-Poste

MÉTAPHYSIQUE DE L'AMOUR

—

La théorie de Schopenhauer sur l'amour a eu la bonne fortune d'être tout de suite classique. On n'en discute plus aujourd'hui les principes ni les conclusions, et *la Méditation du génie de l'Espèce* est devenue l'arche sainte de toute philosophie transcendante de l'amour.

Nous voudrions cependant essayer de montrer la fausseté de cette théorie, ou, du moins, son insuffisance. Le malheur de Schopenhauer fut d'être philosophe, et de vouloir, par une tendance commune à tous les philosophes, construire un système et rassembler tous les faits sous l'unité d'une loi. Il fut conduit, par là, à plier, à façonner artificiellement la réalité pour l'obliger à rentrer dans un cadre tout préparé, ou bien à éliminer *a priori* les faits qui semblaient opposés à sa thèse. Avec une force, une pénétration singulières, il a étudié et décrit un des aspects et une des significations de l'amour. Mais il n'a pas su embrasser la question dans son ensemble, il n'en a pas fait le tour ; il s'est parqué dans une idée générale, et en négligeant les autres faces du problème, il a faussé sa doctrine, au lieu de la compléter.

Son mérite, et il demeure grand, est d'avoir donné à l'analyse de la passion une base inébranlable. Quand il a dit que tout amour plonge ses racines dans l'instinct naturel des sexes et qu'il est d'abord la préparation de la génération future, il a parlé le langage profond de la vérité. A n'envisager que les

lois générales de la vie, il demeure hors de doute que l'intérêt de l'espèce prime tous les autres; la nature se soucie peu des individus en eux-mêmes; elle ne leur a donné le désir et l'instinct de l'amour que pour les courber plus sûrement sous leur tâche, qui est de transmettre la vie; les amants sont les instruments d'une puissance qui les dépasse, et la fin de leur amour n'est pas en eux-mêmes, mais bien dans l'être qui doit naître d'eux et assurer la continuité de l'espèce.

Mais cette loi de la nature n'est qu'une loi originelle, un point de départ; elle n'exprime que la force de la poussée vitale, dans sa signification première et sa plus vague généralité, et l'erreur de Schopenhauer a été de la croire unique, éternelle et inéluctable. Il ne s'est point demandé si, depuis l'origine de la vie, une évolution ne s'est pas accomplie, et si quelque facteur nouveau n'a pu intervenir dans le monde pour atténuer la rigueur de cette loi ou en changer la portée. Il est convaincu que l'humanité est toujours restée engagée dans une même direction, celle qui lui est imprimée par la nature et par le génie de l'espèce, et toute sa théorie de l'amour n'est que l'extension de ce principe. Or, ce n'est là, semble-t-il, qu'une vue fragmentaire des choses, et nous voudrions, pour mieux faire comprendre le sens de l'amour par rapport à la nature, esquisser d'abord à grands traits la place et le rôle exacts de l'homme dans l'univers.

La vie n'est pas, comme le veut Schopenhauer, le développement d'une loi unique, agissant toujours dans le même sens et pour ainsi dire en ligne droite. Elle consiste plutôt dans un jeu perpétuel d'action et de réaction. La nature agit sur l'homme, mais l'homme réagit sur la nature ; la nature semble ignorer l'individu et ne connaître que l'espèce, mais l'homme aspire invinciblement à devenir un individu; aussi bien que la tendance à se reproduire, la tendance à s'individuer est partout présente dans le monde organisé, et ce sont là deux volontés antagonistes qui ne cessent de se combattre. La vie est ainsi à la fois un mépris et une recherche de l'individualité, et l'homme doit également se soumettre à la nature, dans l'intérêt de l'espèce, et lutter contre elle, dans son propre intérêt. Il n'était d'abord qu'un moyen; il aspire à devenir une fin : ce désir est toute son histoire, et cet effort n'est qu'un des aspects de la loi d'universelle interaction.

A voir les choses de plus haut encore, il apparaît que l'univers entier,— matière inorganique et matière organisée, — est régi par une double loi de mouvement et de repos, et la vie n'est qu'une oscillation, un va-et-vient incessant entre ces deux pôles. La nature et l'espèce représentent, dans le passage d'une génération à l'autre et dans le flux continu de l'humanité, la loi de mouvement. L'individu, au contraire, dans son désir de se soustraire au temps et de fixer en lui l'évolution, exprime la tendance au stable.

Dans quelle mesure l'homme peut-il s'opposer à la nature ? Quel est le sens, quelle est la portée de cette lutte ? Assurément, l'homme n'est pas un empire dans un empire. Œuvre de la nature, il ne peut se soustraire à l'action des forces naturelles, et il doit s'adapter aux conditions générales de la vie. Mais son adaptation est une adaptation active, et non passive, et cela seul change tout. Incapable de produire de l'énergie, il peut du moins utiliser une énergie préexistante. Il ne saurait briser la puissance de la nature, mais il sait la tourner à son profit, la mettre à son service. Et ainsi, il la domine, en même temps qu'il est dominé par elle. — En effet, toutes les forces sont dans la nature, mais leur usage est dans l'homme. Elles n'ont pas été créées pour lui, mais il les a pliées et disciplinées à ses besoins. Là est sa part de création. Sans doute, ce ne sont là que des créations de forme ; une matière déjà ordonnée préexiste à la volonté de l'homme, qui doit la subir, et qui lui reste soumis dans son organisme; mais il fait un effort pour s'affranchir de ces lois, et cet effort consiste non pas à les supprimer, mais à en changer le sens et la direction, et à capter au profit de l'individu ce qui n'était mis qu'au service de la nature, de la vie ou de l'espèce.

L'homme n'est donc pas un génie créateur, dans toute la force du terme, mais plutôt un artisan habile, rusé, audacieux, qui utilise des mouvements et des mécanismes qui n'ont pas été agencés pour lui. Les faits agissent sur lui, mais il leur impose sa puissance de réaction. Il reçoit leur marque, mais il leur imprime la sienne; en un mot l'homme est l'œuvre de la nature, mais l'individu est l'œuvre de l'homme. Instrument passif à l'origine, il tend constamment à devenir un être libre ; de là sa lutte contre les forces de l'univers. Que cette lutte, dans ses résultats, reste vaine le plus souvent, peu importe ;

il n'en faut pas moins en tenir compte, puisqu'elle existe, et que, du fait même de son existence, elle apporte quelque chose de nouveau dans le monde. Si l'homme ne peut se révolter absolument contre la nature, il peut du moins la diriger vers une fin qu'il a choisie, et c'est dans ce sens restreint qu'il faut comprendre et admettre une action libre de l'homme. Il est libre en ce qu'il réagit, en ce qu'il entreprend une lutte, une conquête; sa liberté, illusoire ou non, est dans son effort même. Il convient donc de rejeter ce faux déterminisme qui vise à donner une explication totale de l'univers, alors qu'il ne révèle qu'un aspect partiel des choses. Le philosophe n'a pas le droit de n'étudier, par une conception erronée du mécanisme, que l'action de la nature sur l'homme, et de négliger l'action inverse. Si, dans le développement de la vie, l'intérêt de l'espèce est la première force donnée, il ne faut pas oublier que le penchant opposé de l'homme à s'individuer est une autre force naturelle, et c'est la résultante de ces deux forces qu'il faut considérer, et non pas une seule d'entre elles, comme l'a fait Schopenhauer dans sa *Métaphysique de l'amour*. Répétons-le encore, la loi première de l'univers est une loi d'interaction, et la lutte entre la nature et l'homme, entre l'espèce et l'individu, n'en est qu'une des formes.

L'amour participe de ces lois générales de la vie, et son origine, ses caractères, son rôle s'expliquent par ce jeu d'action et de réaction, par cette double tendance au mouvement et au repos, par cet antagonisme entre deux forces opposées, dont nous venons de parler. En un sens, il est bien la méditation du génie de l'espèce, le moyen qu'emploie la nature pour parvenir à ses fins; mais ce n'est là qu'une de ses faces; l'autre est l'exaltation de l'individu et de son égoïsme. A la base de l'amour se trouve placé, comme une inéluctable condition, le désir, l'instinct de la reproduction; mais cette puissance qui le domine, l'homme veut la briser : il y sent une force de la matière, et tout son effort, comme l'a dit un philosophe contemporain, M. Bergson, est « de remonter la pente que la matière descend ». Comment s'y prend-il ? De même qu'il utilise et dirige l'énergie motrice de la chaleur et de l'électricité dans ses inventions mécaniques, de même il utilise l'énergie préexistante du désir pour créer et organiser la passion. Ne pouvant tout tirer de lui-même, il se sert des matériaux mêmes qui lui sont

fournis par la nature, et il les détourne de leur destination. — Son point d'appui, dans cette œuvre, est la volupté.— C'est la nature, en effet, qui, dans l'intérêt de l'espèce, a attaché la volupté à l'acte de la génération, et en fait, par l'attrait qu'elle exerce sur l'homme, un instrument sûr et puissant de l'espèce. Mais elle a dépassé son but : il s'est trouvé que la volupté donnait aussi à l'individu la sensation la plus aiguë, la plus forte de lui-même, et qu'il a pu, dès lors, la considérer comme faite pour son usage personnel et son unique plaisir ; cet instrument a donc été faussé dès le début, et la volupté, qui n'était qu'un moyen, est devenue une fin; c'est comme une arme que la nature aurait donnée à l'homme, son esclave, avec la charge de la défendre et de la protéger ; mais l'esclave, sentant entre ses mains cette arme, solide et puissante, l'a brandie contre elle dans un immense désir de révolte, et depuis ce jour, le maître et l'esclave, tour à tour vainqueurs ou vaincus, se la disputent âprement : l'amour n'est autre chose que ce combat; il est une conquête de l'homme sur la nature, le prix de ses efforts pour s'arracher à la tyrannie de l'espèce. Bien loin d'être un moyen de la nature pour réaliser ses fins, une illusion qu'elle donne à l'homme pour mieux l'asservir, il exprime ce mouvement de réaction dont nous parlions plus haut, il est une tendance à l'individuation et à l'affranchissement.

La nature ignore l'amour. Elle a placé, à la base même de la vie, l'attrait d'un sexe pour l'autre, mais elle s'en tient à l'instinct sexuel sous sa forme la plus générale ; elle en a fait un simple processus analogue à celui de la nutrition et de la circulation; et cet instinct ne devient l'amour que lorsqu'il passe des mains de la nature aux mains de l'homme. Schopenhauer n'a pas vu l'importance de cette transformation, qui le détourne des voies de l'espèce ; il a voulu tout expliquer par la seule loi de la transmission de la vie, mais ce qu'il a dit ne s'applique qu'à l'instinct, et non pas à l'amour. Aussi, quand il a voulu décrire et analyser tous les caractères de la passion de ce point de vue, il a été conduit à des considérations un peu aventureuses sur la Méditation du génie de l'espèce ; ce génie de l'espèce manifeste beaucoup d'intelligence, pour une entité métaphysique ; c'est lui qui choisit « pour chaque Jeannot sa Jeannette », et qui, soucieux des moindres détails, pousse les petits hommes vers les grandes femmes, les bruns vers les blondes,

les nez aquilins vers les nez retroussés, tout cela pour le maintien du type intégral de l'espèce. Des disciples de Schopenhauer, allant plus loin encore, ont voulu introduire la conscience jusque dans les spermatozoïdes et les ovules. — Mais la nature use de plans plus simples et se contente de lois très générales; elle n'a placé, au début du monde, qu'une force, un attrait aveugle et fatal. Rien n'autorise à lui supposer l'intelligence des moyens et des fins. Elle ne choisit pas; elle n'a besoin, pour transmettre la vie, que de désirs élémentaires et d'accouplements de hasard ; le choix est, au contraire, une protestation contre cette souveraine indifférence de la nature, et il appartient, non pas au génie de l'espèce, mais à l'homme; il est d'autre part une des conditions de l'amour qui est un principe d'individuation ; et c'est par lui que le désir, transformé en passion, se détourne de son cours fatal et se met au service des fins particulières; la nature perd alors la plupart de ses droits.

Également fausse est la théorie de Schopenhauer lorsqu'elle cherche à expliquer le côté émouvant, grandiose, de l'amour par la préparation de la génération future. Il est inutile, en effet, de vouloir assurer la continuité de la vie par une passion tragique comme l'amour ; la nature se sert de moyens moins pathétiques ; elle ne dramatise pas, elle n'a pas besoin, pour sauvegarder les intérêts de l'espèce, de soulever chez l'homme ces exaltations immenses, ces folies et ces désespoirs. La vie se transmettrait aussi sûrement, aussi abondamment, si l'amour n'existait pas. Le seul instinct, dans sa forme primitive, ne suffit-il pas aux animaux? L'homme, à cet égard, est placé sur le même plan que les autres êtres de la création. La passion, ainsi que nous le verrons, est au contraire nuisible à la vie, et sa gravité, sa violence ne s'expliquent que parce qu'elle est une lutte de l'individu contre une puissance fatale.

Quant au maintien du type intégral de la race, sur lequel veillerait jalousement le génie de l'Espèce, il faut ranger les développements auxquels il donne lieu au nombre de ces mythes poétiques de Platon, qui ont une grandeur et une séduction irrésistibles, mais qui ne sont que des mythes. La théorie, aujourd'hui prouvée dans ses grandes lignes, de l'évolution et de la transformation des espèces jette à bas les déductions métaphysiques de Schopenhauer. Les modifications lentes qui se produisent dans la suite des générations, aussi

bien que les changements brusques et accidentels qui réussissent à se transmettre, prouvent également que la première impulsion, l'élan originel de la vie a été donné une fois pour toutes comme une puissance immense et inconsciente, étrangère à toute finalité. La nature maintient la vie, voilà tout, mais elle ne maintient même pas l'espèce; elle n'a aucun intérêt à la maintenir, et y eût-elle quelque intérêt, les faits sont là pour prouver qu'elle y échoue.

L'erreur de Schopenhauer a donc été de vouloir tout expliquer par l'instinct, et de ne pas comprendre que l'amour est, pour une grande part, une réaction contre la nature et comme un *choc en retour*. Assurément, sa base reste toujours l'instinct sexuel; aucun amour humain ne peut se soustraire à cette nécessité; les sentiments les plus éthérés ne sont que des transpositions sentimentales du désir, et derrière les illusions idéalistes des amants, se trouve inévitablement un émoi de la chair. Comme ces arbres déracinés qui meurent dès qu'ils ne reçoivent plus leur sève de la terre nourricière, l'amour qui n'enfonce pas ses racines dans l'instinct sexuel est condamné à se dessécher et à dépérir misérablement. Le désir physique seul peut être son principe de vie, et le rythme de ce désir s'impose nécessairement à lui. Mais si c'est dans la charte fondamentale de l'univers que résident l'origine et l'impulsion première de l'amour, si l'instinct sexuel est une force naturelle au même titre que la chaleur et que la lumière, il n'en est pas moins vrai que l'effort de l'homme vient bouleverser l'ordre de la nature. En effet, de même que, tout en étant contraint d'accepter les lois qui régissent la lumière et la chaleur, il a réussi à se faire des instruments de ces deux forces, de même il a pu, quoique soumis aux conditions de l'instinct sexuel, le plier à son usage, et il a ainsi créé l'amour. Si le fond en reste le désir, c'est le désir au service de l'individu, et non plus au service de l'espèce. Il y a eu renversement des valeurs. Certes, à contempler la vie dans sa totalité, il semble incontestable que la volupté n'est qu'un moyen, et qu'elle se trouve entre les mains de l'homme pour la réalisation d'une fin supérieure à lui. Mais à envisager l'amour, il demeure hors de doute que la volupté n'est pour l'individu qu'une source de plaisir égoïste, et que là est sa limite, là est son but. L'instinct sexuel est ainsi un instrument de l'espèce par droit de nature, et un instrument de

l'individu par droit de conquête; en lui se rencontrent, pour se combattre, les deux tendances générales de la vie : la tendance à se reproduire, et la tendance à s'individuer. La nature reste victorieuse en imposant la loi fatale du désir; mais elle est vaincue en laissant détourner cette loi de son but essentiel, et elle semble jouer le rôle du dupeur dupé. En effet, si l'instinct met l'homme dans la dépendance de la nature, l'amour met la nature dans la dépendance de l'homme. Et ainsi, ceux qui déclarent que l'amour obéit à des lois transcendantes et inéluctables ont raison, et ceux qui le déclarent libre ont également raison, car il porte ineffaçablement la double marque de sa double origine, œuvre à la fois de la nature et de l'homme, force primitive du monde et acquisition de l'individu. Les caractères de la passion ne peuvent se comprendre si l'on n'en saisit les deux extrémités à la fois, et si l'on se refuse à y voir le résultat de deux actions antagonistes. Dans les regards ardents qu'échangent deux êtres, un double langage peut se lire : la nature dit bien, comme le veut Schopenhauer : « une vie nouvelle va se créer », mais les amants répondent : « rien n'existe en dehors de nous; nous sommes à nous deux tout l'univers ». Et entre ces deux puissances, celle de l'espèce et celle de l'égoïsme individuel, la lutte reste toujours exposée à des doutes, à des surprises, à des pièges : combat incertain où la victoire est tantôt à l'une, tantôt à l'autre, et c'est ainsi qu'éternellement la nature se venge de l'homme, et l'homme se venge de la nature. De là toutes les contradictions de l'amour et ses aspects multiples, ses cris de triomphe et ses lamentations de défaite, ses hosannah et ses miserere. A l'ivresse des sens que lui procure la nature, et qu'il a accrue et affinée, l'homme fait concourir toutes les puissances de l'âme, et il éprouve un sentiment profond de trouble, de bonheur, qu'il croit créé par lui et pour lui seul; mais la nature cherche à prendre sa revanche avec les déceptions de la chair, les amertumes de la possession, et elle semble lui dire : « Tu as beau faire, ta révolte est vaine, tu resteras entre mes mains l'esclave de mon œuvre, de l'œuvre de vie. » Et l'homme alors se sent mourir d'angoisse, et il s'acharne avec rage sur sa passion, pour en tirer une volupté pure et sans mélange qui lui prouvera que son bonheur n'est pas une duperie : effort magnifique, qui à lui seul est une victoire, et qui souvent en

devient une. De là, chez les amants, ces fureurs d'égoïsme, cette riche plénitude de vie personnelle, cet éclat orgueilleux et dur de leur passion. Tout cela provient de ce que l'amour est la révolte d'un esclave, un désir d'affranchissement, un effort de conquête. Prométhée, qui a dérobé le feu sacré, et qui, puni par le Dieu d'un éternel supplice, proclame, au milieu même des fers et des tortures, qu'il est libre, voilà le symbole de l'homme dans l'amour : il lutte contre la nature, il lui a ôté son arme des mains, et son larcin est l'amour; la nature l'en punit, mais elle ne peut abattre sa fierté ni dompter son âme. Et à dire vrai, il n'y a là ni vainqueur ni vaincu, et l'homme, dans la passion, est à la fois esclave et roi.

Il est si vrai que l'amour, dans son essence, est un choc et un combat, qu'il engage contre la société le même duel que contre la nature. Chaque jour, des faits divers, des drames nous révèlent leurs conflits; la littérature les a exploités sans mesure, et les romans sont innombrables qui nous décrivent tous les obstacles que rencontre la passion dans les lois et les préjugés sociaux. C'est que la société est une limitation de l'individu, et l'amour, qui en est la libération, doit être forcément antisocial. Comment ne chercherait-il pas à transgresser toutes les lois, puisqu'elles ont été faites contre l'individu? De même que la nature ne connaît que l'intérêt de l'espèce, la société n'a souci que du bien-être collectif; et la passion, qui ne veut avoir d'autre fin qu'elle-même, est donc condamnée à briser à la fois les contraintes de la nature et celles du corps social, qui ne considèrent l'individu que comme un moyen. L'amour est un vol que l'homme fait à la société. Quand les poètes nous dépeignent les amants courant cacher leur bonheur au fond des forêts, dans les solitudes les plus reculées, ils expriment inconsciemment cette vérité; la passion est un trésor fragile qu'on a comme dérobé, et qu'il faut soustraire aux regards et aux lois des hommes. Ces ruses et ces luttes ne se comprendraient pas, si l'on devait tenir pour vraie la théorie de Schopenhauer, car l'intérêt de l'espèce, contrairement à l'amour, s'accommode parfaitement des cadres sociaux et des lois sociales, qui protègent la vie et favorisent ainsi sa transmission.

En vérité, plus on y réfléchit, et plus cet air de lutte et de conquête apparaît frappant dans tous les aspects de l'amour. La passion, dans ses différentes phases, ne ressemble-t-elle

pas à la guerre? Contemplez, au début, cet afflux soudain de forces, cette exaltation, cette pure flamme du désir : c'est l'enthousiasme, c'est l'ardeur sacrée de la conquête. Puis, la lutte devient plus sauvage, la passion se crispe, s'exaspère : telles ces armées dont la loi est de se montrer plus cruelles, plus violentes, par l'effet même de leurs progrès. Enfin, l'amour s'épuise et s'éteint, dès que la conquête est achevée, et il meurt dans le repos comme une épée se rouille dans l'inaction. De même que la guerre encore, il a ses lois particulières, il foule les autres aux pieds, et il se joue à transgresser tous les droits. L'homme enfin confond avec l'amour son désir de triompher, et don Juan est un type de conquérant. On pourrait multiplier ces analogies. La passion, d'ailleurs, se représente toujours elle-même comme une victoire ou comme une défaite : ces soupirs, ces pleurs, ces extases des amants, ce sont là des cris de vainqueurs ou des plaintes de vaincus ; leur amour, avec ses résistances, ses feintes, ses emportements, donne bien le spectacle d'une lutte : lutte grandiose, qui met aux prises un maître impitoyable et un esclave orgueilleux. Et pourquoi en effet ce combat ? Pour qui l'homme se battrait-il, si ce n'était pour lui-même? Et contre qui, sinon contre une puissance toujours prête à l'écraser, la nature? Donc, loin d'être une force de la nature, mise au service de l'espèce et illusoire pour l'individu, l'amour est le prix du duel engagé contre elle. Ce qui a pu tromper sur son caractère, c'est qu'il puise son origine et sa puissance dans l'instinct sexuel. Mais l'homme, nous l'avons montré, change la valeur et la direction de cet instinct, et s'éloigne, par son effort, des voies de l'espèce. Suivant donc qu'on envisage le point de départ, c'est-à-dire l'instinct aveugle, ou bien l'idéal poursuivi, c'est-à-dire l'affranchissement, l'amour paraît être dans le sens de la nature, ou opposé à elle. Et il est à la fois l'un et l'autre. Il n'est pas simplement la nature; il est la nature détournée de ses fins; ce sont les mêmes forces, le même instinct qui entrent en ligne, c'est la même armée qui combat, mais c'est une armée qui a passé à l'ennemi et qui lutte contre son premier maître. Ou pour être encore plus exact, c'est une armée qui passe tour à tour d'un parti à l'autre, et qui ne compte plus ses trahisons.

De là provient la complexité extrême de l'amour. Toutes

les autres passions. l'avarice, l'ambition, le jeu, sont des passions simples, nettes, logiques avec elles-mêmes. Mais l'amour est le point où se rencontrent et où coïncident les sentiments les plus inconciliables : le plaisir et la douleur, la tendresse et la cruauté, la sincérité et le mensonge, l'égoïsme et l'oubli de soi, l'exaltation de la vie et la crainte du néant. Tout en lui est disproportion : un trouble immense et une petite secousse, des serments éternels et une inconstance rapide, l'infini dans le désir et le dégoût dans la possession. Comment expliquer ces contrastes? La plupart des moralistes ont décrit, sans en rechercher les causes, les contradictions du cœur humain. Quant à Schopenhauer, il ne voit là qu'une duperie de la nature : explication trop sommaire et insuffisante, bien que juste par certains côtés. En réalité, tout reste obscur, si l'on ne considère qu'un des principes de l'amour, l'instinct ; tout au contraire s'éclaire si l'on réfléchit à sa double origine, et si l'on se rappelle qu'issu de l'instinct il est en même temps une réaction contre l'aveugle fatalité de cet instinct. Tout, dans l'amour, reçoit la marque de la nature, mais aussi la marque de l'individu, et ses contrastes s'expliquent par là même. La passion étant essentiellement le résultat d'un choc entre ces deux puissances, il est naturel et même inévitable qu'il y ait en elle complexité d'éléments, opposition de caractères, contradictions perpétuelles, disproportion.

En premier lieu, c'est par là seulement qu'on peut comprendre l'importance de l'amour, et son empire sur les âmes qu'il possède. Certes, il ne serait rien, si la nature ne lui fournissait son appui et l'invincible attrait du désir ; mais, d'autre part, celle-ci, à elle seule, ne pourrait rendre compte de toute la force tragique de la passion, plus nuisible qu'utile à l'espèce. Au contraire, si l'on accepte de voir en l'amour une conquête précieuse, royale et instable de l'homme, on saisit aussitôt son prix et la grandeur de son rôle ; la nature ne tient pas à lui, parce qu'il ne lui est d'aucun secours ; mais l'homme s'y attache parce qu'il porte son signe, et qu'il est une création de son orgueil, une récompense de son audace ; il lui tresse donc des couronnes, et il le porte sur le pavois, comme un symbole de sa propre royauté. Suivant les points de vue, on peut donc considérer l'amour comme une chose très grave ou comme une chose très futile : il est futile par rapport à la nature, et

à la société, puisque la transmission de la vie, les grands intérêts de l'existence, le bon ordre social n'ont pas besoin de lui, et qu'il apparaît ainsi comme un simple jeu, un amusement, une occupation de jeunesse qui doit vite céder la place à des devoirs plus importants ; mais il est grave, et inestimable, par rapport à l'individu, dont il représente l'effort pour dominer l'univers : aussi a-t-il coutume de se hausser au-dessus des autres puissances du monde. C'est en ce sens qu'il faut le regarder comme une rupture d'harmonie. L'harmonie, en effet, est de vivre conformément à la nature et aux lois naturelles, en laissant à l'instinct sexuel sa place régulière et normale, au milieu des différentes forces vitales. Mais l'amour, en attirant à lui toutes les énergies de l'être, en absorbant en lui tout l'univers, exalte une des raisons d'exister, au détriment des autres ; à cet égard, il constitue une rupture d'équilibre, et il trouble l'ordre de la vie ; il peut apparaître ainsi comme morbide, et justifier l'opinion de ceux qui voient en lui une *folie* et une dégénérescence. C'est une raison de plus pour qu'il ne puisse être l'instrument de l'espèce, dont la sécurité et l'avenir ne s'assurent pas seulement par l'acte de la génération, mais aussi par la santé, l'équilibre, l'harmonie.

Par là s'explique aussi l'effort de l'individu pour rendre son amour éternel. La nature n'est qu'un devenir perpétuel, un écoulement sans fin, un tourbillonnement incessant de phénomènes. L'amour, au contraire, vise à l'éternité. C'est que l'homme cherche à résister au flux du temps qui l'entraîne, et il veut opposer à la force du courant sa passion, comme une digue inébranlable. Soustraire ses sentiments à la fuite des jours, c'est pour lui une des formes du combat livré à la nature. Chaque parole d'amour est un effort pour arrêter le temps, et toute inclination qui prétend durer est un défi aux lois de l'univers. Contemplez ces amants médiocres qui, en de pauvres phrases, se font des serments éternels : ils se dressent par là au-dessus d'eux-mêmes et s'évertuent à dominer la règle inflexible du monde. Ils ont une telle terreur d'être emportés par le cours des heures qu'ils préfèrent se laisser tromper et aveugler : ils n'ignorent pas, le plus souvent, que ces paroles d'éternité sont vaines et mensongères, et pourtant ils les provoquent, ils les exigent, ils ne sauraient aimer sans elles, et il les attendent avec angoisse, parce qu'elles

leur apportent une minute d'illusion, et leur font espérer que le temps les oubliera sur sa route. Et ainsi, du haut en bas de l'humanité, les serments des amants, sincères ou faux, banals ou sublimes, ont tous le même sens, et manifestent le désir qu'a l'individu de vaincre la nature. C'est pour cette raison que les souvenirs d'amour sont presque toujours heureux, et qu'on s'y complaît, même si l'amour lui-même n'a été que pleurs et souffrances : ces souvenirs sont une façon de ressaisir le passé et d'échapper à l'universelle évolution ; ils sont des points lumineux et fixes de notre histoire, et comme des rocs inébranlables au milieu du flux perpétuel des jours ; le temps ne peut mordre sur eux. Dans cette loi de l'amour, se manifeste donc encore ce même antagonisme entre la nature et l'homme : la nature reste indifférente à la durée des sentiments humains et sa règle est l'instabilité ; l'homme, au contraire, s'est donné pour idéal l'amour qui remplit toute la vie ; la nature ne se soucie guère de la mort de l'individu, car elle crée chaque jour des millions de germes qui assurent la continuité de l'espèce ; l'homme, au contraire, veut échapper à la mort même : les amants n'espèrent-ils point, dans leurs exaltations, se retrouver après la vie, et renouer, par delà même le tombeau, d'indestructibles liens ? — Mais, dans ce duel, l'homme est loin d'être toujours vainqueur ; la nature, grâce à son énorme réserve de forces, fait sentir son action avec une égale continuité, une égale puissance ; l'effort de l'individu, plus limité, ne peut être qu'intermittent ; l'homme n'échappe pas entièrement aux forces naturelles ; et s'il se raidit contre le temps, le temps ne l'entraîne pas moins. De là vient que la loi idéale de l'amour est l'éternité, mais que sa loi réelle est l'inconstance. Il ne faut donc point accuser les amants de faiblesse, de fourberie ou de trahison, s'il leur arrive, après tant de paroles jurées, de cesser d'aimer. Ils voudraient bien aimer encore ; ils voudraient bien aimer toujours ; mais c'est l'amour qui, malgré eux-mêmes, les fuit. Il est déjà beau qu'ils aient pu dérober, pendant quelques années, quelques heures, leur passion au branle universel des choses. La nature dit : inconstance, l'orgueil de l'homme : éternité, et les amants s'agitent de l'un à l'autre de ces deux pôles, misérablement tiraillés entre leurs aspirations et leur servitude, balbutiant des serments pour les oublier aussitôt après, et cessant d'aimer pour regretter ensuite d'a-

voir laissé partir l'amour, et cette gloire suprême de l'amour : la fidélité. — Sous ces flottements et ces oscillations, il faut voir l'action de cette loi générale de mouvement et de repos, dont nous parlions plus haut; la vie est la mobilité même, mais elle se manifeste en des organismes qui veulent arrêter son évolution; elle est tout entière dans le passage d'un être nouveau à un être nouveau, et pourtant, elle semble parfois s'immobiliser dans chacun de ces êtres, comme si elle oubliait un instant sa loi d'éternel mouvement, et qu'elle voulût enfin se reposer, ainsi qu'un voyageur las de ses courses errantes.

Le même antagonisme permet aussi de mieux comprendre le sens de la fatalité de la passion. C'est l'impulsion primitive du désir qui donne à l'amour son caractère aveugle, et les amants, en se déclarant poussés l'un vers l'autre par une force invincible, semblent reconnaître cette action toute-puissante de la nature. Mais là encore ils détournent cette force à leur profit, et au lieu de saisir la signification véritable de cette fatalité, qui n'exprime que la continuité de la poussée vitale à travers les générations et au-dessus des individus, ils la prétendent faite pour eux seuls, et ils se croient éternellement destinés l'un à l'autre. C'est au nom de cette puissance aveugle qui, en réalité, n'a aucun sens relativement à eux-mêmes, qu'ils mettent leur amour au-dessus de tout, et qu'ils surmontent pour lui tous les obstacles. S'ils restaient les instruments dociles de l'espèce, ils se borneraient à céder à l'attrait du désir. Mais ils prennent plaisir à grandir, à fortifier, à exagérer la fatalité, afin de s'imaginer leur passion indestructible. En effet, déclarer fatal le cours de l'amour, c'est l'affranchir de tous les freins, et se dire prisonnier de l'instinct, c'est se dégager des autres entraves. Aussi les amants aiment-ils volontiers à mettre à leur service la force énorme de la nature, et ils proclament avec orgueil que son seul but a été de les jeter dans les bras l'un de l'autre. Et ils ne sont pas si fous, ni si ridicules, ces êtres qui croient à la prédestination de leur amour, puisque leur croyance est une mainmise sur un instinct aveugle. Ils changent ainsi la valeur de la fatalité, se servent d'elle pour justifier leur volupté et réussissent presque à faire d'un instrument de servitude un instrument de libération. L'on voit en effet des amants qui, dans cette puissance supérieure, sentent une protection plutôt qu'une menace, et qui en

deviennent d'autant plus confiants, joyeux et fiers. Le sentiment de la fatalité les a rendus, si j'ose dire, plus libres.

C'est que l'individu a pour loi de vouloir tout ramener à lui-même, et que, loin d'être absorbé dans l'univers, il absorbe l'univers dans son égoïsme. — Si l'amour, en effet, n'était, dans son essence, que l'intérêt de l'espèce et la préparation de la génération future, il n'offrirait pas ces signes profonds d'égoïsme qui le caractérisent. Sans doute, Schopenhauer essaie bien de prouver que c'est là le grand piège de la nature qui, pour guider plus sûrement les individus vers son but, leur laisse croire qu'ils ne travaillent que pour eux-mêmes. Mais la nature, nous l'avons vu, n'a pas besoin de cette exaltation de vie personnelle qu'est celle de la passion. Loin de là : d'un côté, en effet, les êtres qui transmettent le plus volontiers la vie sont les moins égoïstes de tous; de l'autre, les véritables amants se défendent de songer à la génération future. Schopenhauer croit protéger et sauver l'espèce par l'égoïsme et par l'amour. Il est plus exact de prétendre, au contraire, que le passage d'une vie à une autre et le salut de la race sont d'autant mieux assurés que la passion est moins forte et l'égoïsme plus faible. Comment pourrait-on soutenir que c'est la nature qui a logé en l'homme cet égotisme passionnel, lorsqu'elle ne cesse de le menacer ? Bien loin de le lui avoir donné comme un attrait et un appât, elle ne s'applique qu'à le ruiner, à le détruire, par son indifférence pour l'individu, par la manifestation toujours égale et tranquille de sa force impersonnelle. Cet égotisme ne peut donc être qu'une protestation, une réaction contre la nature, et s'il est si fort, si entier, c'est précisément parce qu'il se sent combattu. Il n'est pas une illusion venue du dehors pour fortifier l'amour; il est l'amour lui-même, et cela prouve encore que l'instinct, force créatrice de la vie, est devenu peu à peu l'expression même de toutes les puissances de l'homme, la marque de sa personnalité. Sans doute le germe premier de cet égoïsme se trouve dans le désir de la volupté; mais l'égoïsme riche, ardent, farouche de la passion, ne peut être développé que par l'individu. La nature, autrement, aurait agi avec une étrange imprudence et se serait prise à son propre piège, puisque les amants, en ne songeant qu'à eux-mêmes, menacent les intérêts de l'espèce, et tuent la vie plus souvent qu'ils ne la créent.

Au contraire, si l'amour est une conquête de l'homme sur la nature, on comprend qu'il soit nécessairement égoïste; et de fait, c'est bien cela qu'il est essentiellement. Il n'est peut-être, au fond, qu'un instinct de propriété, et tous ses traits peuvent s'expliquer de cette façon. La jalousie, par exemple, est une indignation de propriétaire lésé; elle n'a aucun sens relativement à l'espèce et à la nature, mais elle concentre en elle toutes les fureurs de l'amour qui vont fouler aux pieds ses droits de conquête et ses titres de possession, et elle apparaît ainsi comme la forme extrême, à la fois de l'égoïsme et de la passion : plus que tout autre sentiment, elle prouve la domination de l'homme sur la nature, et sa tendance invincible à se faire le but de l'univers. De là aussi le penchant de beaucoup d'amants à la tyrannie; de là le goût de la cruauté, si fréquent dans la passion, la cruauté n'étant que l'exaspération de la conquête; de là également la fièvre du meurtre, parce que le meurtre est la suprême et saisissante expression du droit de propriété. De là enfin les suicides dus à l'amour, et qui semblent marquer la défaite de l'individu, mais qui sont, en réalité, une dernière affirmation de ses droits exclusifs, un dernier défi à l'univers : on meurt pour n'être pas vaincu, et l'individu s'affirme encore en s'attribuant le droit de s'anéantir.

Il arrive, en effet, qu'en voulant assurer le triomphe de son égotisme, l'homme s'expose souvent à des mécomptes. La volupté est l'arme qu'il a su conquérir sur la nature, mais c'est une arme dangereuse et perfide; on en paie cher la conquête; on la paie par la déception et l'amertume qu'elle apporte avec elle. Ce point est le centre même de la théorie de Schopenhauer, l'argument auquel il a suspendu tous les autres. Il constate que la possession marque le plus souvent la fin de l'amour, et cela prouve bien, d'après lui, que la nature dupe l'homme, puisqu'elle l'abandonne au dégoût et à la lassitude dès que l'œuvre de vie est accomplie, et qu'elle n'a plus besoin de lui. Mais s'il en était ainsi, il faut avouer que ce plan de la nature laisserait fort à désirer, et que le génie de l'espèce aurait été un médiocre organisateur de la vie. Combien de germes, en effet, vont se perdre dans le néant! Combien de possessions n'aboutissent pas à la création d'un être nouveau! Dès lors, laisser naître en l'homme ce dégoût des plaisirs de la chair, ce serait l'éloigner de l'acte sexuel sans que l'intérêt

de l'espèce fût forcément satisfait. Cet intérêt eût été au contraire de le préserver de tout sentiment de déception, et de donner à la volupté le même attrait constant. Il faut remarquer, d'autre part, que le détachement produit par la possession est beaucoup plus rare chez la femme que chez l'homme. Ce devrait être le contraire, si la théorie de Schopenhauer était vraie : lorsque la femme porterait en ses flancs le germe de vie, qu'importerait qu'elle éprouvât un sentiment de déception ? La nature n'y trouverait pas moins son compte, l'intérêt de l'espèce n'en serait pas compromis. Et, de son côté, l'homme, échappant aux désillusions de la chair, n'aurait plus à traverser cette période de dégoût et de stérile inaction pendant laquelle il semble toucher le fond de la tristesse humaine.

Mais, en réalité, la déception a un autre sens que celui que lui attribue Schopenhauer. En premier lieu, il ne faut pas trop vouloir la généraliser. Chaque époque a sa conception de l'amour, et la nôtre a tendance à n'en saisir que les côtés moroses et désenchantés. Mais ce n'est pas une raison pour oublier qu'il est des amours triomphants, destinés à toujours ignorer les dégoûts, les lassitudes et les déceptions. Tout amour, d'ailleurs, ne consiste-t-il pas aussi bien dans les illusions sans cesse renouvelées des amants, dans les plaisirs imaginaires qu'ils se créent, dans les voluptés qu'ils se forgent de toutes pièces, en un mot, dans le caractère subjectif de leur passion ? Et n'est-ce pas là une face de l'amour qu'il faut toujours opposer à sa face décevante, même en ce qui concerne les jouissances de la chair ? Enfin, parmi les hommes, quels sont ceux qui échappent le mieux à la déception ? Ce sont précisément les êtres qui sont les agents les plus zélés de la vie, ceux qui, penchés sans cesse sur leur race, prolongent en elle leur amour. Ceux-là, cependant, ne devraient voir dans l'amour qu'une duperie, puisque leur passion ne se limite pas à elle-même, et n'est pas son propre but. Mais, au contraire, le souci qu'ils ont de la génération future est comme un soutien et un stimulant de leur tendresse. Il est donc faux de dire que la nature, une fois l'œuvre de vie accomplie, abandonne les hommes aux dégoûts et aux lassitudes, puisque, dans bien des cas, elle leur prête pour ainsi dire un appui nouveau par le désir qu'elle met en eux de perpétuer leur race. L'acte de la possession n'est donc pas, par lui-même, une duperie ; il ne le devient

que par l'intervention active de l'homme ; le véritable auteur de la déception n'est pas la nature, mais l'individu.

Mais, là encore, il faut distinguer, car il existe, en amour, deux déceptions, bien différentes l'une de l'autre. Il arrive souvent que, chez la plupart des hommes, les plaisirs de la chair s'achèvent en tristesse : *animal triste post coïtum*. Mais il est un peu ridicule de prétendre aussitôt y voir un piège de la nature ; c'est là un phénomène qui ne nécessite aucune explication transcendantale, un fait purement physiologique, et qu'on retrouve dans tous les plaisirs : il y a, dans l'acte de la volupté, une telle dépense d'énergie qu'une réaction physique et morale, une dépression de tout l'être en résulte forcément, et la tristesse qu'on éprouve après la possession n'est souvent que le sentiment obscur d'une lassitude physique. Il ne faut pas prendre la perte d'un peu de fluide vital pour une inquiétude métaphysique, et la fatigue des reins pour une mystification du génie de l'espèce.

Cette déception élémentaire est la seule que puissent connaître les êtres primitifs et bornés qui manifestent parfois, après le plaisir, un hébétement stupide et confus. Mais il existe une autre déception plus noble, plus profonde aussi, et que les véritables amants, les révoltés, peuvent seuls éprouver : c'est cette tristesse amère, cette désolation sans bornes qui envahit l'être entier, et semble absorber en elle toute la détresse du monde ; elle tarit l'amour dans sa source et surgit du sein même des plaisirs : *surgit medio de fonte*... Elle n'est pas imposée du dehors, par une puissance aveugle, à l'individu ; elle ne naît pas d'elle-même, par le seul jeu des forces naturelles, et on ne la subit pas avec passivité, et comme inconsciemment, ainsi que le veut Schopenhauer. Elle est au contraire un risque toujours possible des révoltes individuelles, une phase de ce duel que l'homme a engagé, au nom de l'amour, contre une puissance supérieure ; elle est la conscience des difficultés, et parfois de la vanité de cette lutte ; elle est un aveu personnel d'impuissance ; ce désespoir, c'est celui de n'avoir pas réussi à libérer l'amour ; cette tristesse, c'est la tristesse des grands combats et des grandes défaites, l'humiliation immense, la plainte infinie des vaincus. Un tel sentiment n'existait pas dans la nouveauté florissante du monde, alors que l'homme, docilement soumis à la nature, ignorait

l'échec en ignorant la lutte. L'amour n'était alors que la simple manifestation d'une des forces de l'univers.

Et Venus in silvis inciebat corpora amantum.

La déception n'a pu naître que du jour où l'homme a voulu se dresser en face de la nature, et a entrepris de faire de l'amour sa conquête et son instrument, et elle ne peut se développer que chez les êtres orgueilleux et égoïstes, dans des corps et des âmes de révoltés. C'est pour cette raison que la femme, qui, en amour, reste passive, ne l'éprouve généralement pas. Si elle surgit soudain de la possession et de la volupté, ce n'est point parce que le but de la nature se trouve rempli, et l'intérêt de l'espèce satisfait; c'est parce que toutes les forces de l'homme se sont épuisées dans la lutte, et qu'il ne lui en reste plus pour atteindre, saisir et garder le bonheur, laurier trop haut placé de la victoire. En fin de compte, elle signifie, non pas que l'homme s'est laissé duper, mais qu'il ne doit sa défaite qu'à lui-même, pour avoir trop présumé de sa puissance, et voulu mettre l'infini dans le désir.

C'est en effet sur l'intérêt et le résultat de cette lutte contre la nature que se modèle le visage de l'amour. De là ce double et contradictoire aspect de la passion, qui tantôt est un triomphe, et tantôt une défaite. De là, ces cris d'orgueil, ces lyrismes éperdus des êtres qui se sentent aimer : cet orgueil prend toutes les formes et toutes les valeurs : il est dans la joie ingénue des amoureux timides et simples, comme dans la vanité stupide des hommes à bonnes fortunes, comme dans les mépris superbes de don Juan, et partout il a le même sens et exprime que les amants se sentent supérieurs au reste de l'univers, et que rien n'existe pour eux en dehors d'eux-mêmes : l'amour méprise tout ce qui n'est pas l'amour. Dans l'effervescence de la volupté, l'homme croit avoir brisé les forces qui le menaçaient et terrassé la nature. Ainsi s'expliquent ces sensations de vie riche, pleine, ardente, ces regards éclatants et fiers des amants et toute cette allure magnifique de conquête.

Mais, d'autre part, il y a des êtres destinés, dans le combat qu'ils livrent, à ne jamais connaître l'enivrement de la victoire, mais seulement l'humiliation de l'échec. Ceux-là, au lieu

de hausser leur amour, comme un monument de triomphe, le traînent comme un boulet ; ils ne savent que la honte d'aimer, et de la passion ils ne voient que ses souffrances et ses misères ; de là cette attitude d'esclaves que leur donne souvent l'amour. Seulement, il ne faut pas s'y tromper : ils auraient bien voulu s'affranchir, se sentir libres ; ils ont bien des cœurs de révoltés. Mais ils n'en ont pas les forces, et ils se savent vaincus d'avance. Aussi, retombent-ils dans une servitude plus étroite, comme ces prisonniers qui, pour avoir tenté de s'évader, sont jetés dans un cachot plus profond ; la nature reprend sur eux tous ses droits et les châtie impitoyablement : l'amour n'est plus alors que violence, douleur et humiliation. Ces amants, lorsqu'ils sentent le bonheur les fuir et l'angoisse de la déception les serrer à la gorge, au lieu d'accuser la nature, s'accusent l'un l'autre et se reprochent avec fureur leurs désillusions : l'homme rend la femme responsable de son plaisir mutilé, et la femme fait à l'homme un crime de son égoïsme ; bientôt ils s'acharnent l'un contre l'autre, ils se traitent en ennemis, et, sur les ruines de leur amour, la haine enfin se dresse. C'est alors que se déchaîne la passion dans ce qu'elle a de plus tragique, et qu'elle met face à face la haine et la fureur de l'amour non partagé : la haine chez l'un des amants parce qu'il souffre atrocement de ne *pouvoir* aimer ; la frénésie amoureuse chez l'autre, parce que l'objet de son amour le fuit, et qu'il se tue à vouloir le conquérir et le posséder. Ces êtres malheureux semblent possédés d'un démon méchant et furieux qui ne connaîtrait pas la pitié. Mais tous ces tourments, ces angoisses, ces délires n'ont rien à voir avec la nature. De tels drames sont l'œuvre de l'homme ; ils marquent l'histoire de l'individu, et non celle de l'espèce. Ils signifient que la passion est un champ de bataille où des hommes luttent pour être libres, et d'où ils reviennent parfois triomphants, parfois chargés de fers.

C'est encore ce même choc de deux forces hostiles qui permet de comprendre la raison de toutes les différences de l'amour chez l'homme et chez la femme. — La femme, assujettie à la fonction de la maternité, se dégage moins de la volonté de l'espèce et le souci de la génération future l'absorbe forcément davantage. Aussi l'amour n'est-il souvent chez elle qu'un épisode ou un instinct dévoyé de maternité, et sa pas-

ion amoureuse se transforme souvent en passion maternelle, u désespoir de l'homme. Combien d'amantes désirent des nfants de celui qu'elles aiment, alors que l'amant n'éprouve resque jamais ce désir ! Combien, d'autre part, ont été pré-ervées de l'amour par la maternité ! situation dont la littéra-ure a quelque peu abusé ! En général, la femme apporte ans la passion un certain renoncement, un sens de l'au delà ui est l'instinct de la race et la prescience de la maternité. ussi reste-t-elle plus passive. L'amour ne peut être pour elle n effort vers la libération, une œuvre personnelle, une con-uête. Dépendant plus étroitement de sa physiologie, elle gnore la révolte contre les lois de l'univers, et demeure do-ilement soumise à l'instinct et à la nature. Aussi ne connaît-lle pas, comme l'homme, l'amertume de la défaite et l'acca-lement des déceptions.

Il y a pourtant des amantes qui peuvent rester sourdes aux ppels de la race, et échapper à la fonction que la nature eur a assignée. Celles-là poussent alors l'égoïsme de la passion lus loin que l'homme ; en effet, pour vivre d'une vie person-elle et intense, elles n'ont que l'amour, que l'homme, lui, peut emplacer par le travail intellectuel ou par l'ambition. Aussi es voit-on s'y livrer tout entières, et lui sacrifier avec joie leur assé, leur avenir, leur honneur, leur vie même. L'homme, u contraire, ne se donne jamais tout entier. De là les repro-hes amers de tant de femmes vis-à-vis de leurs amants qu'elles ccusent d'aimer moins qu'elles-mêmes, et d'avoir d'autres sou-is, des pensées étrangères, un cœur distrait ; pour elles, leur nique raison de vivre est leur amour, et elles sont la passion lle-même, avec ses emportements, ses tendresses, ses fureurs 'égoïsme et de sacrifice. Mais une telle ivresse ne peut guère aître que chez les femmes qui, par leur situation, n'ont pu êver de maternité, comme l'immortelle *Religieuse Portugaise*, u bien encore chez celles qui ne sont amantes qu'après avoir té mères, comme Phèdre et Médée. De là vient que la passion nvahit et ronge plus profondément les femmes de trente ans, n qui la force première de l'instinct maternel est déjà presque puisée, et laisse place nette à l'amour.

D'autre part, ces amantes elles-mêmes, si elles ont pu se oustraire à l'empire du génie de l'espèce, restent cependant narquées du sceau fatal de l'esclavage. Elles n'ont fait

que changer de maître ; elles ne sont plus les prisonnières de l'instinct maternel, mais elles sont celles de l'homme. La loi de leur tendresse est la soumission, et toutes leurs manières amoureuses prouvent leur servilité. C'est chez l'homme seul, en effet, que l'amour manifeste son caractère de conquête et de domination, et qu'il est, suivant le mot de La Rochefoucauld, « une passion de régner ». Depuis le jour où la nature a armé les mâles pour la conquête des femelles, l'amour a constamment revêtu cet aspect, quels que fussent les temps, les pays et les formes de la civilisation. En Orient, comme jadis chez les peuples antiques, la femme est légalement l'esclave de son Seigneur et Maître. Dans nos sociétés occidentales, elle paraît plus libre, mais ce n'est là qu'une illusion ; son sort est toujours d'être conquise et de subir la volonté d'un vainqueur. Contemplez la façon dont l'homme l'approche, dont il l'attaque, dont il fait son siège ; tantôt il emploie la violence, tantôt il ruse avec elle et affecte la douceur et la soumission, mais son but ne varie pas, et en fin de compte, il voit nécessairement dans son amour une victoire à remporter. Qu'il achète la femme, qu'il la viole, qu'il la séduise ou qu'il s'en fasse aimer, il n'en est pas moins, dans tous les cas, un conquérant ou un maître, et il s'attribue sur elle un droit de propriété. « Il y a deux amours, a dit Balzac, celui qui commande et celui qui obéit. » Ce qu'il a défini là, c'est la double loi de l'homme et de la femme. Pour que de tout temps telle ait été la règle, il faut qu'il y ait là une nécessité fondamentale. Mais précisément, n'avons-nous pas vu que la nature même de l'amour est d'être une lutte, une conquête, la mainmise sur un instinct, l'exaltation de toutes les forces individuelles et égoïstes ? De là son effort pour dominer, de là sa tyrannie dès qu'il est vainqueur. Dans la passion, les deux sexes ne peuvent donc pas être sur le même plan. La femme est le sexe inférieur, le sexe subordonné parce que non seulement la nature de l'instinct, mais aussi la forme individualiste de l'amour la condamnent à ce rôle. D'un côté la nature a assuré la prééminence du mâle, de l'autre, l'amour a assuré celle de l'homme.

Les femmes, d'ailleurs, le savent bien, et leurs revendications, leurs révoltes ne doivent pas faire illusion. Elles ne crieraient pas et ne s'indigneraient pas ainsi, si elles n'étaient pas réelle-

ment esclaves, et elles ne seraient pas esclaves si elles ne devaient l'être. Au reste, il ne faut pas se tromper sur le sens de leurs protestations ; elles ne demandent au fond qu'à se soumettre, et elles ne sont turbulentes que devant la faiblesse de l'homme. Il faut voir avec quel empressement elles savent s'abaisser, dès qu'elles rencontrent un vrai maître. Dans les regards que lèvent sur leurs amants les femmes amoureuses, que d'humilité ! Dans les plaisirs qu'elles reçoivent, que de reconnaissance ! Dès qu'elles aiment, elles se complaisent dans leur esclavage. Parmi les hommes, quels sont en effet ceux qu'elles préfèrent ? Ceux qu'elles peuvent dominer ? Non pas. Mais bien ceux qu'elles devinent des maîtres et en présence de qui elles se sentent tout de suite vaincues. Ce sont ceux-là seuls qu'elles invoquent à grands cris, et qu'elles désespèrent si souvent de rencontrer, éternelles victimes des don Juan, ces conquérants qui, à travers le monde, se font aimer des femmes en les méprisant.

ÉTIENNE REY.

(*A suivre.*)

LIANE DE POUGY

JULIA BARTET

NOTES SUR L'INDOCHINE

AU CAMBODGE

Mais quand donc se repose-t-on en France !

C'était la multiquotidienne lamentation de S. M. Sisovath, roi du Cambodge, *les Pieds sacrés*, *le Maître de la Surface Inférieure*, *élevé au-dessus des Têtes*, *Souverain Seigneur*, *Suprême Refuge*, *Suprême Purification*, etc., etc., — quand, au cours de son voyage à l'Exposition de Marseille, à toutes heures de jour et de soir, il lui fallait se prêter aux manifestations infatigables de la badauderie française, métropolitaine et provinciale...

Quand donc se repose-t-on en France !

« L'homme doit éviter la douleur. Or, tout travail est une douleur, donc, l'homme doit éviter le travail. » N'est-ce pas le pur enseignement du Bouddha ?

Et nous, pour qui civiliser et coloniser c'est créer des besoins à l'indigène, et, pour les satisfaire, la nécessité de travailler, comme des blancs, selon l'âpre loi européenne...

Pourtant, cette conservation du maigre îlot, — émergeant encore, d'hommes et de ruines, témoins d'une époque grandiose, — qui allait être déroché et englouti par les assauts dévastateurs, comme des typhons et des raz de marée, des Annamites et des Siamois, c'est un peu du meilleur de l'œuvre français en Extrême-Asie !

Le Cambodge nous doit d'exister encore.

Mais vouloir le faire exister à notre manière — tout d'un coup — c'est courir à l'échec inévitable...

Car le génie de la race dégénérée ne se manifeste que par une obstination farouche à ne vouloir rien faire.

Que de raisons, en outre des répugnances instinctives, de ne pas se plier à nos directions, quand leur suffit la vie ample et paresseuse, à la merci magnifique et sans faute du Grand Fleuve !

Le Mékong ! qui ne fut guère révélé que dans la seconde moitié du XIXe siècle, sans enthousiasme !

Notre géographe Malte-Brun, qui aurait, le premier, employé le terme : « Indo-Chine », disait que « les vastes régions qui, sous la forme d'une double péninsule, s'étendent entre le golfe de Bengale et la mer de Chine, ne sont guère connues que par leurs côtes, l'intérieur présentant un champ de conjectures inutiles et fastidieuses... » Ainsi, l'on écrit la géographie...

Du Cambodge, du Mékong, on ne savait que le nom, à quoi se bornaient les renseignements des voyageurs espagnols, portugais. Du Mékong, on ne savait guère que le naufrage, en 1556, du Camoëns, nageant d'une main, de l'autre, levant, au-dessus des flots, le manuscrit des *Lusiades*, augmenté, par suite, de ce dramatique souvenir :

A travers les plaines du Cambodge coule le fleuve Mékong, le souverain des eaux. Grossi du Tribut qu'il reçoit en été de mille autres rivières, il s'enfle comme le Nil et couvre au loin ses campagnes. Les habitants de ses rives croient que les animaux ont aussi leur Tartare et leur Elysée...

Fleuve secourable, un jour, tes bords hospitaliers sauveront du naufrage un poétique trésor déjà trempé dans l'onde amère, seul débris échappé aux écueils d'un océan perfide, aux tempêtes, aux dangers sans nombre, à toutes les misères qui accableront cet exilé dont la lyre harmonieuse aura plus de gloire que de bonheur !

Le Mékong ! C'est toute la contrée (un delta au littoral de cent cinquante lieues de développement) formée, accrue, enrichie, sans cesse, de dépouilles alluvionnaires, entraînées d'une course d'un millier de lieues, des plateaux du Thibet à la Mer de Chine, par cet impétueux, fracassant, mais utilitaire « Capitaine des Eaux ». Avec quelle fougue immense et quelle tactique savante, il fonde et poursuit l'agrandissement de son Empire !

Farouche et torrentueux, au sortir de la Chine, il ne ralentit sa descente vertigineuse que pour emporter dans son lit de deux à quatre mètres, encombré d'îles et de bancs de sable, vingt rivières laociennes. Vainement, les obstacles s'opposèrent à sa marche irrésistible. Rétréci à soixante mètres, profond de cent mètres, il se précipitera entre les hautes falaises, bondissant, tourbillonnant aux barrages des roches, s'évadant

de rapides en rapides, élargi triomphalement jusqu'à quatre ou cinq lieues aux milliers d'îles, se déversant aux chutes de Khong par des cataractes verticales de quinze mètres de haut sur des longueurs d'un kilomètre, dont les tronçons forment une ligne de douze à quinze kilomètres. C'est le seuil fantastique par où le Monarque, repu de batailles et lourd de butin, descend vers son royaume, roulant 195.000 mètres cubes d'eau par seconde, aux grandes crues, et 15.000 mètres cubes à l'étiage, distribuant par l'inondation annuelle au pays, à plus de dix lieues des côtes, à la mer dont il repousse la marée, plus d'un milliard de mètres cubes de boues solides, fertilisantes, chargées de vie et d'avenir...

C'est aux Quatre-Bras, où s'est intercalée la capitale Pnom Penh, que manifeste sa toute puissance le Grand Fleuve, coulant du Nord, bifurquant en deux branches qui courent vers le sud-est, et tenant le nord-ouest par le Bras du Lac, son bras droit, un lieutenant dont la manœuvre sur le *Tonlé Sap* permet au Mékong de régulariser sa crue bienfaisante, qui, sans cette aide, deviendrait dévastatrice. Ce Bras du Lac, long de trente lieues, d'une largeur de huit cents à mille mètres, vient du Grand Lac, de ce *Tonlé Sap*, bassin d'eau douce de trente lieues de longueur sur huit à dix lieues de largeur, couvrant trois cent mille hectares — alimenté encore par d'innombrables torrents et rivières. Le Bras du Lac qui qui vient du *Tonlé Sap*, à la saison sèche, y retourne à la période des pluies, quand, par une chasse violente, le Mékong fait rebrousser chemin au paradoxal affluent et se sert de lui comme canal pour expédier au prodigieux réservoir les masses liquides qu'il précipite à l'écart, qu'il rappelle, dès que son niveau baisse — les branches méridionales ayant opéré leur trajet à la mer. Alors, le Bras du Lac reprend une direction normale, et brusquement le courant se renverse...

(Le phénomène naturel ne saurait être suffisamment plausible pour le superstitieux Cambodge... Ce n'est qu'à l'intervention du Roi que le Bras du Lac prisonnier reprend sa liberté et sa pente naturelle... A la Fête des Eaux, en octobre, au moment facilement prévu, avec la Cour, le Souverain, en jonque magnifique, escorté de pirogues de quarante à cinquante mètres, à quatre-vingts rameurs, se rend à la corde

tendue en travers du fleuve, qu'il tranche d'une lame sacrée, et le miracle s'accomplit...)

Pourtant, neiges fondues des plateaux thibétains, pluies torrentielles, déluge de la mousson du Sud-Ouest sur la presqu'île indochinoise, il suffit de quelques mois pour absorber tout cela et commencer de mettre à sec le Grand Fleuve qui semblait inépuisable. Mais le Capitaine des Eaux, déjà, gronde aux défilés du Yunnan, réclame aux montagnes vierges du Laos le tribut de ses rivières, bondit par les rapides, se précipite vers les plaines cambodgiennes, déroulant la fabuleuse toison d'or jaune, qui va se répandre, ruisseler, une fois encore, sur ce mouvant, primitif et gras empire...

Car ces régions en formation ne datent pas d'un Cambodge extraordinairement ancien — qui se composait seulement de sa partie montagneuse. Les provinces des embouchures, sans cesse reculées, du Mékong, sont nées du limon qui a comblé le rivage marin avec une vitesse incroyable, et ne cesse de l'exhausser et de l'étendre de ses apports suffisants « pour recouvrir la France, en dix siècles, d'une couche de trois ou quatre mètres d'épaisseur ».

Il faut avoir pratiqué le Grand Fleuve, créateur et nourricier, il faut avoir erré par les lagunes de ces étendues, changeantes à tous les jours de l'inondation ou de la sécheresse, pour comprendre l'âme passive, le caractère de simplicité et de douceur, l'apathie de ce million d'habitants, extrêmement disséminés, difficilement accessibles aux circulaires qui prétendent à les civiliser à date fixe ! D'abord, il faudrait transformer la contrée !...

Peu d'agglomérations — nulle stabilité dans ces régions délayées périodiquement par les débordements des eaux. Ce sont des buffles, disait un Roi, de ses sujets à la forte endurance, toujours à demi dans la vase ! La pêche devait être l'industrie première, puis la chasse, favorisées par ce mouvement alternatif de crues et de baisses, qui rabat ou disperse poisson ou gibier, en abondance. Le Grand Lac, affermé plus de 200.000 piastres, reçoit trente mille pêcheurs, dont quantité d'Annamites, de Malais, qui lancent cinq mille barques, installent des huttes sur pilotis, dépècent, font sécher leurs prises sur le pont des jonques apportant le sel, remportant le poisson, sur les toits, dans les arbres, — vivent, de février à juin,

sous le plus terrible soleil, parmi les détritus en putréfaction, les immondices puantes, qui nagent autour des cases...

La pêche n'est pas qu'au Grand Lac, mais sur tous autres rivages, bordés de villages flottants, portés sur des radeaux de bambous, ou bien aux bourrelets des berges, des paillotes, montant, descendant au long des pieux auxquels elles sont liées. Tout cela avance ou recule, descend ou monte à l'invasion ou à la retraite du flot. Souvent, les poules, les porcs, qui étaient en bas, sous le plancher de clayonnage, doivent être recueillis à l'étage! Quelquefois, il faut se réfugier sur la toiture, pour laisser passer l'envahisseur! Mais on ignore la terre ferme, à vrai dire. De la forêt inondée où s'amarre le sampan, l'on n'aperçoit jamais que la cime des arbres. Heureux paysans! Le sol détrempé n'est-il pas préférable pour le labour facile? Encore, n'est-il pas partout nécessaire de travailler la rizière. Comment la paresse ne serait-elle pas ici la loi de nature? Au Grand Lac, on ne pêche pas que le poisson, l'on prend aussi le riz aquatique, un riz sauvage aux racines de dix, douze mètres, dont les touffes dépassent toujours la surface de la plaine liquide, et que l'indigène récolte en faisant tomber les grains des épis, qu'il frappe d'un bâton, dans sa pirogue.

Ce n'est pas cette image de misérable pêcheur, à la peau de brique recuite et calcinée, le lourd visage écrasé sous la brosse des cheveux noirs, le ventre mal caché d'un sale langouti, qu'évoque ce mot prestigieux de Cambodge, c'est la vision enchantée des danseuses de Pnom Penh, c'est le surgissement incomparable des ruines d'Angkor...

Quel spectacle, défiant l'imagination, — dont le souvenir se fixe à jamais, impérieusement, dans la mémoire nostalgique!

Par toute l'étendue néo-cambodgienne, bas-fonds de sable de la côte, rivages indécis où l'on ne peut atterrir, fleuves, lacs, étangs, marais, berges de boue sans cesse déplacées, plaines détrempées dont le sol trompeur n'est qu'une croûte tremblante de moisissures, glèbes spongieuses tâchant à se fixer parmi les palétuviers, jungle inextricable des lagunes, plateaux des grandes herbes, maigres et plates forêts, clairières, savanes presque désertes où ne se dresse que le rugueux et sévère borassus (le *tenot* providentiel, qui donne bois, fibres fruits, et le sucre) par toute la contrée à peine émergée du limon fluvial, où macaques, gibbons, orangs-outangs acca-

parent les bois, où l'éléphant, le rhinocéros, le tigre, réfugiés sur les hauteurs, doivent, jusqu'à la saison sèche, abandonner la brousse aux espèces aquatiques ou amphibies, aux crocodiles, aux tortues qu'on capture dans les champs — l'homme, le plus souvent, n'apparaît qu'en lourde ébauche, « l'homme à la tête noire », pas encore évadé de la glaise où son pas enfonce, où ses jambes demeurent prises, c'est l'impression d'un commencement du monde, d'une vague humanité de rescapés d'un déluge.

Or, quelle erreur, soudain, quel démenti, saisissant! Nous sommes chez les descendants d'une race fameuse, des Aryens qui fondèrent les empires Khmers et Ciampa, dont, à défaut de l'histoire perdue, des monuments d'un art gigantesque attestent l'extraordinaire puissance, l'impérissable génie, debout, contre l'assaut des siècles...

J'avais pris à Pnom Penh les *Fluviales*, partant de nuit. Le pont grouille de populace annamite, chinoise, cambodgienne, par groupes autour de leurs malles minuscules, avec des provisions de bananes, de cocos, de canne à sucre, accroupis, couchés sur leurs nattes, dans la nuit noire et chaude... Çà et là, allongés, face à face, sur les coudes, éclairés de la petite lampe à laquelle il font grésiller la drogue, des fumeurs *tirent sur le bambou*...

Au matin, quelle hallucination, hors du temps et de l'espace... Le ciel sur le Fleuve n'est qu'une immense morne cataracte, sur des eaux perdues, sans rives, où flottent des huttes lacustres, où, dans le vide et le silence illimités de l'étendue, ne s'aperçoivent et ne percent, fantastiques, que les gambades et les cris des macaques et des gibbons, aux branches de la forêt noyée...

Le ciel et l'eau, où ne traîne plus que la chevelure de la terre engloutie...

Tout le jour...

Le soir vient comme une fin du monde, où je me rappelle les *Ténèbres* de Byron : *J'eus un rêve qui n'était pas tout à fait un rêve.* Il ne reste plus que deux hommes dans l'univers glacé, grattant de leurs mains déjà refroidies le peu de cendres qui restent du globe, pour en tirer une dernière flamme... Et, longtemps, dans la nuit, je regarde les Chinois à face de vieil ivoire, illuminée de la lueur de leur petite lampe, pen-

chés sur leur fumerie d'opium, comme sur une étoile tombée dans notre route obscure...

Au jour, nous errons à la recherche des goulets par lesquels s'épanche la rivière de Siem-Reap... Des barques de pêche, amarrées aux cimes des arbres, semblent suspendues, comme des nids fabuleux, avec leurs voiles comme des ailes fantastiques... De distance en distance, postés en vigies dans les branches, des *crabiers* font leur faction maussade... Des hordes lugubres de *charognards* cinglent sur le ciel embu, effarés, aux appels déchirants de la sirène... Pas de sampan qui attende... Rien à l'horizon du marécage... Le bateau continue sa route vers Battambang... Nous irons jusqu'à Bac Préa, où nous trouverons une chaloupe pour redescendre dans la rivière de Siem-Reap, jusqu'à la rencontre d'un sampam... Bac-Prea, avec ses agences aériennes, à cinq mètres de pilotis, des Messageries Fluviales et de la Banque d'Indochine, à la saison des riz, qui affluent de Battambang et de Monkol Borey.

C'est une nuit de touffeur et de moustiques — de moustiques siamois qui ont senti l'Européen — une nuit suppliciante, par laquelle nous retournons au Grand Lac, où nous retrouvons les tristes *crabiers*, fidèles à leurs postes de feuillage, au-dessus des flaques... Encore, nous errons longtemps comme des âmes en peine, vraiment, par ce paysage décevant de limbes tropicales, à travers les méandres de vase et de roseaux, de lianes, de frondaisons, de ces impénétrables sous-bois, où s'égare, entre mille autres pareils, le vague sentier de la rivière... Enfin, des bois plus denses, sur un sol raffermi, bordent un ruisseau véritable... Des aigrettes, au loin comme des touffes de neige, partent à notre approche... Des cornes de buffles émergent de la fange... Les manguiers apparaissent avec des statures démesurées, après toute cette végétation sombrée dont on n'aperçoit que les bras, la tête, hors du naufrage. Et voici le paradis retrouvé, une case flottante, le drapeau siamois, rouge, avec l'éléphant blanc, la douane...

Nous louons un sampan, à l'une des quelques paillotes sur pilotis groupées là, le sampan du pays, avec, à l'arrière, la jarre où pousse un plant de citronnelle; d'ailleurs, la chaloupe n'eût pu poursuivre, son hélice à chaque instant accrochée dans l'enchevêtrement des plantes et des racines... Enfin, peu à peu

des berges se précisent, bordées de cocotiers, d'aréquiers verts, entre lesquels processionnent des files de bonzes, chargés de fruits, portant leurs marmites pleines de la quête matinale... Des cases apparaissent dans les vergers, à travers les colonnades élancées des cocotiers, des aréquiers, derrière le vaste feuillage rubané des bananiers, dans une campagne habitée un peu, — des enfants s'ébattant dans les criques abritées, — parfois une touffe d'or aux branches : les robes des *talapoins*, qui se baignent...

Dans les mares, des buffles au mufle seul émergeant, des merles voletant de corne en corne... Après quatre heures de cette navigation torride, sur une eau luisante, dans le sampan à toiture basse, où il faut se ratatiner à genoux, assis, accroupi, couché, obligé de garder le casque contre le plus traître soleil qui darde par une fissure, s'insinue par l'avant, l'arrière aux zigzags fréquents du trajet — et contre la réverbération, — les paillotes se pressent plus nombreuses, des embarcations s'agglomèrent, un pont relie deux quartiers séparés aux eaux basses, nous sommes à *Siem-Reap*.... Et le carré de cahcot avec Éléphant blanc sur fond rouge indique l'habitation du Gouverneur — qui ne se distingue que par des marches de bois, au lieu de l'échelle rudimentaire, — le Gouverneur en sampot vert et veste blanche aux boutons de cuivre, de pacotille anglaise, illustrés d'une effigie de la Reine Victoria, des bas blancs, des souliers vernis — un chapeau melon marron — l'air de quelque « Minstrel » échappé d'un music-hall de Londres....

Maintenant, par un pénible chemin d'ornières où les hautes roues du char à bœufs plongent jusqu'au moyeu, meurtri des secousses du véhicule primitif, on était cahoté depuis deux heures... C'en était fini du ciel visqueux, des eaux épaisses, des rivages bourbeux, des terrains sans consistance où toute énergie se morfond et s'enlise... Quelle joie bientôt de sauter à bas de la charrette éreintante, de marcher sur un sol plein, par ces majestueuses allées d'arbres de la Terre, aux robustes piliers, supportant des toitures de feuillage qui ne laissent pas traverser la lumière du soleil. L'avenue, où l'on est engagé, droite, s'en va si loin, ses voûtes s'abaissant et ses parois se rétrécissant, qu'au bout l'ouverture de tunnel n'est plus qu'un hublot pâle dans l'ombre verte...

Mais on ne va pas jusqu'au bout. Sur le côté, à quelque

endroit, le voile se distend, déchiré, le jour, en lames bleues, pénètre dans la forêt rompue, et, soudain, comme par enchantement, la Merveille est devant vos yeux, devant l'âme en extase...

Je me suis attardé, par les chemins. Il n'était pas inutile de noter les étapes de l'itinéraire qui, de l'abîme du néant où les colmatages du Grand Fleuve n'ont fait émerger encore que l'humus trop mou où l'homme fruste hésite à enfoncer les pieux de sa case — nous a conduits à ce sommet radieux de civilisation où l'Esprit et la Volonté ont érigé ce témoignage surhumain de foi, de grandeur et de beauté...

Je ne tenterai point de décrire cette apparition d'une œuvre de Titans, dirigés par quel génie ! Non pas qu'elle échappe à notre compréhension occidentale. Elle est d'inspiration aryenne, d'exécution hindoue, et nous ne nous sentons point tellement étrangers, en errant par cette ville, ces palais, ces temples brahmaniques. Nous nous y trouvons, malgré tout, dans une sécurité intellectuelle et morale, religieuse et philosophique. Et, à d'autres points de vue, nous y sommes chez nous, dans une conquête si simple, qui n'a pas coûté de sang — si ce n'est la mort des nôtres, tombés pour la science, pour l'art... En effet, la découverte des monuments du vieux Cambodge est due à des Français, rien qu'à des Français, au naturaliste Henri Mouhot, choisi par les sociétés scientifiques de Londres en 1858. Plus tard, la mission Doudart de Lagrée et Francis Garnier. Puis, la mission Delaporte, les travaux des Fournereau, Moura, Aymonier, les explorations d'A. Pavie, l'intervention dernière de l'Ecole française d'Extrême-Orient (avec MM. Dufour et Ch. Carpeaux, le fils de l'illustre statuaire, décédé à l'hôpital de Saïgon, d'anémie, de fièvre paludéenne, contractée dans les fouilles meurtrières)... Nous ne devons qu'à nous cette révélation sublime, demeurée encore en marge de l'exploitation des agences de tourisme mondial...

Il faudrait un guide en plusieurs volumes —à la fin desquels on n'aurait abouti qu'à une fastidieuse énumération ; un catalogue détaillé, un plan circonstancié, des nomenclatures savantes ne peuvent évoquer la splendeur et l'harmonie de l'ensemble dans ce somptueux décor de nature, redevenue vierge, farouche et suave...

Ang-Kor, capitale de l'Empire Khmer, à son apogée du

x^e siècle au xiii^e où commença la décadence, jusqu'à la destruction par les Birmans, au xviii^e, était fermée d'une enceinte rectangulaire de quinze kilomètres, marquée par les restes de ce pourtour de murailles de quinze mètres d'épaisseur, de neuf mètres de hauteur, de cent vingt mètres de largeur...

Ang-Kor, la Grande, Ang-Kor Thom, la ville, Ang-Kor Vat, le Temple (qui pourrait englober une cité dans son périmètre...).

J'ai vu d'autres monuments de l'Inde et de Java... Aucun ne procure une impression plus dense d'extrême souveraineté architecturale, par l'ampleur calme des plans, par la distribution claire des parties, par leur sereine hiérarchie, de solides assises, aux faîtes paisibles...

C'est à suffoquer d'admiration, quand, sur la forêt et sur le ciel, au bout de cette large et lente chaussée, s'allongeant sur les fossés d'eau morte et de lotus roses, Ang-Kor Vat se pose, Ang-Kor Vat aux enceintes concentriques, géométriquement étagées, avec ses colonnades, ses galeries, la montée douce des tours, d'entre lesquelles s'élève, à vingt-cinq mètres, le dôme du sanctuaire...

Ang-Kor Vat, qui ne s'impose pas à la mémoire que par l'unité de l'inspiration, la sobriété des lignes, l'harmonie de l'ensemble — mais qui, à mesure que l'on avance, et dès que l'on pénètre, confond notre sobre esthétique occidentale par l'efflorescence innombrable des détails — (et il ne subsiste que les sculptures murales, toutes autres richesses qui pouvaient être emportées ou détruites ayant disparu des cours et des salles depuis tant de siècles déshabitées...).

Car il n'est pas, de ces kilomètres de galeries, un pouce des parois qui ne soit ouvragé de la plus patiente, de la plus naïve ou de la plus savante, mais de la plus artistique manière ! Quel poème inouï, d'histoire et de religion, inscrit en strophes inoubliables, au long de ces murs devant lesquels on s'interroge, comment, par quelle science mécanique, furent apportés, maniés, haussés, ces blocs démesurés de limonite, de grès, ajustées ces briques, tant de matériaux qui ont défié les saisons tropicales... Et ce sont des bas-reliefs sans fin, tout le panthéon brahmanique, des scènes du Ramayana, des foules, des cortèges, des défilés, des batailles, des processions, des fêtes, des peuples, une fourmilière de guerriers, princes, dieux aux bras multiples, bayadères célestes, demi-nues jus-

qu'à la ceinture de chaste jupe, tenant à la main une fleur de lotus, un chasse-mouches, singes, lions, éléphants, animaux, arbres, plantes, fleurs de toutes sortes... — tout cela d'exécution si fine, si délicate, si exquise...

Précieux et rares documents qui, seuls, nous instruisent sur une civilisation évanouie sans laisser d'autres traces que cette preuve anonyme de sa fabuleuse existence ! Car ce que l'on sait est bien court, résumé en ceci : l'origine hindoue, la langue sanscrite, le brahmanisme — avant le pâli, le boudhisme...

A deux, trois kilomètres, Ang-Kor Thom, la capitale, où l'on accédait par cinq portes monumentales, surmontées d'une tête de Brahma à quatre faces, — précédées de ponts dont les soixante balustrades sont le serpent décoratif, soutenu par des géants...

Ici, toute une ville, remparts, ponts, portes, palais, temples, escaliers, terrasses, tours, portiques, bassins, belvédères, assiégée, envahie, accablée sous la végétation extravagante... Dans le foisonnement des fleurs, l'engourdissement des parfums, sous l'enlacement de la sylve irrésistible, quelle agonie passionnée, quelle destruction enchantée ! L'amour, la mort — avec notre vision d'Occident ! Des lianes, grosses comme des hommes, des racines monstrueuses de banians cernent des tours, éventrent des murailles, crèvent les escaliers, défoncent les toitures. Et c'est cette lutte implacable de la création naturelle et de la création humaine, qui prête à toute cette région ce caractère intense. Ce ne sont pas des monceaux inertes, des masses insensibles de matière d'une époque, que l'on contemple écroulés, gisants, à chaque heure enterrés davantage sous les floraisons incessantes, dans les fourrés inextricables ; ce n'est pas un sol d'antiquités nettoyées, numérotées, classées où l'on traîne une flânerie archéologique. On assiste à la bataille d'un passé qui ne veut pas mourir, qui n'a, pour se survivre que ces ruines, où s'était inscrit son génie — contre l'impitoyable nature. Valeureux lutteurs, chaque jour plus anciens, que leurs forces trahissent, en face de l'ennemie toujours rajeunissante et traîtresse (qui s'avance avec de frêles tiges, des guirlandes légères, bientôt changées en liens mauvais) — et qui les renverse de mille bras infatigables, ou, quand elle

ne peut les jeter bas, les broie, debout, vivants, dans ses étreintes parfumées et fleuries.

Surtout, au Baïon, l'impression s'accentue, à travers le pêle-mêle des éboulements, aussitôt recouverts de plantes et d'arbustes, parmi les pierres branlantes des couloirs ténébreux, repaires des chauves-souris énormes — le Baïon, avec ses cinquante-deux tours, couronnées du Brahma à quatre faces, aux chevelures de lianes, aux coiffures d'arbres entiers, quelquefois...

Impassibles figures de mystère, dont Ang-Kor Thom est toute hantée — qui ont conservé, sous la torture ou les caresses, derrière les grillages des racines, les bandeaux et les baillons de feuillage que les savants desserrent, — leur regard de douceur, leur sourire de béatitude — et gardent jalousement, en leurs quadruples bouches closes, le secret des âges et l'énigme de la race khmère.

Car les inscriptions des stèles et des portes, surtout religieuses, sauf quelques chronologies dynastiques, ne renseignent guère... Et il ne faut point compter sur la tradition orale... C'est comme une nuit totale — de cataclysme terrestre ou de dévastation humaine — qui s'est abattue — où toute mémoire s'est abolie...

D'ailleurs, du pêcheur qui vit de cerner le poisson dans son filet grossier, la nuit, à la torche, ou de moissonner, dans sa barque, à coups de bâton, le riz aquatique, jusqu'aux castes privilégiées des provinces et de la cour, de ce paysan des eaux inculte, jusqu'aux *talapoins* pullulants, respectés et entretenus, mendiants décoratifs et doux, la tête rase, drapés de jaune, savants du vague hindouisme de bonzeries rudimentaires — il n'y a qu'une réponse à tirer, si humble, de tout repos et de tant de sagesse :

— Comment de pareils monuments auraient-ils pu être construits par l'homme?... Ils se sont faits tout seuls... *Ils se sont créés d'eux-mêmes...*

Cela se concilie si bien avec leur nature présente, avec leur paresse religieuse, sacrée... — sans que leur front s'abaisse. Car, de se considérer comme les descendants authentiques des temps du Roi Lépreux, où s'épanouissait le merveilleux empire, cela les rassure pleinement, et, dans leur

déchéance végétative, maintient leur orgueil obstiné qui, sous les suprêmes défaites, toujours proteste :

— Jamais le Cambodge ne périra...

Retournons au Mékong, aux réalités tangibles, après cette semaine chimérique...

Car j'ai vécu là, dans une halte désorbitée, où rien ne me rappelait rien, où je m'étais devenu étranger à moi-même... Arrivé au crépuscule, si bref, mon matelas jeté aux abords du temple, où quelques baguettes de benjoin à demi consumées, des carcasses de pétards, un plateau de bananes et de riz indiquaient seuls quelque dévotion récente, je jouissais, avec une ardeur précipitée, sentant qu'il allait m'échapper avec la nuit, du chef-d'œuvre qui s'offrait, dans toute la mélancolie de sa beauté sacrée, outragée et blessée par le temps et les hommes... Le noir déluge de ténèbres croula... Mais les conducteurs de charrettes, qui ne se seraient pas hasardés à regagner Siem-Reap, à cette heure, par la forêt *tigreuse*, allumaient des feux sur la chaussée... Les boys avaient préparé le repas, auquel je ne pouvais toucher — assailli de nuées de moustiques... Il fallut enflammer des torches, pour avaler quelques bouchées, dans l'épaisse fumée... Mais qu'importait, tant que les yeux, à travers cet aveuglement des résines, bénéficiaient de ces vingt brasiers qui incendiaient les ténèbres, illuminaient des groupes de buffles allongés sur les dalles, et léchaient de lueurs vives des escaliers, des portes, une tour, un pan d'édifice, ou des huttes, sous les arbres. Une bonzerie — qui est toute la population des ruines — dont les prières et les leçons psalmodiées montent à travers ces millénaires espaces de silence, plus souvent hantés du brame des cerfs, du barrissement de l'éléphant, de la clameur des fauves, du rugissement et des plaintes des bêtes traquantes ou poursuivies...

Mais la lune, blanche comme un bol de riz, se déverse du ciel, et l'infini s'inonde de cette crue de douce lumière... Comment résister, attendre le jour, ne pas s'aventurer tout de suite... J'ai traversé des enceintes, gravi des marches, suivi des galeries, jusqu'au moment où, brûlées des torches, dans une étrange rumeur des voûtes qui semblaient osciller, se détachaient des épaisseurs de chauves-souris, devant lesquelles j'ai fui, glissant sur les immondices, le cœur soulevé de l'odeur fétide, terrifié...

Ai-je dormi, sous les piqûres atroces ? Et la migraine me cognait aux tempes, par l'écrasante et moite chaleur, irrespirable, saturée de trop lourdes essences ! Ai-je dormi ! Je ne cessais de voir le temple, d'un tel rythme, abondant et fier, avec ses colonnades, ses tours. Je croyais rêver. Mais non, à travers la moustiquaire qui ne protégeait guère ma natte, c'était bien le temple. Plus tard, je me frayais un chemin, par des couloirs, quand des frôlements visqueux me faisaient fuir, — et je me réveillais, — je m'étais vraiment assoupi de fatigue — il faisait presque jour, entouré de bonzillons qui me touchaient la main, déposaient devant moi des bananes, des cocos, me désignaient, avec envie, quelque boîte de conserves vide, les capsules de papier argenté de bouteilles d'eau minérales, qu'ils emportèrent avec joie... Je les suivis à l'étang où ils se baignaient, où je nageai à leur suite... Quand je me savonnai, ils m'entourèrent, se disputant cette pierre qui moussait, « qui faisait des nuages » et qui sentait comme les pétales du tchampa.

Et j'allais d'Ang-Kor Vat à Ang-Kor Thom, où, des mois et des années, l'on s'abîmerait de surprise en surprise, par toute la contrée grouillante de sculptures de dieux, de héros, de dragons, de monstres, de lions, de bêtes de pierre, par le maquis chaotique où l'on n'explore qu'en s'ouvrant une piste au coupe-coupe, au risque fréquent de rencontrer le reptile vivant allongé contre le serpent de pierre, le vrai pachyderme cheminant à côté de sa figuration antique, à travers les manguiers, les papaïers, et les fûts des *iao* dont l'altière stature domine... Et je me reposais à l'ombre du « figuier des pagoges », qui a des « milliers de pattes », le banian venu d'une bouture de celui sous lequel le Bouddha Siddharta obtint la très haute science — sans en retirer même bénéfice... Puis, revinrent les buffles, au jour convenu pour le retour à Siem-Reap, d'où le sampan, de nuit, descendit vers le Grand Lac, aux eaux miroitantes le lendemain sous le plein soleil... Les *crabiers* montaient toujours leur indéfectible faction dans les branchages fangeux, tandis que les aigrettes brillantes s'envolaient des îlots de roseaux et de palmes, et que les pélicans roses planaient, plongeaient, remontaient, leur capture au bec, dans les dédales de la lagune.

Et les bateliers, cette fois, sans erreur, nous conduisent au

passage des *Fluviales* de Battambang pour Pnom-Penh, — au Cambodge de S. M. Sisovath, protégé de la France.

Certes, Pnom-Penh a pris apparence de ville, depuis que Mouhot le qualifiait seulement de « grand bazar du Cambodge », marché du poisson du Grand Lac et du coton des berges du Mékong :

Nous longeâmes encore une autre ville flottante, composée de plus de cinq cents bateaux, et pour la plupart d'assez grande dimension. Ils servent d'entrepôt à certains marchands et de résidence à d'autres. Par prudence, ils y laissent tout leur argent et la plus grande partie de leurs marchandises, afin d'être, en cas d'alerte, toujours prêts à prendre le large.

Nous occupions la Cochinchine.

La capitale, alors, était Oudong — où le voyageur ne trouva que le second roi, qui allait devenir Norodom :

Deux pages me furent envoyés pour me demander si je n'irais pas de suite voir Sa Majesté. Mon bagage n'était pas encore arrivé. J'objectai que je ne pouvais me rendre auprès du Roi en costume de voyage : « Oh ! cela ne fait rien, le Roi n'a pas de costume du tout... » Je me rendis donc au Palais. La Cour qui le précède était défendue par une douzaine de canons, veufs de leurs affûts, jetés au hasard sur le sol, et dans la gueule desquels nichaient les moineaux. Plus loin, une nuée de vautours dévoraient les restes du repas du roi et des gens du Palais...

Aujourd'hui, Pnom-Penh est un joli endroit, d'avenant accueil, au bord du fleuve, au pied du Pnom, dont la pagode et la flèche s'élèvent à soixante mètres — avec la Résidence, la Mairie, un Palais des Douanes, nombre de bâtiments européens de l'administration ou des colons, un groupe scolaire, des Halles, un Pont, dont le parapet de pierre est le corps écailleux du *naga*, le serpent sacré dont les sept têtes se haussent, aplaties en éventail, aux extrémités des rampes...

Enfin, il y a le Palais, bâti sous Norodom ; c'est une petite ville (quatre à cinq mille habitants) avec des corps de garde, des ateliers, des jardins, des bureaux, des salles de fêtes, d'audience, du trône, une deuxième enceinte réservée à la famille royale, une troisième partie, comprenant les appartements particuliers du Roi et des femmes, pagode, salle de musique, puis, les magasins, dépendances — une petite

ville assez puante, sans une tinette : il faut que, processionnellement, avec grand respect, des femmes transportent le vase royal, sous des parasols de parade, vers quelque terrain vague...

Mais Pnom-Penh a ses danseuses, les danseuses du Roi, et, pour l'imagination française, c'est tout le Cambodge, — les danseuses cambodgiennes.

(Oui, elles sont venues à Marseille, à Paris ! Mais ne croyez pas que vous les ayez vues, aux minables soirs du « Prado » ou sur les gazons officiels de l'Elysée, ou sous les ampoules électriques du Pré-Catelan.Ce n'est pas article d'exportations, numéro de music-hall.)

Evidemment, même à l'improviste, en quelques heures d'escale, on peut goûter une joie vive d'exotisme, à la surprise du divertissement et de ses exécutantes qui diffèrent tellement de nos ballets et de nos ballerines — au point de ne pas danser avec leurs pieds ! D'ailleurs, cette mimique lasse vite, ne traduisant pas des idées ni des sentiments de race blanche — et ne se référant pas à nos divertissements chorégraphiques qui faisaient dire S. M. Sisovath, au gala de l'Opéra, des artistes pirouettant et se trémoussant : « Comme elles doivent avoir chaud ! » Réciproquement ce n'est pas à une halte rapide que l'on peut s'éprendre de ces évocations d'un art et d'un culte où il faut quelque initiation, quelque accoutumance.

Alors, le charme opère, les visages ne vous sont plus étrangers, les gestes prennent un rythme sensible, des gestes qui n'ont pas varié depuis des milliers d'années...

Que je les aimais, au retour des Ruines, les danseuses de Pnom-Penh, quand elles m'apparaissaient comme les sœurs vivantes, toutes pareilles, des ballerines immortalisées aux parois des galeries d'Ang-Kor Vat, avec leurs colliers et leurs bracelets, dans leurs roides vêtements cousus sur le corps, le visage plâtré sous les tiares pointues, immobiles comme des idoles d'or et de pierre, ou rythmant de leurs beaux bras souples quelque fragment de légendes sacrées. Dans leur hiératisme plastique, du mouvement de leurs mains divinement expressives, de leurs doigts de miracle, elles tiennent le fil invisible qui, à travers les siècles, relie le Cambodge d'aujourd'hui aux annales ensevelies des Khmers ; comme il suffit d'un instant de décrue pour renverser le courant du grand Bras du

Mékong — de leur paume retournée, elles effacent le présent, et c'est tout le passé qui fleurit aux tiges de leurs longs doigts aux ongles d'or et c'est tout le mystère qui s'épanouit aux corolles de ces mains dont elles font tout ce qu'elles veulent — de la grâce, de la peur, de la prière, de l'amour, du rêve...

JEAN AJALBERT.

POÈMES

PAYSAGE DE LA VALLÉE DE LA SOMME

La Somme à distance... et quelque épuisante nuit,
si lourde à la langueur lourde d'un marécage ;
un ciel inerte où s'éteindraient mille ans d'ennui !
et des arbres où la lune brode un ouvrage
péniblement qu'elle abandonne.

Longs, distants,
des bruits de ville qui font croire à des vigies
dans le Silence et celui-ci, comme un beau temps !
Puis, le lourd chagrin des marais en léthargie !
Une fange qu'on imagine, sous cela,
enfonce un désir doux que l'on sent qui s'étouffe ;
et des herbes dont il semble qu'on ne viola
le secret sans secret, sans doute, de leurs touffes...!

*

Tels, ces froids terrains étrangement si peu gais
mènent le parfum de leurs afflictions par ce
lent paysage où je sais avoir distingué
le pittoresque appel de légendes éparses...

MI-CARÊME

J'assiste à la révolte imposante des nerfs ;
les confettis lancés sont des éclats de rire ;
vois-les s'épanouir à nos pieds dans la boue !
Assiste à la révolte imposante des nerfs.

Je pénètre en la déchéance spirituelle ;
la foule : on voudrait croire un jour de catastrophe
à respirer sens-tu comme ici l'on s'afflige !
Pénètre dans la déchéance spirituelle.

Vois tomber les dégoûts des cœurs brutalisés ;
il passe un désaveu des afflictions candides ;
le bloc des chansons fait une clameur d'émeute !
Entends...! c'est la révolte imposante des nerfs.

SECRET

Un soir... La mer, qui ballotte un peu les temps pâles
de jeunes ans. La mer : les désirs délicats
prodigués par l'enfant font un bruit de ducats ;
où sont-ils ?
La mer les a, les perd ! — banale...
Un soir.. La mer est mère, amère d'autres ans
pourtant loin vécus. La mer dédaigne les heures !
y sont captifs les cœurs écœurés, épuisants :
la mer mouille mon cœur, la mer forte...
Je pleure.

QUARTS-D'HEURE

Ces trois mots tremblés qui désignent les quarts-d'heure..
des portes en peine et des bornes et des cours :
cela plein d'ennui qui voudrait comme un secours,
de ces trois mots tremblés qui sont trois mots si courts.

—

D'un courant d'air que l'on boit fade,
tout un quartier vous entre au cœur,
et le défilé des façades :
— un quartier pauvre et sa maigreur,

et le plomb triste des goutlières
et d'inertes barreaux de fer
et la ville enfin, tout entière !
respirante de maux soufferts.
Sur le signe tremblé dont ces trois mots frissonnent
dans la ville on dirait qu'il n'y a plus personne...

ENVIRONS DE REIMS

Le canal... un sommeil de chalands dont le dos
émerge régulier d'un peu de lune et d'eau.

L'usine déserte où l'on dirait qu'une ville
de fer est morte dans un nouveau temps tranquille.

La plaine qui s'allonge à l'effet du soir nu
et, quoique familière, étrange d'inconnu.

Des vagues de vents sur des arbres laids, en lyre
où coule un chant glacé de mer qui se retire...

Un profil de Reims éloigné... comme en des ans,
que l'on sent passés, pittoresques, mais pesants.

Les yeux de la misère hagards en des lanternes.
L'ensemble, vu comme au travers d'un carreau terne.

UN JARDIN PUBLIC

Tant d'après-midis si mornes ont là langui...
Ce jardin, avec un buste d'on ne sait qui,
est une cage mise au soleil dans la ville;
des êtres pesamment satisfaits et tranquilles

y sont venus passer d'identiques moments.
Ce jardin les attire et je ne sais comment ?..
Ma pauvre âme se sent ici, si mal à l'aise !
Elle regarde un fouet brisé qu'ont laissé là

des enfants : comme c'est d'ennui tendre, cela !
Ma pauvre âme est ainsi que ces bancs et ces chaises,
où se sont reposés des corps chargés de temps,
en ces après-midis si mornes qui sont tant !

MARCEL DUMINY.

LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Depuis qu'un petit bourgeois d'Athènes, comme le rapporte une tradition, fit don d'un lopin de terre à quelques philosophes, afin que, se promenant entre les oliviers et par la persuasion de l'air subtil et lumineux de l'Attique, ils enchaînassent des pensées harmonieuses, quelle n'a pas été la fortune du nom que l'école avait tiré de son modeste bienfaiteur et qu'elle avait du premier coup fait briller au premier rang !

Quand le sceptre de l'esprit eût passé dans nos mains, il n'est pas de corps de savants, de lettrés ou d'hommes distingués en quelque manière qui ne se soit voulu décorer d'un si beau titre; et ce prestige qu'on lui enviait le mit dans une vogue de plus en plus furieuse jusqu'à ce qu'enfin l'une de ces compagnies, le fixant de nouveau sur elle par l'importance qu'elle prit, vint ajouter à l'éclat du mot le plus vif et le suprême rayon.

Mais les mots se flétrissent, soit que s'en perde l'usage, soit que les objets, les institutions qu'ils désignent les entraînent dans leur discrédit. Académie : quel corps nouveau, quel corps libre songerait aujourd'hui à encourir le ridicule d'une appellation qu'on s'arrachait? Académie : ces syllabes prononcées n'éveillent plus, dans l'esprit de la plupart de nous, que des images d'artifice et de prétention, de froideur et de souverain ennui; cela vous a des airs désuets et redoutables.

Vous m'invitez à vous accompagner à une séance de réception? La fête n'est guère pour me tenter. Mais vous m'affirmez que c'est là un spectacle très parisien et qu'une personne du bon air ne se peut dispenser d'y assister. Je vous suivrai donc, me consolant de la pensée qu'il me restera toujours la ressource de me composer un divertissement avec les fausses pompes d'un temple en carton.

L'on entre et c'est un brouhaha, des sourires, toute la grâce des salons et tout le remuement de la vie. Le tambour avait

roulé, les Quarante occupaient leurs bancs que le tapage n'était pas encore retombé, la cohue débordante s'agitant en mille reflux et les tabourets passant fort irrévérencieusement par-dessus les habits palmés.

Quand le calme se fut établi, l'on put prendre une vue claire de l'assemblée. Le regard découvrait pêle-mêle des princesses et des actrices, le faubourg et le parlement, toute une foule très pittoresque et très moderne en somme, avec un grain d'archaïsme dans cette profusion de fourrure et de plumes se poussant jusqu'entre les gradins officiels pour évoquer la scène encombrée du temps de Jean Racine. Voilà, qui préside au bureau, dans le fond, M. Maurice Barrès; il est entre deux vieillards, il semble le plus jeune de tous, presque un adolescent; et cela donne à penser que voilà une Académie bien fin de siècle qui remet la direction à la tête la moins mûre. Debout au troisième degré de l'hémicycle, voici Jean Richepin. Cela se va passer entre eux.

Donc M. Richepin s'était levé. Il sourit, il parle, il ravit. Car M. Jean Richepin est irrésistible. J'avoue que quand j'appris qu'il briguait les suffrages de l'Académie, ce n'est pas pour lui que je formais des vœux et que j'éprouvai même du dépit de son élection. Mais il en a vaincu bien d'autres que moi. Les académiciens non plus ne voulaient pas entendre parler de M. Richepin, pour des raisons qui étaient les miennes et pour d'autres encore. Le siège appartenait déjà à un candidat de marque, lorsque celui-ci commença ses visites. Elles furent d'un effet si foudroyant qu'il faut bien supposer qu'il possède un certain génie de plaire, qui est dans sa prestance, dans sa belle humeur, dans sa franchise, dans le liant et l'aisé de ses façons, dans le chatoiement et la souplesse de sa conversation; ajoutez une adresse, qui paraît naturelle et qui fut telle qu'il conquit, dit-on, des grands-pères en prenant leurs petits-enfants sur les genoux et en sortant des bonbons de sa poche. On prétend aussi qu'entre les scrutins le cardinal Mathieu, qui avait de l'esprit, s'employa à lui faire pardonner ses blasphèmes. Voici donc M. Richepin, tel qu'il plut aux salons, et tel qu'il me désarme : sa couronne de cheveux frisottants, son nez court, ses yeux pétillants, sa figure ouverte, une belle tête, un beau torse, une belle voix. Cette voix, forte et nuancée, pleine de chaleur ou de bonhomie, est terriblement habile. Ce qu'elle

déclame, ce sont choses écrites pour être dites et qu'il ne serait pas bon de relire. Je gagerais que M. Richepin a déjà son discours imprimé dans sa tête, à la manière des comptes-rendus de la Chambre, avec quelques-unes de ces parenthèses expressives : *applaudissements*, *murmures à droite*, *hilarité*. Je constate que la séance est ouverte, que M. Richepin est lancé dans ses périodes, et que ni le charme de la première impression, ni l'intérêt ne sont tombés.

Cependant nous ne sommes pas si absorbés que de plaindre quelques coups d'œil à l'autre protagoniste. L'amusant contraste! Il a fallu de l'esprit à nos immortels, ou bien du bonheur, pour le provoquer; c'est une représentation bien conçue.

L'un droit et large, l'autre mince et flexible, celui-ci tout vigueur et qui se répand, celui-là tout nonchalance et qui semble à son aise au dedans de soi, celui ci débordant de joie et d'enthousiasme, celui-là voilé de mélancolie et d'un air d'indulgence dédaigneuse. Barrès est là, dominant, au sens propre et au figuré, comme malgré lui, tantôt absent, tantôt se penchant pour murmurer n'importe quoi à l'oreille de M. Ribot, son assesseur, par politesse pour l'assemblée.

La tête un peu renversée fait admirer son front immuablement barré de cette interminable mèche noire, on ne sait par quel art disposée et maintenue, à laquelle répond, juste en face de lui et au centre même de la salle, la mèche blonde de Philippe. Si je note ceci, c'est que Philippe représente assez bien, et non sans grâce, toute notre jeunesse éduquée par son père et que, quels que soient les destins futurs de ce jeune homme, il est vraisemblable que, dans une cinquantaine d'années, les bibeloteurs littéraires se renseigneront curieusement sur lui, sur le détail de ses heures, comme ils font sur l'héroïne d'un roman célèbre. Ce qu'il y a de plus remarquable en Barrès, après sa mèche, c'est son regard si pénétrant et long. Mais je n'oserais m'essayer à le peindre après qu'un de mes amis lui a consacré la quarantaine de pages que je ne désespère pas que l'on consacre quelque jour à la mèche ou à la voix. A-t-on pris garde au charme de cette voix et à son éloquence imprévue? D'abord quelque chose de sourd, de rauque, d'embarrassé. Puis elle monte, se fond, chante avec un arrière-écho d'accent lorrain entretenu coquettement, et c'est le plus beau chant, le plus ensorcelant, qui revient toujours nous battre

de sa même harmonie monotone, langoureuse et grave. Elle n'ajoute rien aux phrases, mais elle dit tout; et cela nous suffit lorsque Barrès a la parole.

Quand le dernier couplet de cette mélopée eut cessé et que la coupole commença de se vider, mon regret de partir se colorait du plaisir persistant de la surprise : *eh quoi! cela vivait donc?* Un public s'était pressé là, non par snobisme, non pour acheter au prix de suffocations et de bâillements l'honneur de figurer le lendemain dans les chroniques. Deux heures de discours l'avaient tenu attentif sous un même enchantement spirituel et mêlé dans un même frisson délicat. Et qui avait prononcé ces discours? Deux hommes en chair et en os, ayant chacun leur aspect, leur caractère, leur ton et qui ne rappelaient en rien le type uniforme de l'académicien légendaire dont on imagine le crâne dénudé, les traits effacés, la face parcheminée, décolorée dans d'ingrats travaux à l'instar de son esprit.

Ces deux hommes avaient dit de plaisante façon des choses excellentes. M. Richepin avait développé sur la toute-puissance de l'usage et les merveilles du langage populaire un thème fondamental des premiers jours de l'Académie, cher à Malherbe, à Vaugelas et à Bossuet. Il avait repris ce thème et cela avait paru très neuf. M. Barrès avait dit des choses plus originales et qui le paraissaient moins, ayant déjà une sorte de résonnance éternelle. N'avais-je pas été le spectateur d'un service sacré en l'honneur de la divinité de la langue? Richepin prêchait, mais Barrès officiait, *pontifex maximus*. Et toute la France, dans la fleur de ses différentes branches, composait l'assistance. En cet instant le principe même de l'Académie était à nu et tenait les esprits si fort en admiration que je ne doute pas qu'une belle ardeur eût pris un chacun de défendre la vieille compagnie contre ses détracteurs, s'ils eussent élevé la voix.

J'en entends qui ne lui reprochent rien moins que son inutilité. Mais si je consulte l'esprit de sa fondation et de sa tradition, c'est un conservatoire de la langue et un aréopage du goût qu'elle veut être. Or, dites-moi si la langue fut jamais plus infectée et le goût plus compromis? Au début du XVII^e^ siècle, il s'agissait de fixer la langue, plus tard de la garder pure en enregistrant avec prudence les acquisitions de l'usage. A la suite du dessèchement qui se produisit au XVIII^e^ siècle et qui fut l'effet d'une certaine fureur d'abstraction et d'une ruine du

sentiment, les romantiques, constatant le mal, y portèrent leur remède violent. Ce remède est de ceux qui ne font que précipiter dans un mal contraire, lequel nécessite un traitement long et méthodique. Depuis lors, une société bouleversée, les classes dans le plus grand désordre, la production hâtive et presque industrielle, une passion sans cesse croissante pour le rare et le bizarre, en même temps qu'un vocabulaire continuellement accru par des besoins nouveaux, par des inventions nouvelles, tout cela empêcha que la langue ne se reposât, déposât les matières impures et recueillie, canalisée, ne vînt alimenter de son onde égale les fontaines où puisent les diverses Muses. Nous sommes revenus aux jours d'avant Malherbe. Trop de mots, et de naissance douteuse, et de signification flottante. Il en est des centaines, s'ils nous volent aux lèvres, dont on en est à se demander : « Le retiendrai-je ? Est-il bon, et dans quel sens ? » Ce triage, chaque écrivain est contraint de le faire pour soi, et le fait différemment. Autant d'écrivains, autant je ne dis pas de styles, mais de langues. Or, tout homme, fût-il de la gent littéraire, n'est pas forcé d'être grammairien; tant de grammaire perd du temps et nuit à l'inspiration; il devient impossible de bien écrire d'instinct. De là le besoin d'une institution compétente qui assume la tâche de défricheur et de conseiller, préparation nécessaire aux œuvres. De là, la tâche qui échoit assez logiquement à l'Académie, puisqu'elle vit. Elle l'accomplira par la mise au point du dictionnaire; mais surtout par son existence même, par sa composition qui, dans la horde des auteurs contemporains, mettra en lumière les plus dignes; par ces nobles exercices désintéressés de l'éloquence, tels que celui de la semaine dernière, où les pensées, les sentiments les plus hardis se pressent sous la forme la plus juste, se rangent sous cette contrainte qui fait la force du style; par le spectacle qu'elle offre d'une société choisie, recrutée dans le meilleur des carrières honorables et qui reçoit son unité de la plus correcte élégance, d'un suprême poli.

C'est une question de savoir s'il est raisonnable que l'Académie comprenne tant d'hommes étrangers aux lettres proprement dites. Cela commença par l'intrusion de quelques grands seigneurs. Le premier en date fut le marquis de Coislin, âgé alors de dix-sept ans et petit-fils de Séguier, qui avait succédé

à Richelieu comme protecteur de la compagnie. A la mort de Claude de l'Estoile, survenue en 1629, le chancelier « fit en effet demander la place vacante pour M. le marquis de Coislin, son petit-fils, ne croyant pas pouvoir mieux cultiver l'inclination et les lumières que ce jeune seigneur témoignait pour toutes les belles connaissances (1) ». Singulier caprice du sage chancelier, mais exprimé comme on demande une grâce, avec une si naïve gentillesse ; cruelle obligation des Quarante qui, se réunissant à l'hôtel même de Séguier, ne lui peuvent opposer de refus. Et puis compterez-vous pour rien qu'en accueillant ce jeune homme ils introduisaient dans leur sein une force défensive incalculable contre toutes les attaques du dehors ?

Il faut dire que ce petit Coislin ne fut qu'une exception cocasse et que la plupart des élus nobles étaient en même temps de fins lettrés qui ne le cédaient en rien à leurs humbles collègues. Le comte de Bussy-Rabutin est l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules* et de *Mémoires* de premier ordre, dont la valeur n'est pas seulement dans l'intérêt des aventures contées, mais aussi dans le style, qui est digne d'un véritable écrivain, net, rapide, enlevé. Le marquis de Dangeau fut un poète facile et laissa un *Journal* scrupuleux qui, par son exactitude, son fouillé, est un des meilleurs documents que nous possédions sur l'époque de Louis XIII. Si d'autres, de grande famille, comme les Harlay, les Verjus, les Saint-Aignan, ou ministres comme Colbert et Chamillart, n'avaient pas de quoi éblouir dans leurs seuls écrits, il n'en est pas moins vrai que l'éclat de leur nom ou de leur dignité rejaillit sur l'assemblée entière et que leur confraternité servit à placer les lettres en singulier honneur.

Il semble qu'au siècle suivant les rôles soient renversés. Les lettres prétendent à la dictature ; elles sont devenues plus nobles que la noblesse même, au point que Languet de Sergy, recevant, en 1743, le duc de Nivernais, se permit de lui dire : « L'Académie donne en votre personne un exemple propre à réveiller dans notre jeune noblesse le goût des belles-lettres, qui semble s'y éteindre peu à peu (2). » Nous sommes loin du temps où Bussy-Rabutin écrivait à un de ses amis : « Il est vrai que l'Académie se remplit fort de gens de qualité ; il faut

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*.
(2) Pellisson, *Histoire de l'Académie*.

pourtant y laisser toujours un nombre de gens de lettres quand ce ne serait que pour achever le dictionnaire, et pour l'assiduité que des gens comme nous ne sauraient avoir en ce lieu-là. »

L'usage dura à l'Académie pendant tout le siècle de se meubler fort de gens de qualité, le parti de la cour ayant le plus grand intérêt à mettre en avant les plus grands noms, et le parti philosophique s'empressant de l'imiter dès qu'il en trouvait un, tel ce coadjuteur de Rohan, le cynique ami de Cagliostro et le triste héros de l'affaire du Collier. L'Académie compta alors parmi ses membres des ducs de Richelieu, de Villars, de la Trémoille, de Nivernais, de Luynes, d'Harcourt, un prince de Rohan, un prince de Beauvau, un ministre : Malesherbes, voire un prince du sang, le comte de Clermont. Parmi ces nobles et parmi les autres, les prélats, les abbés étaient en grand nombre, selon la proportion où ils se trouvaient alors dans la bonne société et dans ce qu'il y avait d'esprits cultivés en France.

Quand l'Académie, abattue entre les ruines de la Révolution, se releva la tempête passée, la société était transformée en dépit du roi rétabli. Le Parlement avait remplacé les parlements, tant d'agitation avait laissé de la confusion dans les classes, le rang effaçait la naissance, la presse usurpait la tyrannie. Admirons l'élasticité dont l'ancienne compagnie fit preuve en s'adaptant au nouvel état de choses et par où elle se révéla de l'essence des institutions animées et durables. Les grands parlementaires prirent à peu près la place des grands seigneurs; s'il y a encore de beaux blasons à l'Académie, ils ne dispensent plus des titres littéraires, au lieu que la carrière politique suffit à recommander son homme. Royer-Collard, reçu en 1827, faisait cette déclaration : « Quelque imparfaits que soient mes titres, il vous a plu d'y voir par une indulgente fiction ceux de la tribune française; en m'adoptant c'est avec elle que vous contractez, au nom des lettres, une solennelle alliance. » Les journalistes imitèrent cette fierté professionnelle et Sylvestre de Sacy, dans son discours de réception, se vantait d'avoir inondé les journaux, que dis-je? un journal, de ses articles, et de n'avoir jamais distrait une ligne de sa prose pour d'autres publications.

La science avait fait un bond et se tenait haut sur le siècle.

L'Académie Française qui, dès le siècle précédent, avait compté des membres de l'Académie des sciences, comme Maupertuis, lui donna sa consécration dans les personnes de Laplace, de Cuvier, de Claude Bernard, de Bertrand, de Berthelot. Enfin les universités, sinon par une extension extraordinaire, du moins par les fenêtres qu'elles ouvrirent sur le dehors et les parlotes mondaines qu'elles installèrent dans leurs murs, mirent en évidence leurs professeurs. Ces doctes personnes sont très propres à faire la grosse besogne académique et figurent au mieux les bonnes gens appliquées de l'époque héroïque, les Conrart, les Vaugelas, les Chapelain, les Huet. Ceux-là péroraient dans les salons; aujourd'hui, c'est la Sorbonne qui est devenue un salon, voilà tout. Peut-être l'Académie outra-t-elle tout de même un peu, par reconnaissance, sa passion pour ces braves ouvriers, par exemple le jour qu'elle préféra Patin à Vigny. Cela faisait écrire à Victor de Laprade : « Virgile, Horace et Lucrèce ont écrit sans M. Patin, et il n'est pas prouvé que M. Patin eût écrit sans Horace et sans Virgile... Est-ce donc une hérésie de croire que l'Académie française est destinée un peu plus à la poésie française qu'à la poésie latine et qu'en faveur d'Alfred de Vigny, de Béranger ou de Sainte-Beuve, l'Académie pourrait surseoir quelques instants aux docteurs de la Sorbonne (1)? »

En somme, malgré certains abus passagers, l'Académie n'a pas cessé d'être l'image de la société française. Dira-t-on qu'elle n'a pas accordé une part assez large aux gens de lettres proprement dits? Il n'est pas bon qu'ils y soient les maîtres; qu'un vent de fantaisie passe sur les têtes, une coterie littéraire donnera cours trop facilement à des innovations arbitraires, comme il faillit advenir à la fin du XVII^e^ siècle, alors que Boileau eut tant de mal à mettre à la raison les pédants et les précieux attardés. Il n'en faut donc pas trop; mais il en faut; et que l'Académie admette notamment, dans l'intérêt même de son renom, tous ceux qui manient une langue sans tache, qui construisent fortement et ceux aussi dont l'imagination ajoute, sans la meurtrir, des grâces à la langue.

Comment l'Académie s'est-elle acquittée de ce devoir?

On n'a pas manqué de lui reprocher certaines omissions et cela tant de fois et sur tant de tons que c'en est devenu un pon-

1) *Revue du Lyonnais*, t. XV, p. 437.

cif de l'esprit à bon marché. Arsène Houssaye a pu écrire un livre entier pour rétablir, dans un quarante-et-unième fauteuil, qu'il crée, les grands hommes qui restèrent dehors et les propos qu'ils y auraient tenus selon la vraisemblance. A regarder de près, on se convainc que, le plus souvent, l'Académie n'est pas coupable, mais l'exclu, ou les circonstances. Tantôt il est mort trop jeune et sans avoir publié de son vivant les pages qui le rendront immortel, tantôt il vit éloigné de Paris, ce qui constitue un cas d'incapacité matérielle et justifie les retards apportés à d'admission de Corneille.

D'autres fois, les désordres de sa vie privée le séparent naturellement de toute bonne compagnie; ou c'est Lesage, hermétiquement sourd et déjà comme dans l'autre monde; ou c'est La Rochefoucauld, pressenti, qui se récuse sous le prétexte « qu'il est si timide, si effrayé d'avoir à parler en public, que s'il voyait six ou sept personnes réunies pour l'entendre il courrait le risque de se trouver mal (1). »

Passent ceux-là : mais Balzac? — Ce reproche-ci m'intimide davantage. Je suis pourtant assuré de gêner plus d'une personne en posant cette question : Vous admirez ce sublime Balzac? Certes pas plus que moi : mais vous, académicien, auriez-vous voté pour lui? Ce qu'il y a chez lui de gros, de raboteux, d'incorrect, une certaine indignité du genre qui est à peine littéraire, sa production qui sent trop le gagne-pain et ne parvient même pas à combler ses dettes, ne reconnaissez-vous pas qu'il y a dans tout cela de quoi faire balancer un bon académicien, conscient de la mission et des devoirs de sa compagnie, de ces devoirs qui lui crient : « Vive le génie! mais la culture d'abord! »

Bref, je l'aurais emporté sur ce point, qu'on me demanderait raison encore, pour tant de grands hommes qui forcèrent, eux, les portes, des humiliations qui leur furent imposées sur le seuil. Ah! j'entends : Montesquieu? Voltaire ?

Quand Montesquieu se présenta, en 1727, il n'avait pour tout bagage que ses *Lettres persanes*, cet ouvrage si charmant où perçaient toutes les entreprises du siècle; et le diable est que, n'ayant qu'un livre, il s'ingéniait à le cacher plutôt qu'il n'osait faire fonds dessus. Tout s'annonçait bien, pourtant, quand on eut vent que le roi ne donnerait pas son agrément.

(1) Huet, *Mémoires*, traduits par Nisard.

Montesquieu s'en fut plaider sa cause auprès du vieux Fleury, lui présenta une édition faite en quelques jours avec cent suppressions et mille adoucissements ; il rejeta sur ses éditeurs de Hollande les passages qui avaient scandalisé. Quand je songe aux deux personnages de cette comédie, l'écrivain persifleur des *Lettres* et le vieux fûté de cardinal-ministre, je me régale d'une jolie scène où aucun des deux ne fut la dupe du jeu de l'autre, mais où chacun mit tout son esprit à ce que cela parût se passer le plus sérieusement et le plus honnêtement du monde. Montesquieu sut remercier le bon aveugle en le proclamant, lors de sa réception, « un ministre nécessaire au monde et tel que le peuple français eût pu le demander au ciel ».

C'est par la même porte basse que Voltaire se glissa, et en rampant. Legros de Boze avait tranché, lors de sa première candidature, en 1732, qu'il « ne serait jamais un sujet académique ». Il attendit onze ans et voulut succéder au cardinal Fleury, dont il eut le toupet de publier que celui-là connaissait bien ses sentiments chrétiens. Il écrivait de même à un académicien : « Mes ennemis me reprochent certaines *lettres philosophiques* ; j'ai bien écrit quelques lettres à des amis, mais je ne les ai jamais baptisées d'un titre si fastueux. » Il s'attira ainsi cette épigramme de Frédéric II :

Quoi ! la grâce efficace opère ;
Par Mirepoix endoctriné
Et tout aspergé d'eau bénite,
Abattu d'un jeûne obstiné
Allez-vous devenir ermite ?

Ni ces tartuferies, ni la protection de la duchesse de Châteauroux ne vinrent à bout de la coalition des prélats ni de l'opposition du trône. Il travailla donc à se mettre bien en cour ; se tourna vers la Pompadour ; et six ans plus tard, gentilhomme de la chambre du roi, historiographe du prince, passa tout tranquillement, non sans quelques flatteries préalables aux Jésuites, ni sans avoir gagné sa grâce sur le dos des jansénistes et de ce pauvre Pascal. Il ne voyait plus alors dans les *Provinciales* que « l'art d'insulter avec éloquence ».

A dire vrai, Montesquieu et Voltaire expiaient leur impertinence et, comme on dit, leur manque de tenue. Car ni Marmontel, ni Condillac, ni toute la bande philosophique ne se

heurtèrent à de pareils obstacles. Le rude d'Alembert, l'âme de l'*Encyclopédie*, entra, du premier coup, sans concession. Il n'accorda que le plus maigre traitement dans son *Encyclopédie* à un électeur des plus influents, le président Hénault, et ne voulut rien faire dans la suite pour se le concilier. De la toute-puissante Pompadour, qui n'attendait qu'une démarche de lui pour intervenir en sa faveur, et qu'il rudoyait : « Voilà comme on traite ces gens-là, disait-il ; on n'est pas académicien, mais on est quaker, et l'on passe devant eux le chapeau sur la tête. »

Vint l'éclipse de la Révolution, puis le romantisme. Au XVIII[e] siècle, les retards avaient des causes politiques et venaient le plus souvent du roi, tandis que, le nouveau mouvement menaçant directement le trésor confié à sa garde, l'Académie se défendit elle-même.

Plusieurs pourtant enlevèrent leur fauteuil sans grande peine, tel Lebrun. Lamartine, battu une première fois par Droz en 1824, fut élu en 1828. Puis ce fut le tour de Nodier, de Musset, de Mérimée. Sainte-Beuve avait mené la bataille, souvent sans épargner ses juges d'à présent. N'avait-il pas écrit autrefois, de certains membres de l'Académie, qu'elle en était infectée? On finit tout de même par l'absoudre.

Hugo et Vigny furent les deux persécutés. C'est à l'un et à l'autre que Royer-Collard, recevant leur visite à quelques années d'intervalle, fit cette même réponse : « Je n'ai rien lu de ce qui paraît depuis trente ans; à mon âge on ne lit plus, Monsieur, on relit. » Voilà le secret de quelques élections académiques.

Quel était le crime de Vigny ? Je crois qu'il était par trop maladroit et ne savait que froisser les gens. On le vit bien lorsque, élu sans lutte à sa quatrième tentative, et comme le directeur s'excusait sur ces retards, il trouva bon de partir dans une tirade où il glorifiait les excès de l'école à laquelle il appartenait à peine, lui le plus sage. Il indisposa tout le monde, de sorte « qu'après avoir pris d'assaut *la Maison des Périodes Sonores*, au nom de ceux qui avaient froid et faim, A. de Vigny se trouva complètement seul (1) ».

Victor Hugo, après avoir échoué contre Dupaty, contre

(1) Th. de Banville, *Souvenirs littéraires*.

Mignet, contre Flourens, finit par s'emparer du fauteuil d'un de ses plus bouillants ennemis, Lemercier, ce qui ne fut peut-être pas pour déplaire à son romantisme. Hugo repoussé de l'Académie, cela nous semble, à nous, monumental ! Mais ce Hugo candidat n'était pas le nôtre. Ses meilleurs recueils lyriques n'avaient pas paru et les autres disparaissaient par sa propre volonté sous le fatras de ses drames ; ces drames, qui nous ennuient parfaitement, purent bien révolter dans le premier instant. Enfin et surtout, Hugo était l'auteur de manifestes bruyants, le chef, le prophète, le dieu d'une petite troupe qui scandalisait le monde avec des cheveux trop longs et des gilets trop rouges. Ces gens-là, confessez-le, n'étaient pas de très bonne compagnie et je comprends qu'on ait fait attendre M. Hugo à la porte jusqu'à ce qu'il se fût débarrassé d'eux. Cela lui arriva comme il n'avait encore que trente-neuf ans, ce qui n'est déjà pas si mal.

Quelques traverses qu'ait rencontrées l'admission de ces grands hommes, c'est un fait qu'en définitive ils furent admis et non seulement eux, mais leur drapeau. Le parti philosophique régna si bien dans la compagnie que les secrétaires perpétuels en furent, vers ce temps-là, Duclos, d'Alembert et Marmontel ; et elle fit preuve, lors de la Révolution, d'un esprit si avancé que de mettre fin à ses jours elle-même trois jours avant le décret qui la condamnait. Quant au romantisme, il fut officiellement réhabilité en séance publique, le quinze avril 1869, par le récipiendaire Autran et le directeur Cuvillier-Fleury.

Si les barrières tinrent parfois assez longtemps, comment m'en étonnerais-je ? L'Académie, ainsi que toute institution, est d'essence conservatrice ; c'est sa raison d'être. Elle est justement la force qui s'oppose aux folies de régénération dont il est toujours sage de se méfier, quelque généreuses et légitimes qu'elles paraissent, et dont nul ne saurait prévoir au début comment elles tourneront. De cet heureux combat entre des tendances adverses la langue sort plus jeune et belle, mais toujours elle-même. Et le gage de la paix, ce sont les sièges concédés sous la coupole. Il y aurait péril pour l'ordre à ouvrir ses portes à deux battants avant le commencement de la pacification ; il y aurait péril à adopter des nouveautés avant que l'épreuve, comme il arrive fatalement et très vite, en ait

rejeté le déchet, avant qu'elles se soient infusées dans la langue et l'esprit du pays.

Les lenteurs, pour les plus grands, s'expliquent autrement encore. Un Voltaire, un Hugo, tout remplis qu'ils étaient de l'orgueil que l'admiration enthousiaste du siècle soufflait en eux, fût-ce malgré eux, si on les avait appelés trop tôt, ils n'auraient pas tardé à le prendre de haut avec la compagnie et à lui faire affront, en feignant de lui avoir consenti un grand honneur ; au lieu qu'en les laissant attendre, solliciter, frapper bien fort à la porte, elle leur fait marquer le désir qu'ils ont d'entrer et l'importance de l'honneur qu'ils recevront tantôt. Il n'est pas jusqu'à ce vieux Boileau qui n'ait donné dans cette faiblesse. Tant d'ennemis qu'il s'était créés lui interdisaient de penser à l'Académie ; c'est le roi qui lui dit un soir à brûle-pourpoint : Je veux que vous en soyez. Et la compagnie, obéissante, le nomma à l'unanimité. Or il fut le plus insupportable des confrères, accabla l'Académie de ses mépris et de ses épigrammes et vers la fin de sa vie ne se dérangeait plus, pour les séances, de sa maison d'Auteuil. M. Rostand n'a pas les mérites de Boileau, mais il a, lui aussi, sa villa, ce qui suffit à l'excuser, même quand il séjourne à l'hôtel Meurice.

Ces analogies continuelles entre le présent et le passé, fût-ce dans les riens, font éclater, mieux que les raisonnements, le développement harmonieux de l'Académie, la solidité de ses principes. C'est en interrogeant ces principes, en s'attachant à sa tradition, en l'interprétant avec intelligence qu'elle recouvrera l'autorité bienfaisante que je lui souhaite. Elle reconnaîtra que si le Parlement eut son heure d'héroïsme à la Don Quichotte, il est aujourd'hui trop en baisse dans la considération universelle pour qu'elle continue à lui reconnaître une situation aussi prépondérante ; mais que, d'autre part, il est deux carrières qui ont conservé assez de leur lustre pour avoir des droits chez elle, et qu'il lui manque un prélat et un soldat.

En feuilletant de vieux textes, les Quarante retrouveront cette décision que leurs prédécesseurs prirent en assemblée particulière au siècle de Voltaire : « Attendu la médiocrité des auteurs dramatiques du siècle, l'Académie n'en recevra aucun au nombre de ses membres (1). » Elle se rappellera cette mesure judicieuse et se détournera des auteurs dramatiques,

(1) Métra, 26 février 1783.

industriels sans scrupules, flatteurs des goûts les plus bas du public, prêcheurs de je ne sais quelles morales étrangères, et qui n'écrivent même pas. Elle s'apercevra en revanche qu'il existe une génération d'écrivains qui fit du bruit, voire du scandale, vers 1885, qu'elle a donné bien des talents, qu'elle s'est assagie, que ce qu'elle a gardé de ses innovations fait maintenant partie du patrimoine littéraire, mais surtout que ces innovations lui ont permis de rejoindre par-dessus le romantisme le plus pur notre tradition. Quand Barrès est entré à l'Académie, le premier et le plus grand de cette génération, nous conçûmes un bel avenir pour la compagnie. Ces promesses seront-elles sans lendemain? L'Homme libre ne sera-t-il pas l'introducteur de ceux de ses contemporains dont les noms montent aux lèvres de tous les gens d'esprit?

M'objectera-t-on de ceux-là qu'ils sont les vrais responsables de leur disgrâce, qu'ils ne se montrent pas ou trop peu, qu'ils ne se mettent pas sur les rangs ? Et que la voix publique ne les désigne pas assez ? Certes, l'Académie — suivant le mot que je tiens d'un académicien — est un bureau d'enregistrement. Mais qu'enregistrera-t-elle ? La gloire ? Le choix n'est trop souvent qu'entre le vain succès et le talent caché. Dans une époque où le goût est atteint d'une maladie si générale, l'Académie ne remplira sa fonction qu'en allant un peu contre les goûts de son époque. Il restera toujours M. Rostand pour représenter ce qu'on appelle la gloire. C'est bien assez. Et M. Richepin pour représenter la beauté physique.

Souhaitons du moins que le talent, la dignité s'asseyent aux autres sièges. Je le répète, et j'espère l'avoir montré par mes rappels à l'histoire, c'est le passé de l'Académie, c'est le mouvement même de son existence qui la porterait aux choix que j'ai eu l'impertinence de lui souffler au nom de ses amis et au nom du bon sens. Ainsi rajeunie, ou plutôt remplie, elle sera encore la belle corporation qu'elle fut, et puisqu'elle a pour mission de veiller à ce qu'il y a de plus divin dans un pays, sa langue, elle sera la plus haute corporation dans une société qui est en train de se réorganiser par corporations et qui renaît des cendres, toute jeune sur ses vieilles assises déblayées.

Telles sont les pensées qui me flattaient l'autre jour quand mon regard, plongeant dans l'hémicycle et remontant pour

chaque fauteuil la suite d'hommes éminents qui s'y sont succédé, embrassait, selon une sorte de schème évasé analogue à nos arbres de famille, toute une société de morts qui multiplie la valeur de chacun de ses membres, qui gouverne les vivants, les ajoute aux morts et leur survivra pour l'accomplissement d'une œuvre raisonnable et continue.

MAURICE DE NOISAY.

UNE JOURNÉE DE LA COMMUNE

SOUVENIRS D'UN FUSILLÉ

Le douze mai 1871, on placardait dans les rues de Paris l'affiche suivante :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté, Egalité, Fraternité

COMMUNE DE PARIS

IVe arrondissement

MAIRIE DE L'HOTEL-DE-VILLE

Citoyens,

Nous recevons la lettre suivante du commandant du 22e bataillon, bataillon qui se rendait au feu pour la première fois et dont la conduite resolue mérite tous nos éloges. A la lecture de ces horreurs, un seul cri s'échappera de vos poitrines comme des nôtres : vengeance !

Les membres de la Commune élus dans le IVe *arrondissement :*

AMOUROUX, ARTHUR ARNOULD, A. CLEMENCE, T. GÉRARDIN, G. LEFRANÇAIS.

Aux citoyens membres de la Commune.

Un acte d'abominable férocité vient encore s'ajouter au bilan des bandes versaillaises et demasquer une fois de plus les prétendus défenseurs de l'ordre. Aujourd'hui jeudi, onze mai, à quatre heures du matin, le vingt-deuxième bataillon, égaré par un garde plus brave qu'expérimenté, est tombé en plein dans les postes versaillais : accueilli par des feux de peloton très nourris et pris entre deux murs et une barricade, il dut laisser huit blessés sur le terrain. Les blessés ont tous été fusillés par les soldats du 64e de ligne, sauf un seul, qui a eu le sang froid nécessaire pour ne pas donner signe de vie.

Mais ce qui ajoute à l'horreur de cette boucherie, c'est qu'une jeune femme, infirmière au bataillon, a été assassinée par ces misérables, tandis qu'elle donnait des soins à un blessé.

Sa jeunesse, son dévouement, non plus que la croix de Genève, qu'elle portait sur sa poitrine, n'ont pu trouver grâce devant ces bandits. Ces faits sont attestés par tous les officiers de mon bataillon.

Le commandant du 22e bataillon,

NORO.

DENIS, *capitaine*. HEYDEKER, *capitaine*. MICHAUX, VERGNE, KELLER, CANARD, RAUX, DUPUIS FÉLIX.

ABEL VALADRÈGUE,

Chirurgien aide major.

Au cours de la retraite du bataillon de la Commune, tandis qu'une douzaine de gardes-nationaux s'égaraient dans les champs, un autre était resté blessé sur la route. C'est lui qui put assister de loin à la fusillade dont parle l'affiche et en répandre la nouvelle en rentrant le soir à l'ambulance. Les faits, tels qu'il les raconta, n'étaient cependant pas absolument exacts. Un autre témoin, plus activement mêlé à cette scène, a bien voulu nous la raconter : c'est l'un de ceux-là mêmes qui furent fusillés. Lui aussi put échapper à la mort, au prix de quels périls et de quelles souffrances on le verra. Nous tenons à le remercier ici de la bonne grâce avec laquelle il s'est mis à notre disposition pour nous confier ces souvenirs. La publication de ceux-ci n'a d'ailleurs lieu qu'à titre documentaire, et sans aucune pensée politique.

ALFRED DÉTREZ.

Le 10 mai 1871, à 9 heures du matin, le vingt-deuxième bataillon de la Commune était passé en revue par Lefrançais et Gérardin, membres de la Commune pour le quatrième arrondissement. Après nous avoir inspectés très sévèrement Lefrançais nous fit un petit discours dans lequel il nous dit que la Commune, sans être en danger, avait besoin d'un effort de la part des bataillons et qu'il comptait sur le vingt-deuxième, qui n'avait pas encore été au feu, pour se distinguer. Ce bataillon, plutôt réactionnaire, et qu'on appelait « le bataillon des bottes cirées », se composait de deux compagnies qui formaient un effectif de soixante-dix hommes environ. Je faisais partie de la compagnie commandée par le capitaine Denis, lieutenant Michaux. Quant aux autres officiers, je ne me souviens plus de leurs noms. Le bataillon était sous les ordres du commandant Noro, un artiste peintre, qui montait ce jour-là un cheval jaune assez petit. (J'insiste sur la taille du cheval pour des raisons qu'on comprendra dans la suite.)

A onze heures du matin, nous étions sur la place du Châtelet, au pied de la fontaine. On nous fit mettre en rangs. Je pris congé d'un de mes frères et d'un employé aux chemins de fer de l'Est qui, en allant prendre son service, avait tenu à nous accompagner, mon frère et moi. Nous nous embrassâmes tous les trois et l'employé partit.

Quand le bataillon fut formé, nous traversâmes la Seine sur le pont au Change et le pont Saint-Michel, et remontâmes le boulevard Saint-Michel jusqu'au haut du Luxembourg. Là

nous fîmes une nouvelle halte. Nous sortons nos provisions de nos sacs et déjeunons de bon appétit : pour toute boisson un verre d'eau, car nos moyens ne nous permettaient pas de boire du vin. J'insiste sur ce petit côté de notre menu, car on a prétendu depuis que les gardes nationaux qui servaient la Commune étaient des ivrognes. Le repas fut vite expédié. Après, nous nous reposâmes au soleil. Nous nous étions assis sur le trottoir de droite de l'Avenue de l'Observatoire, où plusieurs d'entre nous s'endormirent. Mon frère et moi nous fûmes de ceux-là.

Vers cinq ou six heures, on sonne le rappel. Nous reformons nos rangs et nous voilà repartis. A la porte de Vanves, nouvelle halte. Nous formons les faisceaux et nos officiers nous laissent libres de faire ce que nous voulons. Mon frère et moi nous allons sur les bastions voir tirer les conscrits. Mais après être restés environ une heure à cet endroit, on nous fit descendre, car les obus éclataient de tous côtés. Nous redescendons dans la rue de Vanves, toujours dans Paris. Dans la rue je rencontre le citoyen Henri Mortier, membre de la Commune pour le XI^e^ arrondissement. Nous nous serrons la main. Je lui demande s'il sait où nous allons. Il me répond qu'il était sur le point de me poser la même question ; il ajoute : « De ce côté, de Vanves ou d'Issy, il n'y a pas beaucoup à faire pour nos troupes. » Cependant nous savions par « on-dit » que les forts de Vanves et d'Issy étaient au pouvoir des Versaillais. Il faisait très froid. Mortier, mon frère et moi nous allâmes prendre un bouillon chez un marchand de vin. Mortier reprit ensuite place dans sa voiture, qui était celle du bourreau de Paris, M. Heindreic, et qui était conduite par un artilleur de la Commune. Mortier parti, nous allâmes, mon frère et moi, voir où était notre compagnie. On nous dit qu'il n'y avait pas d'ordres encore et que nous pouvions nous envelopper dans nos couvertures et dormir si nous le voulions. Nous cherchons un endroit pour nous étendre, nous entrons dans une poudrière abandonnée, mais le lieu était si sale que nous préférâmes dormir dehors. Nous étions gelés. J'avais déjà eu bien froid au cours du siège, mais il me semble que je n'ai jamais eu aussi froid que cette triste nuit. Nous fûmes contents quand on sonna le rappel. Nous nous empressons de rejoindre nos camarades, car nos officiers nous disent que nous allons à Vanves

occuper le pays. Nous reformons les rangs, mais il y a des manquants. Nos officiers prennent la tête de la colonne et nous nous présentons à la grille de la porte de l'enceinte.

Là des officiers que nous ne connaissions pas nous firent défiler devant eux deux par deux. On nous compta comme des moutons. De l'autre côté de la porte on nous recommanda le plus grand silence. Nous nous formons en file de chaque côté de la route, les officiers et les sous-officiers suivent le milieu. Nous voilà de nouveau partis. Notre commandant à cheval est en tête. Nous passons sous la voûte du chemin de fer de l'Ouest. A cet endroit la route forme un coude. Passé ce coude nous sommes en pleins champs, mais toujours sur la route. A deux cents ou trois cents mètres plus loin, nous sommes arrêtés par une barricade de sacs, et de tonneaux pleins de terre. Il n'y a personne derrière, mais impossible de passer. Notre commandant descend de cheval et nous ordonne d'escalader la barricade. Quant à son cheval nous l'enlevons comme un paquet et nous le faisons passer lui aussi par-dessus. De l'autre côté la route était libre. Les coups de feu partaient de tous côtés à une certaine distance, mais nous n'étions pas dans la ligne du tir. Nous nous reformons en file et nous repartons.

Nous étions sortis de Paris vers minuit, il était maintenant à peu près 2 heures du matin. Plus loin deux autres barricades, celles-là entre des murs bordant l'entrée de Vanves. Nous les escaladons comme la première. Nous allons toujours en avant, laissant Vanves sur notre droite. La route descend assez à cet endroit. Trois cents mètres plus loin, quatrième barricade, silence complet. On entend tirer tout près; nous sommes à côté, je touche les pavés; je m'apprête à monter, quand j'entends crier : « Qui vive ? » « Vingt-deux, Commune », répond le commandant et il saute à bas de son cheval. Mais au même instant une décharge passant à travers les pavés jette le désarroi dans nos rangs. Le cheval du commandant tombe criblé de balles, je me vois pris sous son corps. Mes camarades battent en retraite, en courant, par la route où nous étions venus. Je me dégage comme je peux et essaie de m'enfuir. Les décharges des Versaillais continuent... j'abandonne la route et monte sur le côté, car la route est en remblai. Je me crois sauvé, car on tire

toujours sur la route. Je cours à travers un champ d'avoine, tenant mon fusil par le canon. A chaque instant la crosse vient me battre les jambes. Il faisait nuit noire; je ne vois pas un sillon, je trébuche et tombe. Je reste un instant immobile; je prête l'oreille. J'entends des voix. L'une dit : « Nous sommes « pris, ne bougeons pas ou nous allons être fusillés comme des « lapins. » Je cherche à voir qui cause ainsi; je retire mon sac et mon ceinturon et rampe jusqu'au bord du champ qui surplombe la route; j'aperçois une dizaine de mes camarades et la jeune fille qui était notre ambulancière au milieu. J'appelle à mi-voix. L'un de mes camarades, nommé Rondau, m'aperçoit, me reconnaît, et me dit : « Nous sommes onze, nous allons « nous défendre si les Versaillais viennent. » Je lui dis : « Je « reviens vous retrouver, je vais chercher mon sac et mon « ceinturon qui sont à une vingtaine de mètres. Attendez-« moi. » Au moment où je me retourne pour aller à l'endroit où j'avais laissé mon fusil, j'aperçois des soldats de la ligne formant un grand cercle qui se refermait lentement sur nous. Je dis à mes camarades : « Nous sommes pris. » De la route ils ne pouvaient voir ce qui se passait sur la hauteur où j'étais. Je me lève et crie aux soldats : « Ne tirez pas, nous « ne résisterons pas. » « Jetez vos armes », me crie un sergent. « Je n'en ai pas, lui répondis-je, elles sont à vos pieds. » Il venait en effet du côté où je les avais laissées.

A ce moment le jour commençait à poindre. Il pouvait être cinq heures du matin. Mes camarades, poussés par les soldats venus par la route, étaient maintenant près de moi. Jusque-là aucun officier versaillais n'était apparu. Il en vint un, un jeune lieutenant, qui dit aux soldats : « Ne faites pas de prisonniers, tuez-les tous comme des chiens. » Lui se tenait dans l'encastrement d'une porte cochère et chargeait son révolver. Pendant ce temps je crois que nos camarades cherchaient à nous retrouver, car ils balayaient la route de balles.

Aux paroles du lieutenant versaillais, les soldats nous rassemblèrent en tas et, se reculant environ à deux mètres, ils chargèrent leurs chassepots. La jeune fille qui était avec nous se jette à terre et leur dit : « Ne nous faites pas de mal, nous « sommes prisonniers. » Au même moment, elle tombe en arrière, la poitrine percée de balles. Le sang coule à flots. Je la reçois dans mes bras et le poids de son corps m'entraîne. Je

tombe à genoux. En même temps, je sens comme l'effet d'une bourrade. Je ne souffre pas, mais la secousse me fait tomber sur le talus de la route, la tête en bas. « Je suis blessé, » me dis-je. Je porte la main à mon cou et la retire pleine de sang; Celui-ci coulait abondamment. Je me sentis comme engourdi. il me semblait que les Versaillais rentraient sous terre ; je les voyais diminuer, diminuer, enfin je perdis connaissance.

Quand je rouvris les yeux, le soleil était déjà haut. Il était peut-être 10 ou 11 heures du matin. La première sensation que j'éprouvai fut la surprise. Le soleil m'éblouit. J'essayai de prendre une position plus commode ; j'étais en effet tombé la tête en bas, comme je l'ai dit plus haut. Je tentai donc de me retourner sur le côté. Cela me fut impossible. Le sang desséché dans mes vêtements, d'abord, et puis la faiblesse m'en empêchaient. Enfin, en rassemblant toutes mes forces, je parvins à me mettre sur le ventre. Je grimpai le talus et restai un instant suffoqué à la vue des cadavres de mes 10 camarades qui gisaient pêle-mêle, les uns les bras en croix, les autres couchés sur le ventre. Je remarquai que ceux qui étaient couchés sur le dos, et dont je pouvais voir la figure avaient de grosses mouches noires dans le coin des yeux et la figure presque bleue. Cette vue accrut mon désir de fuir ces lieux. Je fis encore un effort, et je me trouvai dans le champ d'avoine où, quelques heures auparavant, j'avais laissé mon sac et mes armes.

Je réfléchis un instant à ce que je voulais. Je décidai d'abord de fuir le soleil. Une soif ardente me faisait horriblement souffrir. Au bout du champ fermé des deux côtés, j'aperçus de l'ombre au coin du mur. Je résolus de m'y traîner. Avec des efforts surhumains je rampai comme un chien de ce côté. Je mis un temps que je ne puis calculer à me rendre ainsi à l'ombre. Une fois arrivé là, je me demandai ce que j'allais devenir. J'entendais toujours la fusillade, mais sans voir personne. Je m'endormis ou m'évanouis une seconde fois.

Le soir, à la brume, la fraîcheur me ranima. Je n'entendais rien, sinon la canonnade, au loin, et, de temps en temps, des obus qui sifflaient au-dessus de ma tête. Mais j'y étais habitué et je ne m'en inquiétais pas. J'attendis longtemps en faisant de tristes réflexions ; je songeais à ma famille, à mon frère Léopold, que j'avais quitté le matin. Où était-il? prisonnier? blessé?

mort, peut-être? Le temps passait, mais lentement. J'attendais la mort, elle ne vint pas.

La soirée s'avançait, je commençais à m'assoupir, quand j'entendis des voix d'hommes. L'une disait : « N'y va pas. » L'autre répondit : « Laisse donc, je veux aller voir ce qu'il « y a là-bas. » Puis je vis une jambe passer par une brèche du mur derrière lequel j'étais abrité et un homme courir à travers le champ où s'était passé le drame du matin. Je criai : « Halte! Monsieur! » L'homme s'arrêta brusquement et regarda autour de lui. « Par ici », criai-je, aussi fort que je le pus. Alors, l'homme vint dans ma direction. En me voyant couché dans le coin, le plus près possible du mur, il me dit : « Qui êtes-vous? « que faites-vous ici? » Je lui répondis : « Je suis garde natio- « nal et je suis blessé! » « Ah! mon pauvre ami », me répondit-il, « ne bougez pas, ne criez pas, les Versaillais sont dans « toutes les maisons qui nous entourent. Je vais faire le néces- « saire pour vous tirer d'ici, attendez-moi un peu. » Il part et revient bientôt avec d'autres personnes au nombre desquelles une femme dont je me souviendrai toute ma vie : blouse en toile blanche, pantalon de même. Elle vint près de moi et me dit : « Ne bougepas, on va te cacher, et aussitôt qu'on pourra « on viendra te chercher. » On me couvrit alors avec des sacs vides. Les gens repartirent et dans la nuit vinrent me prendre.

Ils me passèrent par la brèche du mur et me conduisirent dans une maison d'apparence assez bourgeoise. Là on déploie un canapé pliant, on m'installe dessus et on essaie de me déshabiller, mais je souffrais, mes membres étaient raidis par la fraîcheur de la nuit. Enfin on décide de couper mes vêtements avec un couteau ; et j'entendis dire par une voix de femme : « Allez enterrer ces vêtements dans le jardin et si les Versail- « lais voient ce blessé, on leur dira qu'il a été blessé, par acci- « dent, dans les champs. » Quand je fus déshabillé, cette femme me lava avec de l'eau et du vinaigre. J'entendis encore qu'elle disait : « Va, mon vieux, tu n'as pas grand mal, tu as « un petit trou où je ne peux pas seulement mettre mon petit « doigt. » Je ne me rappelle pas autre chose. Je passai deux ou trois jours dans cette maison. Je ne me souviens de rien : j'avais le délire, je l'ai su plus tard par cette charmante femme. Que de souvenirs me rappelle son nom! En racontant ceci, je pleure, car je ne l'ai revue qu'une fois et, quelques mois après,

elle mourait. J'ai appris à mes enfants à aimer son nom. Elle s'appelait Alphonsine Bernagau et était sage-femme à Vanves, 23, rue Marmande. Je la vénère au point que, depuis 37 ans, je porte toujours sur moi une photographie qu'elle me remit à la seule visite qu'elle me fit sur mon lit de douleur. Elle était accompagnée d'un lieutenant versaillais. J'étais alors soigné chez mes parents au milieu de ma famille près de mon frère Léopold qui, à la suite de ma disparition, avait été trois jours comme un fou, voulant retourner aux barricades pour se faire tuer. Mon retour à l'ambulance parvint seul à le calmer.

Deux ou trois jours après mon exécution, si je puis parler ainsi, on avait prévenu à Paris que j'avais été recueilli et que j'étais soigné à Vanves. J'eus la visite d'un chef ambulancier de la Commune. Il me demanda où je demeurais et le n° de mon bataillon. Il partit, mais revint bientôt après avec des brancardiers. Il réquisitionna une charrette et un matelas; on me mit dans la voiture et : « En route pour Paris! »

Ce n'était pas loin, Dieu merci, car le voyage était bien pénible pour moi. Les cahots de cette guimbarde me faisaient horriblement souffrir. On entra par la même porte que celle par où j'étais sorti le 11 mai. Je ne me souviens pas quel chemin l'on prit, mais je me souviens qu'à partir de l'avenue d'Orléans la voiture dut passer sur les trottoirs. En traversant chaque rue, le choc des pavés me secouant trop fort, mes brancardiers soulevaient la voiture et la portaient sur le trottoir opposé. En passant devant l'ambulance du Luxembourg, on voulut y entrer pour me soigner. Je refusai en disant que je demeurais à la Bastille, où il devait y avoir une ambulance. Le chef acquiesça à ma demande et nous repartîmes. Le temps que nous avons mis pour arriver jusqu'au Pont Marie, je l'ignore.

Là, notre voiture s'était arrêtée sur le pont et l'on cherchait l'ambulance la plus proche, quand une femme que je ne connaissais pas s'écrie : « Mais c'est le fils Barré qui est là, on le « croit mort chez lui, portez-le donc à l'ambulance de la rue « Charles-V, c'est à deux pas de sa maison. » Il s'était formé un rassemblement autour de la voiture, des gens me reconnaissaient; enfin nous repartons et j'arrive à l'ambulance en même temps que ma pauvre mère, qui était déjà en deuil.

Je fus bien accueilli à cette ambulance. Les médecins accoururent aussitôt auprès de moi. On posa mon matelas sur le parquet d'un grand salon où il y avait déjà trois blessés. L'un de ces derniers s'écrie : « Tiens, c'est Barré! » C'était un garde national de ma compagnie, nommé Dumont, qui avait été blessé légèrement par la décharge de la barricade qui nous avait tous surpris. Les sœurs se mirent en devoir de me laver; on me posa sur un lit et les médecins m'examinent : ils ne me découvrent qu'une blessure, mais reconnaissent immédiatement qu'elle est grave. L'un d'eux, le docteur Le Maguet, qui fut depuis député d'Auray, déclare : « Il n'y a rien à faire, « emportez-le dans la pharmacie, que les autres blessés ne le « voient pas. » On essaie de me faire passer dans cette pharmacie, mais il fallait passer par un couloir étroit, je criai que cela me faisait mal et on me remit sur le lit. Un des médecins, que je puis appeler mon sauveur, le docteur Desarnault, m'examina encore et dit : « Enfin cet homme est jeune, plein « de santé, il faut faire quelque chose. » Avec l'aide d'une sœur et de ma mère, il me fit un pansement que, depuis, il renouvela jusqu'à ma guérison.

Entré le samedi 13 mai à l'ambulance, je dus en sortir le jeudi 25, après 12 jours de bons soins. Voici dans quelles circonstances. Les troupes de Versailles étaient rentrées dans Paris le dimanche 21, et s'étaient emparées successivement des divers quartiers depuis Neuilly jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Elles se rapprochaient du quartier de la Bastille, où se trouvait mon ambulance. Dans la nuit du mercredi 24 au jeudi 25, les troupes cantonnaient dans la rue Charles-V. Vers le matin un capitaine de la ligne entra brusquement dans le salon où nous nous trouvions et, s'adressant à la sœur supérieure, qui était près de nous, il lui dit : « Madame, vous avez ici des « blessés. » — « Oui, Monsieur. » — « Qui sont-ils? » — « Je n'en sais rien. » — « Ce sont des fédérés. » — « Monsieur, j'en ai « des vôtres aussi, je les soigne sans distinction et je crois « faire ainsi mon devoir. » — « Ma sœur, nous ne sommes « pas des sauvages, nous les fusillerons tous. Dieu séparera « les bons des méchants. » Il sortit en ajoutant : « Avez-vous « du bouillon pour moi et du bois pour mes hommes? » Nous devions le revoir bientôt, mais blessé à mort par un coup de fusil parti d'une boucherie qui se trouvait et se trouve encore

en face de la rue Charles-V, rue du petit Musc. Il mourut au pied de mon lit.

Avant qu'il ne revînt dans cet état, le médecin-major de son régiment monta à son tour dans la salle où venait de se passer cette scène. Il dit à la sœur : « Ma sœur, je vous en « prie, faites évacuer vos blessés par n'importe quel moyen. » Elle lui répondit : « Mais je ne puis pourtant pas envoyer ces « pauvres enfants à la mort. » Enfin elle nous dit : « Mes amis, « vous savez que le grenier d'abondance est en flammes, « l'incendie vient par ici, il faut que vous partiez. » Mes frères Léopold et Adrien, qui étaient employés à l'ambulance, ainsi que ma mère, s'en allèrent chez nous et rapportèrent tous les vêtements civils qui s'y trouvaient. Je dois dire qu'il y en avait pas mal, car chez mon père nous étions 10 enfants, dont 9 garçons : le plus jeune avait onze ans. Les vêtements apportés à l'ambulance servirent à habiller tous ceux qui pouvaient marcher. Que sont-ils devenus, les pauvres diables? fusillés en route, je présume, car jamais nous n'en avons revu un seul et pourtant ils avaient bien promis de venir nous voir et de rapporter nos vêtements. Quant à moi, on me mit sur un brancard, et mes deux frères Léopold et Adrien, aidés de mes deux voisins, me transportèrent à la maison où nous demeurions, 9, rue des Lions-Saint-Paul.

Il était six heures du matin. Il pleuvait. Je tenais un parapluie dans mes mains. Au coin de la rue Charles V et de la rue Saint-Paul, un sergent s'approche de nous et demande : « Qu'est-ce que c'est que cet homme? » On lui répond : « C'est « un imprudent qui a été blessé, en curieux. » Il veut me découvrir, mais le docteur Desarnaut lui dit : « Je vous « défends de toucher cet homme. » Le sergent allait se fâcher, quand on lui conseilla de me laisser tranquille, car la foule de voisins et d'amis qui s'était rassemblée autour de moi menaçait de lui faire un mauvais parti. Et pourtant tout était à redouter dans ce moment de pleine bataille. La Bastille était toujours au pouvoir des Fédérés et toutes les rues environnantes étaient remplies de soldats de Versailles qui bivaquaient.

Rentré chez moi, je restai quatre mois sur mon lit de douleurs. Un soir du mois de juin, je me souviens encore qu'il faisait un violent orage, on frappe à la porte de chez nous,

rue des Lions. Ma mère va ouvrir. A ce moment toute ma famille était en train de dîner. « Que désirez-vous, Monsieur? » demanda ma mère à l'homme qui avait sonné. « Je viens « chercher M. Barré. » — « Lequel? » demande ma mère. — « M. Benjamin. » — Mon père s'était levé, il répondit : « Monsieur, mon fils Benjamin est là », et il montra la chambre où j'étais couché, « mais vous ne l'aurez pas. Que lui voulez-« vous? » — « Il faudrait que je le conduise à la mairie où l'on « a besoin de lui pour un renseignement. » — « Il ne peut y « aller, répondit mon père; si vous avez besoin d'un prison-« nier, je vais aller avec vous. » — « Oh! Monsieur, vous « vous méprenez sur moi, je ne suis pas ce que vous croyez. » — « Qu'est-ce que font donc les deux agents qui sont là sous la porte? » demanda ma mère. — « Ils ne sont pas avec moi, « je ne les connais pas. » — Alors mon père lui dit : « Vous « direz à ceux qui vous ont envoyé ici ce que vous avez vu. Il « y a huit Barré avec leur père qui empêcheront par tous les « moyens qu'on arrête leur fils et frère blessé. Maintenant, « Monsieur, je suis à vous. » Ma mère donne un parapluie à mon père, qui sort avec l'homme. Les deux agents de police emboîtent le pas derrière eux. On conduit mon père au poste de police, rue Geoffroy-Lasnier. Là on le traite de communard et de mécréant. Il passe la nuit au poste et le lendemain on le conduit au commissaire de police, qui le fait relaxer. Ce commissaire s'appelait Ringeual : c'est à lui que je dois de ne pas avoir été arrêté. Par son ordre, on devait me laisser libre, le docteur Desarnault l'ayant persuadé qu'il me livrerait quand je serais rétabli.

Le 4 septembre suivant, on put me faire sortir de Paris. J'allai à Vanves chez les parents de ma bonne Alphonsine Bernagaut, où je restai un mois. Un jour le docteur Desarnault vint me dire : « Il faut quitter cette maison, la police sait que « vous êtes ici. » Ma mère vint me prendre et nous ne savions où aller pour nous soustraire aux recherches policières, quand j'eus l'idée de me faire conduire chez mon patron, M. Mourot, demeurant 21, rue des Gravilliers. C'était un brave homme. Je reçus chez lui un accueil cordial. J'échappai là à toutes les recherches de la police. Il m'arriva même un jour une aventure amusante. M. Mourot avait invité à déjeuner deux de ses amis, comme lui francs-maçons, l'un brigadier des ser-

gents de ville, l'autre tambour-major de la garde républicaine. Au cours de la conversation, on vint à parler de cette chasse à l'homme à laquelle se livrait le gouvernement pour s'emparer de tous ceux qui avaient pris part au mouvement de la Commune. Mon patron me présente alors en plaisantant à mes compagnons de table, qui furent bien étonnés de savoir qui j'étais, et l'on but joyeusement au succès de la police.

Il ne fallait cependant pas encore commettre d'imprudences comme celle que je commis le soir où je me risquai à aller coucher chez mes parents. Le matin, en retournant à ma cachette de la rue des Gravilliers, un individu s'approcha de moi et me dit : « Vous ne connaîtriez pas dans cette rue un M. Bar« ré ? » — « Non, lui répondis-je, je ne le connais pas. » — « On « m'avait pourtant dit qu'il habitait au nº 37 de cette rue. » — « Cette rue n'a que 27 nos, on vous a donc trompé. » Je pars. L'homme me suit. Je prends la rue Saint-Paul ; arrivé au bout de la rue Saint-Antoine, je me retourne ; l'homme me suit toujours ; j'entre à un bureau de tabac et je fais une cigarette. L'homme m'attend. Je sors et continue mon chemin. L'homme me suit. Alors, pour le dépister, j'eus une idée heureuse. On ouvrait à ce moment le magasin : *Au Paradis des Dames*, rue de Rivoli, au coin de la rue Malher. J'entre rapidement par la porte donnant rue Malher et sors par celle qui donnait rue Pavée-au-Marais. Je cours dans cette rue et me cache sous une porte cochère. Je restai là longtemps. Je revois mon homme qui, le nez en l'air, cherchait partout où j'étais passé. Il me cherche encore.

C'était évidemment un policier.

Avec le temps je fus plus tranquille ; il ne se produisit pas de nouvel incident.

BENJAMIN BARRÉ.

LES ORIGINES
DU MIROIR DE VÉNUS

Depuis quelques années, l'exploration d'Antinoë avait précisé les divers aspects du culte d'Antinoüs : les mystères célébrés en son honneur, depuis que, par la volonté de l'empereur Hadrien, il fut devenu le dieu suprême de l'Egypte. Hadrien avait voulu qu'il fût assimilé à Osiris, le dieu qui était mort et dont le corps avait été roulé par les eaux du Nil, de même que celui de son favori. Il avait voulu que les pèlerinages qui, jusque-là, s'étaient rendus dans la montagne d'Abydos, auprès du sépulcre d'Osiris, à l'anniversaire de sa mort, se rendissent, désormais, dans la montagne d'Antinoë, auprès de celui d'Osiris-Antinoüs, à l'anniversaire de la sienne. Tout cela, nous le savions, par les textes de l'obélisque Barberini. Le rituel des cérémonies y est même décrit de façon précise. Nous savions, ainsi, que tout ce qui avait été fait en l'honneur de l'ancien dieu fut observé en l'honneur du nouveau : qu'à l'anniversaire de ses funérailles on représenta les mêmes mystères ; que le même sens s'attacha à ses images ; que, de même qu'aux temps de la grandeur thébaine, elles étaient considérées comme douées d'une existence magique, qu'elles s'animaient, devenaient vivantes, incarnaient la divinité.

Tout cela était essentiellement égyptien, du moins en principe. Aussi, lorsque, coup sur coup, la trouvaille fut faite de la Précieuse Chanteuse et de l'Habilleuse des Images saintes, on put supposer, avec raison, que l'Osiris Antinoüs était demeuré orthodoxe, et que la liturgie d'autrefois avait été remise, tout entière, en son honneur. Quelques hérésies perçaient pourtant : ces officiantes étaient grecques ; un mélange confus trahissait une fusion de croyances. La Précieuse Chanteuse apparaissait plutôt, son théâtre de marionnettes isiaques en mains, courant les cénacles de mystes, où elle représentait, comme en cachette, la Passion du dieu. Les phrases des litanies s'égrenaient lentes, sur ses lèvres, devant

quelque assemblée de femmes, avides de secrets, qui, de leurs yeux tristes, suivaient les mouvements saccadés des fragiles figurines d'ivoire. Trop de désenchantements les avaient abreuvées de trop de lassitude, pour que, dans cette désagrégation de tout, qui marqua la période des Antonins, quelque chose encore pût toucher une fibre de leur âme malade, autre que ces mystères, aux promesses de félicités infinies, et d'éternelle paix.

« Donnez-moi de l'eau courante à boire ; tournez ma tête au vent du nord, et que leur fraîcheur calme mon cœur », ont demandé ces femmes, dans leurs épitaphes, et ces mystères le leur avaient promis.

De même, l'Habilleuse des Images. Mais, les années qui suivirent, ce fut le tour de la Bacchante et de la Prophétesse. L'une et l'autre semblaient, à première vue, les interprètes d'un culte grec. J'ai démontré, en son temps, que, par des subtilités très complexes, l'Égypte avait fini par ramener ces rites à sa dogmatique. J'ai dit par quelle filiation la parenté de Bacchus et d'Amon avait été imaginée, de toutes pièces, par les poètes, sous le règne d'Alexandre ; comment Bacchus, grâce à cette fiction, avait été considéré comme une manifestation d'Osiris. Comment son mystère, représenté à l'Acropole d'Athènes, pendant les fêtes des Antesthéries, s'était confondu avec celui célébré à Abydos. De même, la Prophétesse n'est plus la Pythie, diserte et incompréhensible, qu'on rencontre en Grèce, dans les antres sauvages, au penchant des montagnes. C'est l'interprète chargée de consulter les images magiques, rendues vivantes par les incantations, devenues, en un mot, les habitacles des dieux. La toute puissance du sacrifice a opéré une transsubstantiation en elles, y a fixé la divinité même. Le rôle de la Prophétesse est alors de connaître les formules qui font cette divinité se manifester.

§

Ce ne fut que vers la fin de ma dernière campagne que, d'un coin jusque-là inexploré de la nécropole, se leva, de nouveau, l'un de ces doux fantômes d'officiantes, figures de mystère, qui nous apparaissent, tour à tour, avec cette grâce fugitive d'énigmes à demi révélées, qu'on ne parviendra pas à entièrement connaître. Ainsi m'étaient apparues la Bac-

chante et la Prophétesse du dieu, l'une, gardant sous son masque d'or, qu'encadraient de longs cheveux roux, dénoués, tombant jusqu'à terre, quelque chose des *orgia*, auxquelles elle avait présidé naguère ; l'autre, le visage voilé, le corps enroulé de guirlandes, sous le mantelet tanagréen, piqué de fleurs de *persea* : image incertaine, comme la réponse dont elle avait charge. Mais, cette fois, c'était une image plus jeune, plus gracile, plus délicate : celle de la Porteuse du Miroir d'Hathor.

Les Grecs confondirent souvent Hathor et Isis, qu'ils identifièrent à Aphrodite ; grandes sont pourtant, entre les deux mystères, les divergences qui les séparent. Hathor est pour l'Égypte la reine du royaume des *Doubles*, cette région mystérieuse du ciel intermédiaire, interposée entre le ciel supérieur, séjour des dieux, et le ciel inférieur, celui du monde que nous habitons. Or, non seulement elle est la reine de ce séjour, où la personnalité de chacun réside, mettant au support qu'est l'être humain l'influence magique, à la nuque ; mais elle est la créatrice de ces *Doubles*, elle les pétrit de ses mains et leur prédit leur destinée ; en un mot, elle est la déesse du Destin. L'un de ses noms les plus mystérieux est *Nerfete-Ha* — la Belle de visage. — On l'invoquait en parant les statues divines ; on l'invoquait en parant la statue d'Osiris ; on l'invoquait en parant la statue d'Antinoüs. La formule de l'invocation est celle-ci : « Hathor, à la Belle Face, dame d'Héliopolis, vient pour embellir ton visage, ô Osiris ! Elle le rend parfait, dans la châsse de Memphis. Elle te donne les couleurs excellentes, délayées dans l'eau de rose. Tes yeux sont lotus, d'où l'âme d'Horus émane au matin. » Cette dernière phrase fait allusion à l'antimoine, dont les belles Égyptiennes avaient coutume de se peindre les paupières ; car les poésies amoureuses, du temps des grands rois, nous parlent sans cesse de boîtes à fards et de flacons à antimoine, déposés en offrandes sur les autels. Enfin, on dansait en son honneur ; mais la danse était rituelle, sacramentelle même. C'est la belle danse en l'honneur d'Hathor, qu'il est possible de rétablir d'après les fresques des chapelles funéraires thébaines, et de mettre en parallèle avec la danse du Cortège des Nymphes d'Aphrodite, qui en fut la réplique, et qui, elle, est donnée tout entière par les vases grecs.

Les Egyptiens nous ont laissé entendre l'origine étrangère de la Déesse Hathor; elle avait été la divinité des conquérants venus d'Asie, les « compagnons d'Horus », qui, à l'époque fabuleuse, s'étaient emparés du pays. A la période historique, elle est encore appelée la « Dame venue d'Asie ». D'autres textes la nomment « la Dame du pays des parfums », et en particulier de l'encens. « C'est qu'aussi l'encens, agréable aux dieux, jouit de propriétés particulièrement magiques. Ce qui a été consacré par lui est divisé, ce qui a été élevé au ciel est isolé du monde terrestre et ne peut y revenir désormais.

Et pourtant, dans les litanies, la déesse est appelée la « Dame d'Héliopolis », de même que la déesse Ioussâas Hentinouâne, vénérée dans le temple égyptien d'Antinoë, consacré, par Hadrien au culte d'Antinoüs déifié. C'est qu'aussi, avant même l'aurore historique, une fusion s'était faite des croyances du conquérant et du conquis. Cette période de transition, c'est l'âge d'or, auquel on ne pensait qu'avec envie, et déjà Hathor y apparaît comme la reine du royaume des *Doubles*, qu'illuminent des clartés inconnues des humains.

§

La tradition thébaine la mêle aux scènes de l'épopée divine. Une légende, populaire au temps des Ramessides, l'associe d'une façon tragique à l'histoire des commencements. Le conte, car c'en est un, a pour titre « la Destruction des hommes par les Dieux », mais l'origine est sacrée. On en trouve la preuve incontestable en ce fait que, par trois fois, le texte nous en est fourni par les tombeaux des rois. Ra, le soleil, créateur de toutes choses, courroucé contre les hommes, qui ont blasphémé son nom et son œuvre, décide de les exterminer. Pourtant, il assemble dans le grand temple d'Héliopolis, berceau de la foi première, le conseil des dieux, et lui soumet des doléances. « Voyez, leur dit-il, les hommes qui sont nés de moi, ils prononcent des paroles contre moi, dites-moi ce qu'il faut faire à leur sujet. Car voici, j'ai attendu, je ne les ai pas tués, avant d'avoir entendu ce que vous avez à dire! »

Naturellement, les dieux, d'une seule voix, invitent le maître du ciel à donner libre cours à sa vengeance. Alors Ra, reprenant la parole, dit : « Voici, ils s'enfuient vers les montagnes, et leurs cœurs sont effrayés, à cause de ce qu'ils ont

dit. Ils ont dit : — Qu'il laisse tomber son regard sur ceux qui ont prononcé des paroles mauvaises! — Qu'il tombe sur eux ! »

Ce regard, qui châtiera les coupables, c'est la déesse de beauté, la déesse Hathor, selon ce précepte des litanies, qui veut que les chairs de Ra soient des dieux, que les membres de Ra soient des dieux, que les organes de Ra soient des dieux. Elle descendit sur terre et massacra les hommes; durant des jours, elle baigna ses pieds dans leur sang jusqu'à Akhaninsouten, — autre ville sainte, à laquelle se rattachait une légende sacrée. Ce sang, recueilli dans neuf mille cruches, fut présenté en offrande à Ra, qui se déclara satisfait et décida d'épargner le reste des hommes. Mais la déesse, emportée par la frénésie du carnage, continuait de massacrer tout ce qu'elle rencontrait sur son chemin. Ne sachant comment l'arrêter, Ra a alors recours à la ruse. « Il dit : — J'appelle à moi mes courriers légers et rapides; qu'ils soient prompts comme le vent. — Les courriers arrivèrent sur-le-champ. Sa majesté dit : — Qu'ils aillent à Eléphantine et qu'ils m'apportent des mandragores, en grand nombre! — Quand furent apportées les mandragores, elles furent remises au meunier d'Héliopolis, pour être écrasées; puis on les mit dans les neuf mille jarres. Alors, dit la majesté de Ra, devant le conseil des dieux : — C'est bien, je protégerai les hommes, avec cela, élevez vos mains à ce sujet. Mais déjà Hathor était partie, et désormais l'arrêter devenait difficile. Alors, la Majesté de Ra ordonna de répandre, à la faveur de la nuit, le contenu des neuf mille cruches sur la terre, et les champs furent inondés à la hauteur de quatre palmes. La déesse vient au matin ; elle trouva le chemin coupé. Elle s'arrêta et mira dans le sang des hommes son beau visage; puis elle voulut en boire l'image. Et elle s'enivra, sans plus penser aux hommes désormais.

Telle était la légende tragique et gracieuse, fort en honneur encore, aux derniers jours de la grandeur thébaine. Défigurée par les Grecs, dès le règne des Ptolémées, elle les aida puissamment à identifier la déesse à Vénus. Le sens des mythes rénovateurs, jusqu'aux peintures de la montagne d'Occident, où elle reparaît, jusqu'aux fresques montrant la basilique sépulcrale, où sa chapelle est la première où est célébré l'office à l'intention du mort, tout s'y prêtait.

Le souvenir de la destruction des hommes par les dieux s'y prêtait aussi. De s'être mirée dans leur sang, leur avait sauvé la vie. La preuve en est que le nom du miroir était celui même de celle-ci. On retrouve la trace de cette fusion d'idées dans les tombeaux, qui nous ont gardé la version rituelle de la légende, dont je n'ai rapporté que l'interprétation profane, afin de mieux montrer combien elle était enracinée dans le pays. Dans les syringes des rois thébains, qui nous les ont transmises, un tableau montre le mobilier funéraire de la tombe. Au premier rang, sont les miroirs. Bien pauvres sont les chapelles qui n'en montrent point quelques-uns, entre les figurines saintes. Enfin, tous les miroirs qui nous sont parvenus ont été retrouvés dans des tombeaux.

Détail caractéristique, qu'il s'agisse de ceux-ci ou de leur image, le manche est toujours orné d'une figure de la Déesse. Le disque se détache sur sa tête, pareil au disque solaire, et semble surgir du tabernacle dont elle est coiffée, et qui s'inscrit lui-même dans le sistre, qui demeure son amulette consacrée, le bruit des sistres étant considéré comme jouissant du pouvoir magique d'éloigner le mal, de dissiper les ténèbres, de donner la vie, en un mot. Les Grecs s'étaient emparés aussi de cette particularité ; ils avaient fait du miroir d'Hathor celui de leur Aphrodite. Et, cette fois, il ne s'agissait plus d'une assimilation, mais bien d'une origine, dont on retrouve la trace dans Plutarque, lorsqu'il rapporte que Vénus, avant d'entrer chez les Spartiates, dut déposer sa ceinture et son miroir.

Aussi, lorsque, l'hiver dernier, la sépulture de la Porteuse du Miroir fut mise à jour, mon premier souci fut de rechercher les liens susceptibles de la rattacher au mystère antinoïte. Cette figure complexe, énigmatique, comme celles qui l'ont précédée, me donnait la même impression d'incertitude d'un temps troublé. C'était la seconde fois que je me trouvais en présence de l'indice d'un culte autre que celui de l'Osiris-Antinoüs, ou du moins de son rituel orthodoxe. Comme l'an passé, lors de la mise à jour de la Bacchante, j'y voyais, de premier abord, la preuve d'un mythe hellénique : celui de l'Aphrodite égyptienne, telle qu'elle était adorée à Alexandrie. Aujourd'hui, tout cela me semble moins certain.

L'ensemble de la sépulture me l'indiquait. Je retrouvais ce

miroir d'Hathor, collé aux lèvres de la morte, si pressé qu'il était devenu adhérent à ce point qu'il m'eût été impossible de le dégager sans briser le visage. Au cou, cachant le manche, un collier était passé, fait des fruits d'un pin d'Alep ; et je retrouvais là l'indice probant d'une fonction religieuse, remplie autrefois. Autour de la prêtresse, une figurine d'Aphrodite, deux de porteurs de *naos*, qui, dans les processions promenaient les tabernacles, concouraient encore à accentuer cette dogmatique. Un godet à encens, en albâtre, la complétait; la preuve se faisait que cette femme avait été l'initiée d'un mystère. Restait à fixer lequel.

§

Pour cela, reportons-nous au temple de Tynthiris, la Dendérah de nos jours, que tous les touristes visitent. Il fut bâti sous les Ptolémées décoré sous les Empereurs et, entre tous les monuments d'Egypte, demeure une mine inépuisable de renseignements. Le sanctuaire d'Hathor comporte plusieurs centaines de tableaux. Souvent la déesse est absente, et simplement représentée par son amulette sainte le sistre, qui éloigne le mal et les ténèbres. Les inscriptions annoncent que les premières scènes du mystère vont se dérouler dans les jardins sacrés. C'est celui du *persea*, celui du cyprès, celui du saule. L'empereur Claude, en costume de pontife égyptien, officie. Il se trouve, en ce moment, dans le jardin du saule; car il suffit que la porte de la salle soit faite du bois de l'arbre sacré pour que cette salle soit le jardin. D'une main, il sème à terre quatorze lingots d'or, d'argent et de fer; de l'autre, il tient un vase couronné d'épis. Les lingots, c'est le symbole des quatorze lambeaux du corps d'Osiris, mis en pièces par son meurtrier; c'est l'Osiris mort qu'on ensevelit. Les épis, c'est le symbole de l'Osiris ressuscité, le grain de blé, tombé d'un épis mutilé, qui a été confié à la terre, qui y a germé, qui a donné naissance à un autre épi. Ainsi se trouve figurée la scène capitale de la Passion du Dieu.

Au tableau suivant, le rôle d'Hathor se précise. De l'Osiris ressuscité et d'Isis est né Horus, leur fils, qui est devenu l'époux de la déesse. Elle est celle qui emplit le ciel et la terre de ses bienfaits. Claude lui présente les sistres, les colliers magiques et le miroir, qui donne toute vie, éternellement,

pour lui assurer cette puissance. Plus loin, dans les salles du ciel intermédiaire, royaume des *Doubles*, elle est appelée la Belle de Visage, celle qui donne la vie à tous les êtres, la reine du ciel. Ce rôle créateur, un tableau le définit de façon symbolique. Au centre est la forme sainte de la Déesse, une porte figurant la demeure de mystère; car le nom d'Hathor est, mot à mot, la demeure d'Horus, la maison d'Horus. De chaque côté sont les divinités du nord et du sud; à droite les génies des ténèbres; à gauche les *Doubles* féminins de ceux-ci. L'on a ainsi Hathor, au milieu de l'espace et des ténèbres, où s'opèrent les renaissances. Aussi est-elle invoquée sous le nom d'Isis, comme le soleil féminin, comme la demeure où Osiris reprend chaque jour naissance. Déesse de l'Orient, elle représente cette maison d'Horus, demeure d'Horus, demeure de mystère, dont cet Horus se dégage à chaque aurore, « l'Habitation mondaine d'Horus », selon le mot si juste de Plutarque. Elle récite pour lui les charmes de l'enfantement. C'est la maîtresse des deux sistres, qui ont le pouvoir d'écarter le mal et les ténèbres, puis d'assurer la vie dans l'univers

Mais si elle est la créatrice, celle qui anime toutes choses, la déesse n'en demeure pas moins la reine du ciel psychique. Une châsse du temple renfermait ses reliques. C'était son sistre d'or, une image mystique, conservée dans un coffret, qui lui-même était enfermé dans un *naos*. Claude est agenouillé devant ce tabernacle. Il tend vers Hathor un miroir. Puis Thot, qui, au temps de la guerre d'Horus contre le meurtrier de son père, avait été son ministre, s'avance, portant la couronne d'or et le vase aux libations saintes. Il est accompagné de huit personnages, quatre hommes et quatre femmes, qui symbolisent pour l'Egypte les quatre éléments. C'est l'Abîme céleste, l'Éternité, l'Obscurité et l'Immuabilité. Derrière eux, apparaissent quatorze *Doubles* mâles et quatorze *Doubles* femelles. Les inscriptions nous apprennent qu'ils ont les éléments de la divinité, les émanations de la divinité, dont la divinité vit, et qu'elle transmet à l'homme. Si l'on considère que le corps d'Osiris avait été déchiré en quatorze lambeaux par son meurtrier, que les quatorze lingots mis en terre à la cérémonie des funérailles, y correspondaient, on en tirera pour conclusion que cette mutilation représentait la séparation des quatorze personnalités, concourant à la personnalité divine, cha-

cune d'elles ayant son *Double*, et que, par similitude, l'homme en était de même pourvu. Cette complexité de l'individu rendait d'autant plus important le rôle d'Hathor, en tant que régente du royaume des *Doubles* ; seulement, son origine étrangère, les remaniements subis par sa dogmatique nous empêchent souvent de le préciser.

Quoi qu'il en soit, il demeure bien avéré qu'au temps des Empereurs une fusion s'était faite de la personnalité d'Hathor et de celle d'Isis, malgré les contradictions qui semblent s'y opposer, en apparence. La liturgie la représente comme l'épouse d'Horus, fils d'Osiris ; l'instant d'après, ce même texte affirme qu'elle est Isis, et, comme telle, unie à cet Osiris ; et cet Horus, tout à l'heure son époux, est appelé son fils. Ce n'est là pourtant que l'une de ces subtilités, habituelles aux litanies. Horus, le fils d'Osiris et d'Isis, le soleil levant, après être arrivé au zénith, s'abaissait pour disparaître dans les ténèbres. Il devenait alors Osiris, mourait comme lui, et Hathor, pour assurer sa résurrection devait s'identifier à Isis, et réciter pour lui les charmes de l'incantation de résurrection.

Ainsi, deux faits se dégagent de cet enseignement. D'une part, Hathor est identifiée à Isis, et se confond avec elle, dans le mythe osiriaque. De l'autre, elle apparaît comme celle qui anime toutes choses, comme l'universelle créatrice, et ce rôle générateur explique fort bien pourquoi les Grecs l'ont assimilée à Vénus. Seulement, ils n'ont point compris la profondeur du mystère ; ils s'en sont tenus au sens que définit Lucrèce, au début de son poème *de Rerum Natura*.

Alma Venus cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugi ferentes
Concelebras per te quoniam genus omne animantum
Concipitur...

L'Egyptien, lui, l'interprétait autrement. La vie, pour lui, procédait par émanations et était d'essence divine. C'était un fluide qui se trouvait formé de quatorze éléments, émanés deux à deux, formant couples. Ces éléments, *les Doubles*, résidaient au ciel intermédiaire ; Hathor en était la régente : elle en disposait à son gré, « donnant la vie », et, par là, son rôle s'explique dans le mystère de l'Osiris-Antinoüs.

§

Oui, mais, le miroir, dans tout cela ? La liturgie n'en parle

point; mais, grâce aux récits des Grecs, on le reconnaît sans peine. C'était, ai-je dit, un symbole de vie, à ce point que son nom se confond avec celui de celle-ci. Dans les tableaux des temples ptolémaïques, le pharaon est représenté offrant le miroir à la Déesse, comme autrefois les rois thébains sont montrés faisant l'oblation de la vie. La trace de ce miroir se retrouve dans la description qu'Apulée nous donne de la grande procession d'Isis. Dans sa ferveur de néophyte d'une religion aussi éloignée du paganisme hellénique, élaboré par les poètes, il nous parle de « femmes vêtues de robes blanches, couronnées de guirlandes et tenant divers attributs, qui jonchaient de fleurs les chemins où la procession allait passer. D'autres portaient, sur leur dos, des miroirs brillants, afin qu'en s'avançant la déesse pût considérer l'empressement des foules se ruant à sa suite. D'autres encore portaient des peignes, et par les mouvements de leurs doigts, les inflexions de leurs bras, faisaient le geste de peigner et d'ajuster les cheveux de leurs reines; d'autres, enfin, versaient goutte à goutte des parfums sur les chemins ».

Cette description permet de dégager la vérité, tout en fixant un point curieux, de ce que j'ai appelé, un jour les origines des danses sacrées. Cette partie du cortège se trouvait formée d'officiantes, accomplissant, tout en marchant, des rites constitués par l'ensemble des mouvements rythmiques d'une danse semblable à celle que j'ai étudiée, en parlant de la Bacchante d'Antinoë et des épouses divines, qui escortaient la statue sainte du dieu. J'ai dit, en dégageant les caractères des danses égyptiennes, qu'elles se trouvaient constituées par l'ensemble des gestes sacramentels, concourant à la célébration du mystère. A plus forte raison, quand celui-ci se déroule dans la figuration d'un cortège. Les danses avaient eu pour principe premier le scénario des funérailles. C'était le geste de l'officiante, de la pleureuse, de la prêtresse, jouant le rôle d'Isis, se lamentant, récitant, mimant les charmes de l'incantation, suivant le convoi, évoquant le *Double*, en l'appelant, en le conjurant de venir se joindre à la momie, et, pour cela, retraçant le mouvement de l'effluve de la vie, montant de la créature au ciel, et redescendant du ciel vers elle; mouvement de flamme, qui s'élève et s'abaisse, va et revient.

Or, dans la chapelle funéraire du chancelier Amen-m-hat,

une peinture nous fait assister à une scène que le texte désigne par cette phrase : « La belle danse en l'honneur du Double du défunt. » Un peu plus loin, elle est appelée aussi la « danse en l'honneur des deux déesses » ; l'une est Isis, l'autre Hathor. Une femme est debout, faisant le geste de la conjuration ; elle s'enlève d'un saut en hauteur, une main tendue vers le ciel, l'autre abaissée vers la terre, faisant tour à tour monter et descendre la vie ; puis elle retombe sur ses pieds, après avoir fait volte-face, et exécute le geste symbolisant la prise en possession du principe évoqué. .

Voilà qui est précis, et cette peinture s'encadre au milieu de tableaux montrant la parure magique de la momie, ses colliers, ses miroirs, ses amulettes. Il y avait donc corrélation entre la danse et cette parure d'immortalité. Lancé sur cette voie, j'ai recherché partout les attitudes de danses qu'on retrouve à cette scène. Elles se rapprochent de celles de *l'Offertoire*, dont j'ai parlé en traitant des origines des danses sacrées. Elles ont pu surprendre ceux qui n'en ont point compris le sens de résurrection, de réincarnation. Une fois le principe premier connu, le symbolisme en est évident.

La danse des Nymphes du cortège d'Aphrodite en fut certainement la réplique. Le principe de la danse grecque n'est plus le même, pourtant, que celui de la danse égyptienne. C'est simplement l'ensemble des gestes que la tradition attribua aux héros. Une à une, cependant, à mesure qu'on compare les scènes des fresques de Thèbes aux peintures des vases grecs, la similitude se fait évidente. Jusqu'à cette scène de danse en l'honneur d'Hathor, que retrace le saut en hauteur, figurant le mouvement de circulation du *Double* entre la terre et son royaume, se répète scrupuleusement. Une femme apparaît à cet instant dans un coin du tableau, tenant un large miroir, tel que pouvait être celui porté sur le dos par les prêtresses dont parle Apulée, dans sa description de la procession.

§

Et maintenant, j'en reviens à la petite porteuse du miroir et à son rôle dans le culte d'Antinoüs, car c'est surtout autour de sa personnalité complexe que tout pivote. Hathor se confondant avec Isis, le rituel restait le même, dans les deux cas, et, tous les liens établis pour montrer la part d'Isis dans la Passion de l'Osiris-Antinoüs, demeurait tout entier.

Et, avec le doux fantôme de la petite Porteuse du Miroir, une scène de la vie d'Antinoë ressuscite. C'est un jour de fête et la population se presse, sur le chemin où passera la procession de l'Osiris-Antinoüs. Les femmes sont nombreuses, en claires toilettes, où le rose et le jaune pâle dominent. Nombre se drapent dans des mantelets, pourpre ou safran, dont les bourrelets mettent une auréole tanagréenne à leurs fronts. Le cortège se déroule, interminable, dominé par les images saintes, portées sur les épaules des pastophores; les bannières claquant au vent, les tabernacles enfermant les reliques divines; les naos abritant les emblèmes des dieux. La statue miraculeuse de l'Osiris-Antinoüs, debout dans sa châsse d'or, dépasse tout, parée par les stolistes, et encensée par les pontifes en titre. A l'entour, marchent les clergés d'Isis, de Sérapis et d'Hathor. Toutes les officiantes sont là, courtisanes sacrées, pâmées d'extase, se balançant au rythme des convulsionnaires de la danse des épousées divines; chanteuses psalmodiant les hymnes, recluses chargées des amulettes saintes; porteuses de colliers, de sistres et de miroirs. Elles vont, porteuses de vie, sur les chemins semés de fleurs, et arrosés de parfums; elles vont, porteuses de vie, sur la voie triomphale qui mène à la nécropole, où une autre Voie, celle des Tombeaux, conduit à la montagne, où se cache la tombe divine. Elles y portent la vie, et participent, avec les autres mystes, au pèlerinage qui renouvelle le dieu.

Est-ce tout? Non! Mais le reste n'est qu'hypothèse. Aux lèvres de la morte, collées sur le miroir, où elles boivent le philtre de vie, comme autrefois la Déesse, sur son chemin de mort, dans le miroir du sang des hommes, le secret en est resté. Dans les temples, elles murmurent sans doute les paroles rituelles, qui donnaient une existence magique aux objets consacrés au culte, qui en faisaient des dieux, selon l'expression des litanies. Le prêtre qui touchait un encensoir récitait une formule, qui faisait de cet encensoir un dieu. De même, le miroir de la déesse, qui mettait la vie sur la route, ces boîtes à fards et ces flacons à antimoine, qui embellissaient la face divine, les uns, pour les lèvres de lotus roses, les autres pour les yeux de lotus bleus. Hathor est, d'autre part, appelée dans les litanies : la « palme d'amour », la « palme de renaissance ». Toute une littérature, qui s'inspira de cet aspect de son mys-

tère était en honneur, dès le règne des grands rois, et c'est elle qui est le charme de la petite morte. La tournure de ces odes, car il est difficile de donner un autre nom à ces poésies bathoriques, surprend par sa grâce naïve, par la légèreté de la forme et de l'expression. Elle prête au doux fantôme, cette fascination, ce charme pénétrant de tout ce qu'illumine un reflet poétique La frêle image semble tellement pétrie, pour réciter ces strophes, que, volontiers, on se prend à croire qu'il en fut réellement ainsi. Jusqu'à la Vénus de sa tombe y incite. D'ailleurs, elle était grecque, et cette image fut, certainement, celle de sa première foi. Peut-être participait-elle encore à ses mystères; car ces officiantes n'étaient que momentanément revêtues d'un caractère sacerdotal. L'office terminé, elles rentraient dans la vie privée; simples initiées, elles conservaient toutes les croyances de leurs pays. Et puis, le rituel de la Vénus d'Alexandrie ressemblait tellement à celui de l'Hathor d'Antinoë qu'elle pouvait, sans hérésie, faire partie du Cortège des Nymphes, être porteuse du miroir d'Aphrodite, telle que les peintures des vases grecs nous la montrent. Et pourtant, si spécial est le charme émané d'elle qu'on préfère encore la croire prêtresse de la Dame du Pays d'Orient, où le soleil se lève, où croît l'encens qui isole de la terre et où s'épanouissent les lotus, roses comme ses lèvres et bleus comme ses yeux.

Un fait demeure acquis, grâce à cette vision réapparue à notre lumière, après dix-sept siècles de sommeil d'outre-tombe. Le miroir de la « Dame venue d'Asie » fut l'ancêtre du miroir de Vénus.

ALBERT GAYET.

COLLOQUES DES SQUARES

AVENTURES
DU PETIT PRINCE DE ROUSSQUIQUI
ET DE SA ROUSSQUIQUINE

A Madame et à Monsieur Eugène Hibert.

Il m'est parvenu, ô garde fortuné(1), qu'il y avait un tout jeune homme de dix-sept ans de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, qui était apprenti en cannes, et qu'on appelait le Môme La Blaguette, parce qu'il était très farceur, avait coutume de découper de petites marionnettes articulées en celluloïd, représentant notre père Adam et notre mère Ève sans la feuille de vigne de leur Paradis, et d'acheter au marché des canaris qu'il teignait en bleu, en rouge, en violet ou en tricolore, puis qu'il portait à l'atelier ainsi colorés dans de petites cagettes, afin de faire pouffer les arpètes de son quartier

Il logeait avec son grand-père, qu'il avait surnommé son Surdab, dans une chambre sur une cour d'un petit passage fort étroit joignant cette rue à celle du Vertbois, et intitulé passage des Quatre-Voleurs, probablement à cause des agents de police qui se trouvent en face, et qui sont, pour la plupart, ainsi que chacun sait, d'anciens malfaiteurs ayant, selon une expression analogue à celle des vélodromes, « tourné *pot!* »

Or, un matin que le Môme La Blaguette venait de passer la nuit avec sa petite amie la Môme Bigoudis, apprentie en ballons bleus et rouges, et dont le métier consistait à tremper ceux-ci dans l'acide sulfurique, puis à les gonfler avec un soufflet ; et que, comme à l'ordinaire, le bon Surdab avait offert sa place dans le lit à la jeune fille, se contentant pour lui-même d'une vieille chaise de paille fort usée, et y jouait de l'accordéon, afin de mieux disposer les enfants à leurs ébats ;

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 164.

et que le matin, tandis qu'il cuisait en hâte leur chocolat, ceux-ci s'étaient habillés également en hâte, avalant le déjeuner du grand-père, puis dégringolant l'escalier pour déboucher du passage dans la rue, se chatouillant agréablement sous les aisselles et riant aux éclats, il arriva qu'ils faillirent faire basculer une grosse dame en chapeau qui s'avançait fort dignement devant eux, et que celle-ci,

la digne, digne, digne,
la digne, digne, don...

comme dit le poète, se retournait déjà, le teint empourpré par la colère, quand elle se mit à les fixer singulièrement.

— Penses-tu, la Bouille !... allait lui lancer la Môme, croyant déjà qu'elle reluquait son petit loup.

— Attends ?... lui souffla le Môme... C'est peut-être toi qu'elle a reluquée !

— Penses-tu, mon coq !

D'ailleurs, comme cette Bouille, sans proférer une parole, se détournait noblement :

— On sait si peu... conclut le jeune apprenti... qui les femmes regardent à présent !

— C'est comme les hommes !... fit Bigoudis... Ainsi, si je ne t'avais pas sauvé avant-hier, qu'est-ce qui te serait encore arrivé, mon pauvre petit sucre d'orge d'un sou !

Ils ne s'en occupaient du reste plus, et retournaient à leurs amours, quand une autre nuit que La Môme Bigoudis était revenue enlacer son gosselin mémé, et son toumé à elle et sa cocotte, toujours sous l'encouragement de l'accordéon du Surdab ; et que celui-ci, un peu éméché, et même panaché, et même... cuit... comme on dit, ayant dans la soirée trinqué à l'honneur de l'armée française, avec accompagnement d'« En revenant de la revue », d' « Y a d'la goutte à boire », de « Rrrrâ, pataplan, rrrrâ » ; et que les enfants ayant absorbé leur chocolat, dégringolé l'escalier, enfilé le passage et la rue, se chatouillaient toujours sous les aisselles, se tordant de rire à qui mieux mieux ; il arriva qu'ils faillirent de nouveau faire basculer la même digne Bouille, et que celle-ci se retournait le teint empourpré par la colère, lorsque ses yeux les fixèrent encore plus singulièrement.

— Penses-tu, chipie !... allait derechef lui lancer La Môme,

se persuadant qu'elle reluquait décidément son petit coquin.

— Attends !... lui souffla le Môme... C'est peut-être tous les deux à la fois qu'elle a reluqués !

— Penses-tu, souris !

D'ailleurs, comme cette Bouille, toujours sans proférer une parole, se détournait de plus en plus noblement :

— On sait si peu... conclut le jeune arpète, ce dont ces dames sont capables, depuis que leurs maris leur ont rapporté les usages des colonies !

Et ils ne s'en occupaient plus, retournant à leurs amours, quand une dernière nuit que la Môme venait de donner des bécots tout le long du corps à son gosselin mémé, et à son touloup, et à sa toulette, depuis le haut de ses petits cheveux soyeux et clairs jusqu'à son orteil — « Et je t'en plaque, mon mémé !... Et je t'en colle, mon touloup !... Et si tu en veux encore, en voici et en voilà, tant que tu en voudras, des bébés et des cocots, ma petite toulette à moi !... ma petite memelle !... ma petite toutelle verte ! » — « Et moi, je t'en plaque aussi, touteau !... touleau !... taureau !... taureau ! » — que le Surdab, fort excité à ces manières bourgeoises, envoyait d'identiques baisers à l'ombre de quelque ex-cantinière adorée, tout en jouant la Marche de Sambre-et-Meuse par savoir-vivre ; et que le matin, la nuit avait été si passionnante qu'aïeul, gosselineau et gosselinette n'en pensaient même plus à leur déjeuner, car il n'y a pas que le chocolat qui nourrisse !... il arriva pour la troisième fois que, parmi les boutiquiers ouvrant leurs devantures, les chiffonniers fouillant dans leurs ordures, les travailleurs en bourgerons allant à leurs ateliers, les trottins mordillant leurs croissants et les commis lisant leurs quotidiens,... tandis que les enfants se quittaient en un de ces suprêmes bécots, où la langue frétillarde de celle qui aime se darde comme un poignard dans la bouche de l'aimé,... et qu'après l'avoir ainsi dardé, suçotté, poignardé, celle qui aimait s'en retournait à son travail, le cœur chaviré et la tête en détresse,... il arriva que comme elle tournait le coin de la rue, et perdait de vue son petit chéri,... son enfant adoré, son gosse pour la vie,... l'enfant adoré, virevoltant soudain, tomba sur la même digne Bouille, — la panne !... le lard !... le suif enfin, quoi ! — qui en perdit l'équilibre et s'effondra pâmée entre ses bras.

— Mince!... s'esclaffait-il déjà, disloqué sous le paquet imprévu que lui octroyait la Providence,... sous la dame aux cascades de chair trémolantes et convulsives.

Et n'ayant que le temps, afin d'éviter les réflexions des passants qui allaient peut-être penser que c'était lui qui l'avait réduite en cet état, de la pousser avec toutes les précautions d'usage vers le boyau désert du passage des Quatre-Voleurs, de l'y éventer sous le nez de sa toque de jockey, de lui humecter les tempes de sa salive, et, entr'ouvrant sa chemisette, de lui insuffler de l'air frais jusqu'au creux moite des seins surgonflés par le corset,... tout ce que la civilité puérile et honnête recommande en pareil cas,... lui demandant — Ça va-t-il mieux, Madame?... Ça se recolle-t-il un peu?... Y a dans ce couloir un petit zéphyr qui ravigotte, pas vrai?... Je ne serai pas obligé de vous conduire chez le pharmacien? — il s'aperçut que les paupières de celle à qui il s'adressait se rentr'ouvraient légèrement, que ses narines repalpitaient, que les chairs abondantes de sa gorge se re-soulevaient, que ses lèvres se ré-agitaient comme si elle désirait articuler quelques paroles; et il l'entendit, de nouveau maîtresse d'elle-même, avec un coup d'œil d'une sévérité et d'une susceptibilité... combien dignes encore!... murmurer :

— Excusez-moi, Monsieur!... Je suis la femme du chef de gare de Gentilly-Ceinture!... Et je passe ici chaque matin!

— Re-mince!... pensa le jeune homme tirant de sa bouche toute ronde sa langue toute rouge, se demandant où elle voulait en venir, avec cette assurance qu'elle passait ainsi rue Notre-Dame-de-Nazareth chaque matin?

Mais déjà elle s'éloignait; et lui, comprenant que c'était sans doute une sorte d'invite à la retrouver, destinée à provoquer son entrée dans un Monde où, à l'instar de tant de ses camarades, il convoitait si ardemment d'être admis, se sentit envahi d'une joie sournoise et maligne, et, se rappelant les solides avantages de la dame, se mit, avec de perverses saccades de rires, à se taper la cuisse fortement.

Malgré de furtifs remords en ce qui concernait la pauvre Bigoudis, remords que bien qu'il affectionnât celle-ci du fond du cœur — « A toi pour la vie, la Bigoude!... A toi jusqu'à la mort, Le Blaguo! » — il s'efforçait de chasser comme fumée sans importance, (car un homme est un homme, et Bigoudis

ne sont que Bigoudis !, cette joie devint vite une liesse générale de tout son être,...et il exulta tellement à l'idée d'avoir été distingué par cette dame d'un tour de jambe plus étonnant que ceux des femmes-géantes qu'il pinçait aux foires du Pain d'Epice ou des Invalos.... qu'il se sentit comme des ailes lui pousser aux épaules.... et une écharpe de dentelles ... légères,... légères,... lui flotter autour du cou.

L'écharpe claquait derrière lui en un bruit de « flac » faisant se retourner badauds et couches, qui en laissaient les premiers s'éteindre leurs pipes, les seconds s'éterniser leurs pattes au-dessus des bornes, ahuris.

Il devenait à l'atelier plus arsouille et fripouille que jamais, d'une sûreté de perfidie et de rouerie étonnante ; et les arpètes en blouses noires, pisseux, gonsseux et mal peignés, en restaient « babas » devant lui.

Il leur découpait le profil en celluloïd du « singe » avec, au lieu de nez, une trompe articulée se levant et s'abaissant, tel un grand doigt majestueux.

— Qu'est-ce qui l'a la trompe ?

— Le « singe » ! répondait le chœur épanoui.

Et la Trompe-le-Singe — « Pétard !... Pétard ! .. Vingt-deux !... Vingt-deux ! » — survenant, il passait en cachette l'objet aux petits frères, tandis que l'autre, le cherchant en vain, s'énervait.

Et la nuit, la Môme, plus vaporeuse et sentimentale que jamais, se pendant à son bras, ainsi qu'un lierre à son mur, une liane à sa branche — « Louloup !... Loulette !... Touloup !... Toulette !... Toutelle !... Mémelle !... Mémé !... Pierrot !... Costeau !... Joli ! » — et le dirigeant en pâmoison, en tendresse, bouche humide, narines dilatées, yeux de ciel noyés, ciel noyé de ses yeux, au loulouplà la loulette !... au touloup !...à la toulette !... au gosse qu'elle eût voulu presser sans fin sur son cœur !... vers l'angle du Sébasto et de la rue Sainte-Apolline, près des brasseries de femmes où l'on voit giroyer des moulins lumineux et des monstres énigmatiques se profiler derrière des rideaux de couleur,...autour d'un cercle de populo reprenant chaque soir, malgré la pluie, selon le vœu du poète, les refrains d'un chanteur éperdu :

Verse, verse des baisers

A mes sens inapaisés
Jusqu'à la dernière goutte...

ou :

Envole-toi
Vers cette femme
Brise des nuits!
Brise des nuits!
Avec mon cœur,
Avec mon âme...

ou :

Une étoile d'amour,
Une étoile d'ivresse,
Les amants, les maîtresses
Aiment la nuit, le jour!
Un poète m'a dit
Qu'il était une étoile
Où l'on aime toujours!

il pensa que c'était peut-être tout de même un peu fatigant à la longue de vivre en cette étoile amoureuse; et oubliant au logis de requérir du Surdab son accompagnement ordinaire d'accordéon, même de dire bonsoir à la petite qui lui tendait les lèvres, il se borna à se coucher en milord, la laissant toute désorientée de la conduite de celui qu'elle eût tant voulu,... dans les ténèbres,... jusqu'au sommeil,... appeler encore... son bébé!... son aimé!... son mémé!...

Et dès le matin :

— Décanille!... fit-il, l'arrachant au creux du lit où, sans fermer l'œil, elle s'était blottie comme une malheureuse... Et toi, avec ta musique, imite-la, Surdab!... Car j'oubliais de vous en faire mention à tous deux, faut que je coure au Métro pour une commande de bambous que le « singe » m'envoie chercher à Puteaux!

Dégringolant donc l'escalier, sitôt que la gosse se fut passé l'éponge sur les joues, et le vieux au long des tibias ses bottes, débouchant avec eux du passage côté Vertbois, longeant balayeuses et tonneaux d'arrosage de la Centrale, coupant l'X que forment la Réaume et la Turbigue, atteignant la station du Métro des Arts-et-Métiers, il leur lança en hâte quelques « Au revoir, le Dab!... A toi, la petite prune!... » s'immisçant dans un wagon entre des ventres et des cuisses juxtaposés, et en liesse de se sentir ainsi dans la poche les uns des autres,... es quittant d'ailleurs dès la station suivante, afin de revenir

en catimini au logis, côté Notre-Dame-de-Nazareth cette fois, voir si la dame du chef de gare, qui lui avait appris qu'elle y passait chaque matin, ne s'y trouvait pas.

Au coin du couloir des Quatre-Voleurs, face au poste de police,... juste... voici qu'il l'aperçut c'te dame!... c'te superbe dadame!... lui faisant déjà des yeux,... bath!... de miel,... de sucre candi...

— Vous?... fit-il.

Elle s'exclamait,... bredouillait des phrases volubiles,... avait l'air de ravaler sa langue...

— Ça va mieux qu'hier, pas?... Ça se r'quinque au jour d'aujourd'hui?

Elle laissait filtrer de vagues regards, le long de sa poitrine...

— Chaleur des chaleurs!... Pire que l'bain d'vapeur!... Ce qu'il va faire moite l'après-midi!

Elle esquissait le sourire...

— Un peu frio aussi!... A cause du vent coulis qui s'engouffre par le corridor, jusqu'à votre cou!

Elle se dilatait...

— Y a qu'à Paris qu'on voit de ces chauds et de ces froids-là!... Tant à la gare du Nord qu'est son Nord, qu'à la place d'Italie qu'est son Midi!... Monteur de coups de thermomètre!... Farceuse de température!...

Elle s'irradiait...

— Venez avec moi dans un endroit où qu'il fait, comme on le désire, un peu plus tempéré qu'ici!... Où ça?... que j' vous entends vous dire, bien que votre bouche elle soye fermée!... Par ici!... Hi!... Hi!... Dans l'nid!... la petite tôtôle à bibi!

Et lui indiquant le fond du couloir,... la pressant,... la poussant...

— Figurez-vous qu'on y a décapité puces et punaises dimanche dernier, avec celui qu'on appelle Surdab!... Avant, c'était leur derby de Chantilly pour poulains et pouliches!... A présent, c'est leur Champ de Navets,... pur!

« Venez-y!... que j'vous dis!... En manière de passe-temps, simplement!... Comme qui dirait au Musée du Louvre, quand dabis et dabiches engliches vont faire leur tourniche!...

« Ou, comme quand le petit Costeau de la Vendôme proposait la bobotte à sa copine :

Le grand Napoléon
Disait à Joséphine,
Fais-moi voir ton salon,
J'te ferai voir ma cuisine !...

Il l'introduisit dans le couloir, l'aidant à grimper l'escalier, ouvrant la porte ; et tandis qu'il l'asseyait de force sur le lit tout tiède encore du contact récent de la Môme, ce fut elle qui minauda :

— Mais c'est affreux !... Monsieur !... de m'avoir ainsi fait monter à votre étage !... Je suis toute bouleversée !... vexée !... Si vite entrée, sans même y avoir réfléchi, dans votre domicile !... Qu'aliez-vous penser de moi ?... Quelle opinion vous faire ?... Et votre estime ?... Cette estime à laquelle je tiens par-dessus tout !... Je ne vais plus pouvoir avoir de repos !... dormir tranquille !... jusqu'à ce que je la retrouve !... Pourtant... Dieu m'est témoin !... je ne rêvais rien de ce que vous pouvez supposer !... Il m'eût suffi de vous tenir dans mes bras !... sans rien d'autre !... Sans songer un instant à ce que les femmes vulgaires attendent d'ordinaire !... de vous presser indéfiniment.... tout nu, voyez-vous !... tel un ange !... avec des ailes !... afin de vous prouver combien mes intentions sont pures !... combien je ne souhaite rien que de convenable. Monsieur !

— Je me mettrai en ange une autre fois !... baguenauda agréablement le Môme, concevant à cette assurance la plus haute idée de son interlocutrice.

— C'est cela !... reprit-elle... Alors ?... Je vous appellerai simplement mon petit prince de Roussquiqui !... Roussquiqui !... C'est gentil !... Hein !... Figurez-vous qu'on me présenta jadis à un prince russe qui s'appelait ainsi, quand j'étais demoiselle !... Dire qu'il me faut arriver jusqu'à ce jour pour le tenir entre mes bras !... Et vous, vous m'appellerez ma Roussquiquine !

— Ça botte !... fit-il, sentant l'idée qu'il en avait encore s'exhausser.

— Et surtout, n'allez pas me confondre avec une de ces hétaïres tarées, qui disent le soir aux jeunes gens : « J'ai un bon petit feu chez moi, mon mignon ! » ou « Je possède un beau dodo, joli blond ! » ou « Veux-tu que nous montions ensemble, faire la prière ? »... Rappelez-vous que je suis une

femme mariée, Monsieur !... respectée !... considérée !... que les bourgeois les plus cotés,... les plus huppés,... me saluent avec déférence !... Voici d'ailleurs mon alliance,... pas en toc,.. tâtez !... que mon époux me donna, dès que le Curé l'eut bénite, en face de l'autel !... Il avait même une peine à me l'enfiler !... : « Abisse !... Abisse donc ! »... Les yeux du Suisse s'émerillonnaient !... Un Suisse à mollets de soie !... à brandebourgs d'or !... Alors, c'est bien naturel, je tiens à la considération !... au respect !... vous comprenez ?

— Ça colle !... refit-il, sentant son idée au summum.

— Jurez-moi que vous me les garderez ?... cher petit prince aux moustaches si duveteuses et aux lèvres humides, qui me rappelez à tel point ce grand dévorateur de prince russe !

— Comme ça se pratique rue Notre-Dame-de-Nazareth ?... Pas ?...

— Naturellement !...

— Eh ben !... J'le jure !... Na !... Poil à la hure !

— Qu'est-ce que vous dites !...

— Ce qu'on dit rue Notre-Dame-de-Nazareth, puisque vous l'demandez !

— C'est vrai !... Et sur ce que vous avez de plus sacré ?

— Sur c'que j'ai de plus sacré !... Na !... Poil au nez !

— Encore ?

— Puisque vous le r'demandez !

— En effet !... Et ni à présent, ni plus tard ?

— Ni à présent, ni plus tard !... Poil au plumart !... au poupard !... au pétard !... au canard !... au bâtard !... au lézard !... au casoar !... au... chef de gare !

— Ah !... Voilà un poil que j'ignorais, par exemple !... Ils en ont si peu d'ordinaire !... Si celui du Kremlin-Ceinture savait ça !

— De quoi-Ceinture ?... interrompit-il, étonné.

— De Malakoff-Ceinture !... mon prince !

— De quoi-nouveau-Ceinture ?

— De Gentilly !... Gentilly-Ceinture !... Mes plus révérencieuses excuses, Majesté !

— En tout cas,... à quelque gare qu'il appartienne,... il y a un fait certain,... c'est qu'ainsi que dit le poète...

— Quel poète ?

— Celui du « Petit Navire » !... Quoi !

— Du « Petit Navire » ?

— Vous savez bien ?... La chanson :

Il étai-t'un-pe-tit navi-re...

— Ah !... Oui !...

— Eh bien !... Deuxième couplet :

Il s'ra cocu, — vot'-chef de ga-re !
Il s'ra cocu, — vot'-chef de ga-re !
Et à chaq'train-ça-va-lui arriver !
Et à chaq'train-ça-va-lui arriver !
Ohé !... Ohé !...

— Mon prince !... Ce que vous avez déjà d'esprit !... Ce que votre Roussquiquine va être tout le temps aux exquises délices !... au septième ciel !... quiquine !

— Elle l'est !... fit-il, approchant soudain sa bouche large-ouverte,... ses dents en pointe,.. comme pour la manger.

Mais au moment où il allait la renverser d'un imprévu croche-bras sur l'oreiller, ce fut elle qui, reconquérant soudain ces hautes décence et pudeur, auxquelles le Monde ordonne de se conformer dans les actions, comment dirais-je..., les moins pudiques et même les plus indécentes de l'existence,... posa un doigt léger sur ses lèvres, afin de l'inviter à la discrétion.

Et se relevant avec cette physionomie compassée et digne que tiennent à garder,... comme à la grand'messe le dimanche,... les femmes honnêtes de la bourgeoisie,... sur le point de tromper leurs maris...

— Alors ?... Demain matin?... susurra-t-elle, se dirigeant vers la porte, avec un sourire, malgré tout, comme papillotant,... frisé...

— Comment !... Demain matin !... Princesse !...

— Vous penserez à moi d'ici là ?... et resterez mon petit Roussquiqui, n'est-ce pas ?

— Votre petit Roussquiqui !...

— C'est écrit ?...

— Rien que quiqui !...

Elle eut un suprême sourire enchifrené de volupté,... saisit son courage à deux mains,... s'engouffra à travers l'escalier avec de convulsifs « Ouf !... Ouf !... »,... peut-être « Youf !... Youf !... »,... même « Gnouf !... Gnouf !... »,... tandis que, se

lamentant en de vagues murmures, que l'on eût pu traduire par des « Déjà !... Déjà !... » ou des « Encore !... Encore !... », car

Les Encore sont les Déjà !...
Et les Déjà sont les Encore !...

selon le dire d'un autre poète qui ne fut pas celui du « Petit Navire », quoi qu'il ait lui aussi pas mal navigué, — poète délicieux d'esprit !... promenant partout sa douceur en laisse ! — le Môme en restait sur le pied du lit, tout déconcerté,... bouche bée...

Au même instant, la tête hirsute du Surdab parut dans l'embrasure de la porte :

— Elle en avait z'un capiton, mon colon !

— Tu parles, mon capiston !

— Quelle étagère !... Quelle paire !

— Une paire ?... T'as pas compté ?

— Tu dis ?

— Deux et deux font quatre !

— Deux et deux quoi ?

— Les croissants de la Lune !

— Ah !... Les croissants ?

— Quand j'aurai mordu à ceux-là, j'pourrai tirer l'échelle !

— T'es prêt à y mordre, bibi !

— Et à m'payer z'une gonzesse,... même pas celle du Chef de gare de Gentilly-Ceinture !... ni du Kremlin !... ni d'Malakoff !... Mais d'une Ceinture autrement aux pommes, à la tarte ou aux confitures, que toutes les Ceintures des Ceintures !... Une Terminus-Ceinture, pour le moins !...

— D'la haute, alors ?

— Si d'la haute ?... Et pas d'la haute en chiqué !... D'la haute en nature !... De l'aristocri... De l'aristocra... De l'aristo... gratte-moi !... Quoi !...

— Trois médailles !... Quatre campagnes !... Huit blessures !... Et un petit mômignard dans la haute en nature !... Tiens !... T'es la lumière de ma vieillesse !... Viens que je t'embrasse... moucheron !

Mais le soir, tandis que le jeune homme conduisait, avec toute l'innocence et l'inconscience de son âge, sa Môme au concert en plein vent de la rue Sainte-Apolline, et que, plus

éperdus encore que de coutume, les refrains déliraient malgré l'averse au milieu d'un cercle de parapluies ruisselants:

On s'aimait, c'était rien de l'dire,
On s'aimait, on était heureux !
L'amour, ça t'nait dans un sourire,
Un sourire de ses grands yeux !

ou :

Pourquoi me fuir quand je te dis : « Je t'aime ! »
Ta lèvre en feu, je voudrais la baiser !
Je t'aimerai !... Je t'aimerai quand même !
Donne ta bouche ?... Donne ta bouche ?...
Donne ta bouche ?...

et qu'ainsi que toutes les petites ouvrières, couturières, modistes assoiffées, elle renversait la tête en arrière, lui donnant sa bouche :

— Louloup ?... Loulette ?... Touloup ?... Toulette ?... Toutelle ?... Mémelle ?... Mémé ?... etc..., etc...

ce fut lui qui, faisant soudain tournoyer le pépin qu'il tenait en main :

— Louloup, quoi ?... Loulette, quoi ?... Touloup, quoi ?... Toulette, quoi ?... Toutelle, quoi ?...

l'éclaboussa d'un cercle de gouttelettes, et l'emmena ainsi toute trempée et désorientée au logis, où il se coucha, non plus seulement en milord, cette fois..., mais en prince du sang qui sait ce que c'est que gouverner la France,... fréquentant d'ailleurs Altesses Royales et Impériales,... et bien revenu de toutes les tendresses, caresses, et autres... écoute voir s'il pleut... de la vie !

Dans son même petit creux que la veille, elle se blottissait toujours comme une malheureuse, n'en revenant plus d'un pareil oubli !... d'une pareille impolitesse !... d'un pareil abandon !... sans parvenir à fermer l'œil !... sans comprendre ce que cela signifiait ?... pourquoi il persistait à lui tourner le dos en dépit de son affection à elle ?... qu'étaient devenus les si doux baisers qu'il lui donnait chaque soir, et dont ce soir il la sevrait ?

Pourtant, des baisers, c'est nécessaire pour les petites filles étendues dans les creux de lits !... Comme des dragées pour les gosses des baptêmes !... Ou sans cela, pourquoi des creux de lits ?... Pourquoi même des gosses qui s'amusent à y coucher des petites filles à leurs côtés ?

Toute la nuit, elle se ressassa ces réflexions, dans le secret de ses yeux fermés, de ses lèvres jointes ; et ainsi qu'une triste obsession, le refrain de la rue Sainte-Apolline continua à lui chanter en tête :

Donne ta bouche ?.. Donne ta bouche ?...
Donne ta bouche ?...

Mais il ne lui donnait ni bouche !...ni ombre de bouche !... ni quoi que ce soit !... ni rien !... et le Surdab, qui venait de rentrer soûl comme la grive des vignes, ne cessait de grasseyer en mineur :

J'ai aimé trois fois (yes, Milady, parfaitement !) la femme du ca-poral !
J'ai aimé trois fois la femme du ca-poral !
Ah !.. si le cabot il savait ça,
Tra la la !
Ah !.. si le cabot il savait ça
Tra la la !
Non d'un chien !
Sacré nom d'un chien !
Un !... Deux !... Trois !
We-lling-ton !
J'ai aimé quatre fois la femme du sârgent !

. . . . . .

Dieu ! Ces insipides femmes de caporal, de sârgent, de sous-lieutenant, de lieutenant, etc., qui en avaient tant qu'elles en voulaient d'enlacements et de tendresses !.. et qui ne comptaient plus leurs amours !

Il n'y aurait donc qu'elle qui n'en aurait pas !... qui les compterait !...

Et au petit matin :

— Re-décanille !... fit-il... faut que je r'file encore pour un nouveau jeu de bambous que l'singe m'envoie re-chercher à Puteaux !...

— Il en pleut donc des bambous dans c'putain d'Puteaux ?... s'écria-t-elle stupéfaite.

— S'il en pleut !... Mais c'est comme des vertus dans c'pantin d'Paris !... Tu sais bien !...

— C'est pas comme des bras autour du cou, alors ?

— Ils connaissent pas les bras... à Puteaux !

— Ni des.... Prends-moi la taille que je m'évanouisse ?..

— Ils connaissent pas les tailles... à Puteaux !

— Ni des.... Ouvre ta bouche contre ma bouche, que je soye au ciel ?

— Ils connaissent pas le ciel à Puteaux !.. Ils ont monté d'grands tuyaux d'cheminées à sa place !

Et il haussa les épaules... Car si on leur répliquait à tout ce qui leur passe par la tête, aux gobettes, aux gosselines et aux gogolettes, ce qu'on en aurait des... oh !.. la !.. la !... des raisons !... Surtout quand elles vous frôlent de la tiédeur de leur peau de bouillotte,... de leur liquette où̀squ'elles se dessinent à travers !... On n'en aurait jamais fini s'il fallait tout le temps faire attention à la bouillotte et à la liquette !... D'abord, c'est bien simple !... Quand on leur parle de ceci ou de cela ?... Des baisers !...De la façon dont l'on redresse ou l'on recourbe les cannes au feu, selon le grand art des canniers ?... Des baisers !... Des industries où s'etiolent, jusqu'à ce qu'elles servent la patrie, les arpètes parisiennes ?... Des baisers !... On peut même pas s'arrêter dans l'un de ces petits réduits destinés à la satisfaction des besoins legitimes au populo qu'a trop levé le coude le dimanche, sans que, se baissant soudain sous le demi-cercle de fer ajouré qui les entoure, ces demoiselles ne vous tirent par le bas de votre grimpant,... réclamant encore des baisers !

La flûte, alors !... La barbe !... Le coiffeur !...

Un homme, faut cependant que ça soye un homme !... que ça s'occupe, quand elles le réclament, d'affaires sérieuses !.. Ou ça s'appellerait seulement une fausse... mèche !... une fausse... pipe !... C'est-y vrai ?

Aussi, sans même prendre la peine de lui démontrer qu'il en pleuvait.... bien plus que des baisers dans c'te cocotte de Puteaux !... dans c'te pie-grièche de commune !... dans c'te volatile de banlieue !... il se contenta de dégringoler en hâte l'escalier, toujours flanqué d'elle et du Surdab, s'élançant du couloir par l'issue Vertbois, gagnant le Métro des Arts-et-Métiers, s'enfilant dans un wagon, entre de nouvelles cuisses et de nouveaux ventres juxtaposés et de plus en plus en liesse de se sentir dans la poche les uns des autres, descendant ainsi que la veille dès la station suivante Saint-Denis, et recourant jusqu'à l'issue Notre-Dame-de-Nazareth, voir si celle qui devait l'y attendre, S. A. R et I. la Princesse de Roussquiqui,... la

Duchesse des quatre Croissants de la Lune,... la Marquise de la Pelotte et du Capiton,... y était déjà arrivée

Effectivement, elle y était déjà, la Princesse, la Duchesse et la Marquise, couverte d'un carrick et d'une voilette tout ce qu'il y a de plus chic et rupinskoff..., lui faisant trente-six manigances de petits « viens donc? » des plus respectables et secrets.

Et comme, sans perdre une minute, à la seule force du poignet, il l'aidait à se glisser, puis à se hisser le long du couloir, puis de l'escalier, jusqu'à son logis..., elle murmura :

— Mon prince !... Ce que j'ai souffert encore en pensant à vous cette nuit !... Impossible de fermer l'œil !... C'est si dur, pour une femme distinguée, de se sentir ainsi perdre son sang-froid !... de s'en trouver presque réduite où je me suis trouvée !... Quel souvenir alliez-vous garder de moi?... Ne me jugeriez-vous pas comme une de ces hétaïres de passage que je vous évoquais hier si tristement ?... Comme une de ces demoiselles d'asphalte qui en arrivent à prendre le trottoir parisien pour une succursale de leurs cabinets de toilette?... Et moi, qui n'entrevoyais nulle conséquence à mon acte !... Qui, en toute pudeur, m'imaginais que j'allais vous faire sauter..., telle une mère son nouveau-né..., les mains seulement remplies de sa jolie chair rose de séraphin qu'elle embrasse !

— Ma chair rose de séraphin est au service de Votre Majesté, ainsi que tout le petit effectif de bibi !

— Saisiriez-vous..., me disais-je..., le noble but dans lequel je me suis décidée à m'introduire ici?... Le côté strictement moral, idéal, qui m'y pousse?... Mon besoin d'élever un être vers qui je me sens inéluctablement attirée, jusqu'aux régions pures, éthérées, où je plane?... De le pousser à m'accompagner jusqu'à ces sommets?... De l'exciter à ne regarder toujours que son âme..., tout en lui soignant la raie de ses cheveux et le pli de son pantalon?

— La raie de mes cheveux et le pli de mon pantalon sont aussi au service de Votre Majesté !

— Consentirait-il alors à certaines concessions que je brûle de lui demander?... A des concessions qui m'empêcheraient de l'initier à cette vie de Paris qui doit être déjà le rêve pour lui, comme elle l'est pour tous les jeunes gens de son âge, s'il ne me les accordait pas !... et qui m'apparaissent condition

absolue..., sine qua non..., de nos futurs tête-à-tête?... A renoncer, par exemple, à de vulgaires fréquentations, sur lesquelles je n'ai pas droit d'insister, mais qui ne peuvent plus être les siennes, maintenant qu'il va m'accompagner dans le Monde où je le mène?... A quelques petites filles aux cheveux en tignasse et aux seins en tartelettes surtout, que ne pourrait décemment rencontrer l'épouse respectée du chef de gare de... la Grande-Jatte-Ceinture!

— De quoi-toujours-renouveau-Ceinture?... interrompit-il interloqué.

— Mais d'Asnières!... de Colombes!... de Courbevoie!... de Suresnes!... de toute la banlieue que vous souhaiterez!... Cela va sans dire!... Pourquoi me le faire répéter?

— C'est que si votre chef de gare rôde tout du long de cette Ceinture, je finirai par ne plus jamais savoir où qu'il sera coucher!

— Vétille!... Mon Prince!

— Il le sera sur tous les points du globe!... Plus seulement comme un chef de gare!... Presque comme un commandant de vaisseau!

— Tenez!... Puisqu'au reste vous voici déjà sur le rail..., j'aime mieux vous l'avouer tout de suite!... Eh bien! mon époux appartient à une corporation encore plus relevée que celle des chefs de gare!

— A celle des chefs de rayon de la Belle-Jardinière?

— Plus relevée!

— A celle des chefs de cabinet du Ministère de la Justice et des Colonies?

— Plus relevée!

— A celle..., car il n'y a plus que les chefs d'État après eux!... des Généraux à plumes d'autruche?... des Généraux à trois becs de gaz?.. des Chefs de corps d'armée!

— Peut-être!... Ça pourrait se produire!... Vous serez fixé ultérieurement!

— Chouette! Me v'là bientôt l'amant d'une Princesse dont le mari porte un panache de général, après avoir porté la casquette en or de chef de gare!... Je serai plus gobé que tous les panaches et que toutes les casquettes!... J'aurai le panache et la casquette du Béguin!

Et il allait s'efforcer de renverser d'un nouveau croche-bras

son interlocutrice sur le dodo où il avait espéré remporter sa première victoire la veille, lorsque celle-ci, se relevant et reposant sur ses lèvres un doigt léger :

— Demain!... Demain matin encore seulement, Prince!...

— Comment?... Demain matin?... Seulement?...

— Mais oui!

— J'aurai rencontré tout à l'heure deux curés dans le Métro?... Touché deux montants de fer?... Et je garderai la guigne toute la journée du jour d'aujourd'hui?

— Vous aurez le temps de vous désenguignonner après!

— C'est que ça ne fait pas le compte de celui qui vous parle!... Ni son beurre!... Ni sa rue Michel!

— Si j'ai été forcée de retarder d'abord à cause du quant-à-soi et des convenances imposés par le Monde!... ce même Monde me contraint de retarder encore, afin d'être sûre de ne point croiser ici la... « tartelette »... que je vous dis!

Alors, tandis que, désireux d'en arriver une bonne fois à ses fins, il menait le soir sa Môme-Bigoudis au concert en plein vent de la rue Sainte-Apolline, prêt à lui déclarer,... puisqu'on l'y forçait!... ce qu'il était décidément condamné à lui dire!... et que, sous une averse plus torrentielle encore que la veille, les éternels refrains persistaient à déchirer l'air, comme des mères-oiselles à qui les minets cruels ont dépiotté leurs petits :

Au temps où vous étiez jaloux,
Je faisais des rêves bien doux,
Au temps où je n'aimais que vous...
. . . . . .
Maintenant, regrets superflus,
Vos baisers ne me tentent plus,
Puisque mon cœur bat pour un autre,
Disposez donc du vô-ô-tre!

il finit par revenir jusqu'au passage des Quatre-Voleurs, tout à fait vexé, quoi qu'il tentât, de manquer du plus élémentaire courage pour commencer le triste aveu auquel il s'était résolu!

Et comme, plus ses yeux devenaient agacés et sa figure contractée sous ses sourcils froncés, plus la gobette se rapprochait de lui, lèvres tendues pour l'habituel baiser tombant de sa bouche, pour le bonbon soûleur d'amour; et qu'elle se remettait, bien qu'il l'éloignât à chaque tentative, à l'entourer du collier de ses bras, à renverser la tête en arrière, et tous pei-

gnes tombés, à laisser couler jusqu'au plancher les douches d'ébène de ses cheveux déroulés : « Louloup!... Loulette!... Touloup!... Toulette!... Mémelle!... Mémé!... Pierrot!... Costeau!... Adoré!... Oh! oui!... Adoré! » il fut pris soudain, non pas contre elle, c'est sûr!... mais contre la dureté de ce qu'il avait à lui révéler — car c'est trop pénible d'avoir de ces choses à apprendre à celles qu'on est momentanément forcé de quitter,... à cause de petites visites!... et il vaudrait mieux leur mettre un mouchoir sur les yeux, comme à Colin-Maillard,... jusqu'à ce qu'on ait fini! — il fut pris soudain d'une colère sèche, qu'il n'arrivait plus à mater.

— Qué qu' j' t'ai fait, depuis trois jours, mon gosse?... murmurait-elle,... que non seulement tu ne répondes plus un mot à mes bécots, mais que tu te mettes ainsi en rogne et en rage contre ta gosseline?

— Qui qui t' demande l'heure qu'il est?... ripostait-il, lui indiquant le lit.

— Pour sûr qu'il n'est plus midi, comme à c'te belle horloge de la rue Saint-Antoine, près la canne à Beaumarchais, où squ'il l'est toujours!... et où les gigolos du quartier vont régler leurs montres, avant de rejoindre leurs amours!

Mais au comble de l'énervement, retirant veste, gilet, pantalon, souliers; les lançant à un bout de la chambre; courant les ramasser pour les relancer à l'autre bout; sacrant, jurant, criant, soufflant la chandelle; s'affichant plus milord, duc, pair,... palefrenier, charretier, cocher,... et même cochère que jamais!... il lui ré-indiquait le lit.

Elle obéit, se pelotonna dans son pauvre creux des soirs précédents, sentant bien que quelque chose de très grave était survenu!... qu'il était né du nouveau entre eux!... un nouveau plus sinistre encore qu'elle ne se l'imaginait!... et que, sans doute, une de ces galvaudeuses à sales frimousses des rues, qui aguichent les chéris dans les encoignures, avait dû, sous un bec de gaz clignotant, au fond d'une encoignure plus sale, moisie et huileuse encore que de coutume, lui jeter à la dérobée un regard,... et que, malgré toute sa tendresse à elle, toujours brûlante, et flambante, et saignante, et étreignante, et dévorante,... sa tendresse à lui était déjà comme éteinte!... comme vidée!... comme morte!

— Tu ne m'aimes plus!... gémissait-elle mains jointes, avec

une contrition si humble, si menue, si discrète, que les lugubres mots semblaient à peine rompre le silence et troubler les ténèbres autour d'eux.

Se jetant sur le lit, il ne cessait de lui tourner le dos,... de se rapprocher du bord...

— Tu ne m'aimes plus!... ré-articulait-elle d'un timbre plus effacé et discret encore.

Il s'en rapprochait davantage, harassé d'un énervement grandissant...

Et elle était bien forcée de cesser de murmurer la phrase accusatrice!... de la renfermer, pour la nuit, au fond d'elle-même, scellée du marbre du tombeau!

Toute la nuit, elle reposa ainsi sous la pierre tumulaire.

Seulement, quand, au petit matin, le Surdab, avec sa... culotte... militaire ordinaire, et son nez de braise où luisaient les premiers rayons du soleil,

J'ai aimé treize fois (Yes, Milady, parfaitement) la femme du commandant!
J'ai aimé treize fois la femme du co....

rentra,..... sa douleur, presque muette jusque-là, ne put plus se contenir; et, rejetant d'un seul coup la tombe avec les draps, elle se précipita du lit, désolée, affolée, en larmes,..... figure convulsée, dents entrechoquées, poings aux yeux,.... tournant éperdument et retournant éperdument sur elle-même dans sa mince chemise élimée, en papier de soie, en papier bulle, en papier pelure,.... telle une sorte de léger abat-jour pris de vertige!... de petite toupie blanche!

— Maman?... Maman?... Où es-tu, maman?... Où es-tu?

Et comme l'interpellée (Mme Bigoudis mère) ne répondait pas, vu qu'elle était à Bagneux-Parisien depuis les nèfles et les chrysanthèmes,... l'excellente dame,... sous son parterre de pissenlits...

— Tu vois ce qu'il fait à ta fille?... à ta pauvre fifille?... Tu vois?

Et comme... l'excellente dame... persistait à ne point répondre, toujours à cause du susdit parterre,... qu'elle était d'ailleurs en train de croquer par la racine...

— Pourtant, tu nous avais mariés fin-Mars, au-dessus de Bagnolet et de Montreuil, près des murs à espaliers et des « pièges-à-loups-mitrailleuses »!... Et tandis que tu tétais ton

litre de picolo,... ainsi que le gosse son biberon,... il m'avait enlevé ma chemisette, me piquant au sein gauche de son couteau, puis se piquant à la mamelle,... moi buvant avidement son sang qui perlait, lui le mien!... Et nous ne cessions de nous gargariser de ces deux divins picolos qui devaient nous apporter, nous semblait-il, la soûlerie éternelle!... Nous les sucions!... les aspirions!... les lampions!... comme afin de les faire changer de corps!... d'en conserver le goût de mûre chaude au fond de la gorge!... Nous y trempions nos mains!... nos doigts!... Et le long du chemin, ensuite, nous peignions sur les portes des cœurs avec des initiales, des flammes et des poignards!... des poignards pour si les flammes s'éteignaient jamais!... Mais v'là la bûche !... Une flamme s'éteint!... Pas plus que le tien, notre picolo ne nous assure la soûlerie éternelle!... Et de même que t'as été retranchée de la vie, me v'là lâchée de mon mini!... de mon mini dont je sens encore le sang tiède et mousseux,comme le lait tiré du pis de la vache!... de mon mini qu'a encore le mien, comme du sirop de framboise aux lèvres !

— Au pieu!... clama le Mini, s'en fichant décidément, de ces histoires, rengaines et jérémiades, tandis qu'en de perpétuels giroiements continuait à tourner et virer le frêle et délicat abat-jour... la petite toupie...

— Non!... Non!...

— Au pieu!... réitérait-il, la saisissant à bras le corps.

Mais à peine recouchée, elle lui ré-échappait.... re-courant au milieu de la chambre,... re-tournoyant...

Une dernière fois il réussit à la saisir, mais elle s'enfuit, plus éperdue encore,... diaphane abat-jour pris d'une frénésie de rotation vertigineuse,... ivre toupie abasourdie...

— Je vais me tuer!... criait-elle maintenant, effondrée à terre,... tapant, comme si elle fût devenue marteau elle-même, sa tête,... tête de marteau,... sur le plancher.

— En v'là des façons !... En v'là z'une représentation!

— Je vais me tuer!

— Tu vas t'faire des bosses!

— Je vais me tuer !

— N'y a donc plus mèche de roupiller dans c'te tôle?... Pige-moi ça, Surdab!... Tu vois ce qu'elle est chouette, ma légitime!... Et ça s'appelle « un gouvernement » !

Et l'installant de force sur le lit, pendant qu'elle persistait à se débattre,... à envoyer jambes... cuisses,... et tout le délicat mystère,... par dessus tête — telles d'ailleurs ses galipettes de victoire après l'amour! — le cri du coq de Madame! — il était propre son cri du coq à présent! — il la ceintura de l'irrésistible anneau de ses bras.

Elle avait beau désormais tenter de rompre la ceinture l'enserrant, elle se sentait comprimée par elle et, devant l'inutilité d'une lutte, d'une révolte, finissait par demeurer immobile, poitrine sursautante contre poitrine sursautante, bouche haletante contre bouche haletante, yeux noirs délirants, profonds, terribles, vrillés à même les siens, mais regardant plus loin,... par-dessus sa tête,... jusqu'à la cloison,... là-bas,... désorbités.

Et dans cet enserrement sinistre, chair à chair,... muscles à muscles,... duvet, hélas! à duvet,... d'ennemis qui veulent s'étouffer,... s'écraser l'un l'autre!... d'amants qui se disent qu'il vaut mieux « se périr », puisqu'on ne peut plus s'aimer!... ce fut encore le Surdab qui ramena un peu de gaîté,... de vieille gaîté française,... en allant décrocher son accordéon :

Soldat, lève-toi, soldat,
Lève-toi, soldat,
Lève-toi bien vite...

commença-t-il avec de fins sourires, car il était tout à fait grand jour... maintenant...

Et comme ceux auxquels il s'adressait ne semblaient point comprendre...

Y a encor'd'la soupe et du rata,
V'là l'bataillon qui rapplique...

continua-t-il par allusion au cher chocolat, dont il eût voulu les nourrir...

Et comme ils semblaient moins que jamais saisir,... changeant de tactique, mine renfrognée, paupières allongées, étirant et refermant lugubrement l'instrument, aplati en galette, puis déployé en Tour Eiffel :

Les malades d'en haut,
Les malades d'en bas!
Les malades d'en haut,
Les malades d'en bas!
Les malades...

Ah !... C'étaient eux ?... Les malades ?...

Ils se levèrent.

Tout en s'habillant, cependant, la Môme fuyait de plus en plus les regards du Môme,... dirigeait de plus en plus, au-dessus de sa tête, vers la cloison, ses yeux gros de larmes que, pour rien au monde, elle n'eût consenti à laisser couler !...

Dès qu'elle fut prête, elle descendit derrière celui qui la délaissait ainsi, sans les avoir une fois tournés de son côté,... sans en avoir laissé jaillir une larme,... comme si tous les liens qui les unissaient étaient définitivement rompus,... anéantis,... comme si, selon les vers si justes et symboliques d'un frère aîné du poète ci-dessus mentionné,... pas celui du « Petit Navire »,... celui qui promenait partout sa douceur en laisse :

Elle était éteinte,
L'Église sainte !
Il était éteint,
Le sacristin !

Soudain, à la sortie (Nazareth cette fois, sortie des jours de tempête, de même Vertbois, sortie des jours de joie) du couloir des Quatre-Voleurs,... tandis qu'il s'énervait de l'avoir vue si vite pénétrer ses projets,... avant même qu'il les lui eût confiés !... c'était un peu fort de café tout de même !... ça lui en bouchait un coin !... il aperçut, adossée au retrait du mur extérieur — ils s'étaient donc follement attardés avec leurs gymnastiques, danses de mouquières, sauts de carpe, luttes à main plate ? — la... n'y avait pas à dire « Fontaine » !... C'était elle !... envoyée !... crachée !... tirée en photographie !... Bouille des Bouilles,... Marquise de la Capitonnade et des Lunaisons,... Duchesse des Quatre Mottes de Beurre et des Gros Lardons,... Impératrice de Haulte Tripaille, de Noble Bedouille... et de Bedon,... qui buvait déjà la limonade de l'attente,... lui faisant des yeux de bouillon.

Alors, selon le protocole immuable des Cours royales ou républicaines :

— Pet !... Pet !... allait-il susurrer, lui téléphonant le danger, quand la Môme, flairant ce « Pet » révélateur :

— Quoi ?... C'est avec Madame que tu me trompes ?... Tu travailles dans la panne, le lard et le suif à présent ?

— Mademoiselle !

— Te v'là tombé dans la tétasse ?... Passé souffleur en baudruches ?... Gonfleur en édredons ?

— Mademoiselle !...

— Porté pour hippopotame, infâme ?... pour éléphant, dégoûtant ?

Les petits gourgandins et galopines de la Nazareth, de la Meslay, de la Vaucanson, de la Vertbois, de la Volta, du Pont-aux-Biches, cessaient de se poster devant les cartes-postales et illustrations des libraires, de reprendre les refrains des marchandes de légumes et de marée, d'imiter les soprani des cabots auxquels les camions roulent sur la queue, pour accourir dare-dare, jambes au cou, baguenaudeurs, chahuteurs — « De quoi t'est-ce ?... Quoi qu'ils s'machinent ?... Quoi qu'ils s'envoient ?... Y a encore de la bisbille et de la trépigne dans le ménage ?... Kiss !... Bouffes-y sa margarine, la fine !... Refiles-y son macaroni, la Mère au Dégras ! » — quand le Surdab, qui venait de surgir du couloir, eut une inspiration subite :

— Pourquoi accuser ton Blaguo, qu'est innocent comme le Jésus qui vient de naître ?... la Bigoude ?... Et, ne pas voir que Madame est ma propre cantinière, à qui j'ai donné rendez-vous ici ?

— Ta cántinière !...

— Est-ce à cause de mon âge et de mon nez, que tu me crois incapable d'en avoir une ?... Faudrait voir... à voir... même à apercevoir... tu sais?

— Si c'est elle,...regarde ce que je vais aller la « cantiner », moi !

— Touche pas,... ou prends garde !... criait-il, faisant à la dame un rempart de son corps,... lançant de grands bras pour la protéger.

— Touche pas !... ou prends garde !... répétaient en chœur les gourgandines et les galopines de la Nazareth, de la Meslay, de la Vaucanson, de la Vertbois, relançant d'identiques grands bras.

— Ah !... Propres à rien !... Ah !... Feignants !... Bêcheurs de peine !... Chineurs de douleur !

Mais à un moment, au milieu des cris, du tapage, des coups de poing, renfoncements, aboiements, miaulements, blagues, lazzis, sifflets, elle s'aperçut que son ennemie, qu'elle s'effor-

çait par tous moyens d'atteindre, venait de profiter du grabuge pour, selon une expression qui marque la vélocité de deux jambes filant avec la personne dont on voudrait à tout prix se venger, « se faire la paire » avec son Môme adoré.

— Mon Môme !... s'écria-t-elle...

— C'est par la fenêtre
Qu'il a dû peut-être
S'envoler joyeux
Vers les pays bleus...

chantonna un loustic à son oreille, tandis que les autres, ricanant avec le Surdab, s'éloignaient.

— Il est parti !... refit-elle avec plus d'âpreté et d'angoisse encore...

— Il est parti sans une larme,
Sans un regret, sans un soupir,
Me laissant encor sous le charme
De son baiser plein de désir...

chantonna un autre.

— Lui qui était tout mon amour !... toute ma joie !... Et que v'là perdu !... que v'là perdu !

— Ah !... Plaignez la pauvre Véronique
Qu'a perdu, perdu son pneumatique,
Elle a perdu sa bi-bi,
La pauvrette,
Elle a perdu sa
Bi-cy-cle-e-tte !

Et elle eut beau se précipiter vers l'extrémité Vertbois du couloir, elle demeura toute seule au milieu du silence désormais.

MAURICE BEAUBOURG.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXXI. — Religions.

M. DELARUE. — Eh bien, nous voici dotés d'un nouveau professeur pour l'histoire des religions.

M. DESMAISONS. — Il paraît.

M. DEL. — Et vous êtes content ?

M. DESM. — Enchanté.

M. DEL. — C'est-à-dire que cela vous indiffère profondément.

M. DESM. — Profondément.

M. DEL. — Enfin, c'est un savant, dans son genre.

M. DESM. — Oui, dans son genre. Il est de première force sur l'Evangile selon saint Jean.

M. DEL. — Et sur l'Apocalypse ?

M. DESM. — Sur l'Apocalypse, pareillement.

M. DEL. — Et sur la guitare ?

M. DESM. — Sans doute.

M. DEL. — Quel est le résultat de ses études ?

M. DESM. — Rien.

M. DEL. — Comment, rien ?

M. DESM. — Rien qui puisse nous intéresser.

M. DEL. — Mais encore?

M. DESM. — Mon cher ami, les Loisy, les Tyrrell, les Houtin, tous ces fameux exégètes, sont des relavures de Calvin, de madrés compagnons qui émondent le dogme pour lui faire porter de plus solides fruits ; d'un autre mot, des chrétiens exaspérés.

M. DEL. — Mais on dit que M. Loisy n'admet pas la divinité de Jésus-Christ.

M. DESM. — Ne vous y fiez pas. Et puis, ne voilà-t-il pas une belle audace, et neuve !

M. DEL. — Ce n'est pas mal pour un curé.

M. DESM. — Curés, en effet, car ils le demeurent, et logiquement. Le christianisme est une doctrine, avant d'être un dogme, et l'on est chrétien, encore que l'on rejette même l'essentiel du dogme. Arius ne croyait pas à la divinité du Christ, et il n'en fut pas moins un fougueux apôtre. Le monde d'Europe fut arien, à un moment de l'his-

toire, sans cesser d'être chrétien. Que Jésus soit Dieu, qu'il participe seulement à la divinité, qu'il soit le fils réel, ou spirituel, ou figuratif de Dieu, qu'il ne soit que son envoyé, son ambassadeur près de l'humanité ; qu'il soit moins encore, un sage, tout bonnement, inspiré de l'esprit divin, comme Moïse, comme les prophètes, et le christianisme subsiste toujours. Au contraire, plus on le simplifie, plus on le taille, plus on le rapproche de la raison, et plus on le rend vénéneux pour ces intelligences moyennes qui, répugnantes au dogme, sont avides de doctrine, comme le boiteux est avide de béquilles.

M. DEL. — Hé ! hé ! Vous aussi, vous avez un joli petit talent sur la théologie. Vous auriez fait un hérétique appréciable.

M. DESM. — Rien ne m'aurait plus répugné. Je pense, avec Pascal, que si l'on se mêle de croire, il faut croire tout, en commençant par le plus bête. Je ne déteste pas les religions, je les tiens au contraire pour des monuments infiniment curieux, et le catholicisme, en particulier, m'agrée pour la richesse de ses mystères, de ses rites, de ses pratiques. Quoi de plus intéressant qu'un exorcisme ? Et les prières pour faire pleuvoir ? Et les scapulaires ? Et la messe, ce triomphe de l'idéalisme verbal ? Quoi de plus tragique que le sérieux du prêtre qui croit détenir l'infini dans un gobelet ou dans une boîte à pastilles ? Il me semble que j'étudierais éternellement, sans jamais me lasser, toutes ces merveilles ; je ne suis donc pas surpris que les simples s'y laissent prendre. L'absurde a sa beauté et aussi son aimant. Je tiens beaucoup à ma religion ; il n'en est point de telle au monde, et le bouddhisme même, encore qu'il ne soit à dédaigner, n'en approche pas. Ah ! si les prêtres n'étaient, comme les Saliens ou les Galles, que des danseurs, des tubistes et des cymbaliers !

M. DEL. — Oui, mais ils sont autre chose encore.

M. DESM. — Hélas !

M. DEL. — Ou du moins ils en ont la prétention.

M. DESM. — Que voulez-vous dire ?

M. DEL. — Que, parmi toutes leurs extravagances, ils veulent paraître raisonnables.

M. DESM. — Ce n'est pas aux vrais prêtres que je ferais ce reproche. Si merveilleusement absurde que soit une religion, il faut bien qu'elle se croie raisonnable et qu'elle impose cette créance. L'homme le plus fou ne peut vivre qu'en se croyant doué de raison, et ce n'est que par la raison qu'on lui accorde, qu'il possède crédit et pouvoir près des autres hommes. Un fou vint me voir un jour et me démontra avec d'excellents arguments qu'il possédait toute sa raison. Les religions ne font pas autrement, et cela complète, cela souligne leur physionomie.

M. DEL. — Mais le fou réussit-il à vous convaincre ?

M. DESM. — Nullement, et j'y vis une preuve nouvelle de son état.

Si les religions évoluaient en conformité avec la raison humaine, avec cette logique générale qui guide, même dans l'inconscience, nos actions pratiques, elles ne sentiraient aucunement le besoin d'une permanente apologétique. Chaque semaine, cependant, voit naître quelque traité où l'Église se réclame de cette logique générale qu'elle transgresse et que sa logique particulière est de transgresser. Cette même apologétique est un symptôme de la conscience même qu'elle a de son excentricité, mais rien de plus. Ce n'est pas en ce sens et en cette circonstance que je blâme le mot « raisonnable » appliqué aux religions et à la nôtre en particulier ; je le blâme, et, pour tout dire, il me dégoûte profondément, quand je le vois servir, non pas d'argument, mais d'instrument ; quand, manié par un réformateur, il devient les ciseilles avec quoi on élague les frondaisons du merveilleux. Je vous ai déjà parlé, je crois, d'un petit livre du XVIII^e^ siècle appelé *le Christianisme raisonnable*.

M. DEL. — Je ne me souviens pas.

M. DESM. — Eh bien ! il n'en est pas qui me soit plus odieux, car il n'en est point de plus corrupteur. Non, laissez, que le christianisme, au contraire, demeure une déraison. C'est ainsi qu'il doit vivre pour être relativement inoffensif. Réduit à un sage déisme, à une honnête morale, il vous tenterait peut-être, comme un joli champignon blanc et rose avec, sous son chapeau frais, de délicates lamelles transparentes, et, dans le cœur, une charge de poison.

M. DEL. — M. Jules de Gaultier a dit à ce propos, je crois, des choses très sensées ?

M. DESM. — Il ne saurait dire que des choses très sensées. Je crois, en effet, que son argument n'est pas éloigné du nôtre, car vous m'approuvez, n'est-ce pas ?

M. DEL. — A demi, car si les superstitions, vues de l'extérieur, sont curieuses...

M. DESM. — Mais quand on est entré dans leur cercle, on les sent comme vérités, et non comme superstitions.

M. DEL. — C'est cela précisément qui est fâcheux.

M. DESM. — Faut-il donc chercher à déconvertir les gens ?

M. DEL. — Non, non, l'indifférence.

M. DESM. — Cela serait-il digne d'un philosophe ?

M. DEL. — Point.

M. DESM. — Eh bien, voilà pourquoi je ne suis point moderniste. Tenons-nous en aux décisions trois fois saintes du vénérable père Letailleur, pape sous le nom de Pie X. C'est à lui, et non à M. Loisy, que je veux m'en rapporter pour le dogme, non moins que pour la doctrine et pour la pratique. Si vous aviez à étudier le bouddhisme, n'auriez-vous pas plus de confiance dans le Grand Lama ou dans le

Sacré Collège des Lamas, qu'en tel pauvre hérétique dépouillé de la robe jaune ?

M. DEL. — Et maintenant, si nous lisions un peu de Voltaire, pour nous débarbouiller la cervelle ?

M. DESM. — J'ai quelque chose de mieux.

M. DEL. — De mieux ? Fichtre !

M. DESM. — De plus neuf, si vous voulez.

M. DEL. — Je devine : c'est l'*Orpheus* de Salomon Reinach. J'ai le mien dans ma poche.

M. DESM. — C'est sa place. Avec ce gros petit livre, on met toutes les religions dans sa poche.

M. DEL. — Vous l'avez donc lu, déjà ?

M. DESM. — Oui, et j'en ai été fort satisfait. Enfin, nous avons une histoire des religions.

M. DEL. — Moi, je n'ai pas encore osé y entrer. Les religions, j'aime à regarder cela d'un peu loin.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Mme Marie Dauguet : *Les Pastorales* ; Sansot, 3.50. — Ernest Jaubert : *Cent ballades* ; Lemerre, 3 fr. — Mme Catulle Mendès : *Le Cœur magnifique* ; Lemerre, 3.50. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les Retrouvailles* ; Perrin, 3.50. — *La Mer fabuleuse* ; Messein.

Les Pastorales. Sans crainte des sourires que ferait naître sur des lèvres malveillantes une telle tentative, Mme Marie Dauguet osa dédier « à la grande ombre de Virgile ces chants d'un pâtre et d'un laboureur ». Sa témérité ne pourrait surprendre que les rieurs mal informés qui n'ont pas lu les justes et véridiques paroles de M. Remy de Gourmont, les humbles chroniques des Poèmes parues dans le « Mercure de France » ou, ce qui vaut mieux encore que les plus justes et les plus ingénieuses critiques, les œuvres qui précédèrent *Les Pastorales* : *A travers le voile* et *Par l'amour*. Dès l'abord on y distinguait une extraordinaire aptitude à éprouver et à transposer en un langage intelligible au lecteur les sensations de la vie rurale : il n'était pas entre elles de hiérarchie au regard de Mme Marie Dauguet et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'elle discernait avec une sensuelle sagacité le parfum triste des asters et le parfum brûlant et sauvage des tagètes. Elle ne se souciait pas, en effet, d'ordonner et de relier ensemble les éléments de la féerie universelle qu'offrait à son instinct le cours des travaux et des jours, si riche et si divers en son apparente uniformité. Depuis, elle a demandé le sens des choses aux meilleurs exégètes ; elle a lu Théocrite, Virgile et les *Vers Dorés* de Gérard de Nerval ; et ils lui ont été secourables. Comme elle avait déjà formé en elle-même son interprétation personnelle, les

livres n'ont pas dominé dans son imagination le monde des sons, des voix, de la lumière et des odeurs ; ils n'ont pas obscurci son intelligence divinatoire ; ils n'ont fait que la mieux élucider. Elle ne répugne non plus qu'autrefois à un didactisme qui ne va pas sans quelque excès :

En Mars, après un bon et soigneux déchaumage,
Nous sèmerons dans un sol argilo-calcaire
La flouve, le vulpin, l'agrostide vulgaire,
Qui forment un solide et résistant fourrage.

Que si on lui en faisait grief, elle s'autoriserait des Géorgiques et de leurs hexamètres précis et techniques. Elle respire encore le parfum des tilleuls, annonciateur de l'été ; mais elle respire avec lui le désir de vivre épars autour d'elle :

Tout s'émeut. On entend l'horizon haleter,
La terre sensuelle et lourde palpiter
Que l'émoi des pollens féconds enthousiasme.

Ma lèvre est appuyée à la lèvre des dieux,
Tant s'épanche, invincible, envahissant les cieux,
Une odeur de baisers, d'étreintes et de spasme.

Elle recherche la « beauté, suprême âme du monde » à l'éveil du verger d'avril ; elle commence à la pénétrer :

Mon oreille est plus claire et mon œil affiné
S'élargit... et j'écoute en mon être... et je sens
Qu'un dieu repose en moi qui n'est pas encore né.

Quel sera le dieu ? vêtu de lin, de peaux de léopard ou de rayons incandescents : Jésus de Galilée, Dionysos ou Hélios ? Elle ne sait : ainsi son maître Virgile hésitait entre Lucrèce et le panthéisme stoïcien ; et peut-être conciliera-t-elle les deux ennemis en une sorte d'orphisme rénové que lui aurait enseigné Gérard de Nerval :

Je serai comme Orphée le charmeur de la brute.
Mais j'irai par delà mon frère l'animal
Et j'apprivoiserai l'ortie qui me fait mal,
La pierre, l'élément...

Et selon l'incantation, la viorne amoureuse, les blés et l'herbe où danse le soleil délireront de joie. Cependant M^me^ Marie Dauguet ne s'est pas absorbée dans le monde au point de ne pas se souvenir qu'elle est pour sa part la créatrice de la fête qu'elle célèbre, et elle ne peut, non plus que M^me^ de Noailles, accepter l'anéantissement de la personne qui goûta si puissamment la vie ; quand rayonne Messidor, elle s'écrie :

Radieuse saison, j'ai compris ta sagesse

Et que le soir où l'on meurt, l'unique remords
Atroce est de songer qu'on oublia de vivre
Et qu'on descend sous terre avec les deux mains vides :
Ah ! jouissons, ah ! jouissons, nous qui serons des morts.

Parmi ces beaux poèmes, Mme Marie Dauguet a laissé place à deux morceaux allégoriques et narratifs, *le Bac* et *le Bois des Gouvets*, qui ne s'harmonisent pas avec l'ensemble du livre ; et par scrupule de grammairien, on lui reprocherait sans trop de rigueur l'emploi de quelques mots patois mêlés à la trame de son excellent français : ce sont gentillesses dont n'a pas besoin de se parer sa Muse robuste et splendide.

Cent ballades. Point tumultueux, peu pressé de parvenir, patient à parfaire dans une matière rare un travail probe et loyal, M. Ernest Jaubert estime que, dans les formes rigides et immuables des poèmes traditionnels, il est possible d'exprimer des pensées dissemblables, changeantes et libres : ainsi Leconte de Lisle, dans le rythme de la villanelle, traduisit la morne horreur d'une sombre nuit tropicale où s'engloutissent le Temps, l'Etendue et le Nombre et M. Emile Michelet, plus proche de nous, employa la sixtine à des fins qui n'étaient pas frivoles. Lui-même, autrefois, écrivit des *Gloses* qui n'étaient pas de simples jeux d'esprit et voici maintenant qu'il se hasarde « le premier, sauf erreur, à publier *Cent Ballades*, et qu'il dit avoir rêvé « d'accomplir non besogne de prosodiste et jeu de rimeur, mais œuvre d'artiste et de poète ». Déjà M. Laurent Tailhade, avec une incomparable maîtrise, avait alternativement, dans ses huitains et dizains, fait chanter la satire et l'élegie. Moins violent et moins lyrique, M. Ernest Jaubert a cependant su le plus souvent inventer pour son refrain les mots caracteristiques qui commandent et appellent toutes les variations des strophes de l'envoi. En voici du mode plaisant :

Arthur Meyer bénit le pape
. . . . . .
Mi Lohengrin, mi Gaudissard.
(*Ballade Guillaume II.*)
Le Bridge arrive et râfle tout.

D'autres célèbrent les joies terrestres :

Nous savourons la bouillabaisse
. . . . . .
Un bon lit, c'est trois femmes nues

Mais d'autres aussi indiquent les saisons et les heures :

La sève pleure et la fleur rit.
. . . . . .
Les larmes grises de l'automne.

Enfin, pour que la pure beauté soit honorée ainsi qu'il est dû :

Belle du fond des temps sourit encore Hélène.

Certes, les cent refrains ne sonnent pas tous avec une aussi heureuse plénitude de sens et un aussi parfait accord entre les mots majeurs et ce qu'ils doivent suggérer ; mais il advient aussi que, même en usant de rythmes plus faciles, les poètes, vieux ou jeunes, n'aient pas constamment du génie.

Le Cœur magnifique. A la première page de son livre, Mme Catulle Mendès glorifie l'héroïque aventure d'Icare qui mourut pour avoir désiré le ciel ; et elle affirme à la dernière, dans une hautaine *Ode au Destin*, que nul n'est vaincu par les événements, mais par soi seul, dès lors qu'il avoue sa défaite et que les seules heures qui méritent son souvenir furent celles où elle put, évadée des formes humaines de la vie :

Vivre sans ombre sur le sol.

Ainsi le voulut ce cœur magnifique et la dure règle qu'il s'était imposée fut de ne jamais « se montrer indigne de soi » et de n'être point « comme les autres ». La pire douleur qu'il put connaître, c'était de douter de toute sa puissance, ou plus simplement de douter et parce que, avec une trop fière audace, il avait tenté d'atteindre l'impossible certitude et de rendre éternelles quelques minutes victorieuses, il n'accepta pas sans essayer de les dompter les féroces rébellions de la destinée. Cœur magnifique, mais aussi cœur pitoyable et cruel qui refuse d'accorder et de s'accorder à la fois le nécessaire oubli d'un rêve déchu de très haut. Avec quelle âpreté, la poétesse regrette que même la souffrance ne dure pas toujours :

Amour par qui j'ai su ces heures torturées
Où magnifiquement on croit qu'on va mourir,
Que vous ai-je donc fait pour ne plus en souffrir,
Quand tombent dans la nuit les heures déchirées.

Tout est neutre et parfait, tout me semble normal ;
Sans me plaire l'instant qui passe me contente
Et plus rien ne me blesse et plus rien ne me tente,
Ce cœur n'est plus à moi qui ne me fait plus mal.

Il lui faut cependant renoncer à la royale tristesse et rappeler l'invincible Erôs qu'elle avait cru dépris d'elle :

Ah ! ne me croyez pas ; Amour, Amour charmant,
Impérieux Amour, ah ! comme je vous aime !

Ce n'est qu'une brève défaillance et une passagère rémission. Que l'on relise la violente apostrophe de Musset :

Sur quel lit, dans quels bras...

et la même tragédie sentimentale transposée dans *l'Attente au Balcon*, la morsure de la trahison, imaginaire ou réelle, est ici perçue plus atrocement peut être par un esprit demeuré maître de soi et dont rien n'altère l'affreuse clairvoyance :

> Ah! je veux mon amant, je veux l'amant que j'aime
> Et rien pour m'affirmer, chez lui, que c'est lui même ;
> Son reflet au miroir n'est pas le sien ; malgré
> Sa présence un secret le retient séparé
> De ces choses d'ici — Et tout ce qui m'entoure
> D'un silence exigeant qu'on m'aime et me secoure,
> Réclame mon amant devant cet inconnu.
> — Arrête-toi, mon cœur, il n'est pas revenu.

Il y a des mots redoutables qu'il ne faudrait point prononcer devant qui les entend en leur sens absolu et n'abdiquera aucun des trésors qu'annoncent leurs magiques syllabes :

> Si tu n'as pas le cœur fabuleux de Tristan,
> Si de m'avoir brisée entre tes bras fidèles
> Tu ne vois pas ta chair et ton âme immortelles,
> Si tu ne m'aimes pas, va-t'en.

L'Amour ainsi évoqué n'est plus l'enfant rieur des idylles alexandrines et des anthologies ; c'est un dieu sombre et terrible, frère jumeau de la haine, et qui participe à la jalousie forcenée et vindicative du Jahveh biblique ; il n'est point donné aux âmes vulgaires d'en être les prêtresses et les plus illustres victimes ; mais elles ne sauraient lui être fidèles sans cesser d'appartenir à l'humanité et les plus résolues à lui obéir cèdent à la tendresse meilleure par quoi les hommes faillibles sont moins malfaisants que les implacables dieux.

Les Retrouvailles. Un peintre de ce temps a fait établir par un carrossier ingénieux une assez spacieuse voiture aménagée de telle manière qu'il y puisse travailler à son aise, en ouvrant sur le spectacle qu'il lui plaît de regarder l'un des panneaux de son atelier ambulant ; la voiture stationne en quelque rue fréquentée et, sans être vu, le subtile chasseur d'images saisit à son gré, dans la foule qui se renouvelle les figures particulières et le rythme général du flot humain.

Pas n'est besoin à M. Charles-Adolphe Cantacuzène d'une installation aussi ingénieuse. Dans la cohue vivante, il est toujours assez attentif et cependant isolé pour « fixer des minutes », selon sa propre expression un peu barbare ; s'il reconnaît et retrouve presque à coup sûr des silhouettes qui lui sont et nous deviennent familières, c'est qu'il les avait déjà devinées en son imagination volontiers visionnaire et il ne rencontre en effet que les formes multiples et charmantes de son rêve antérieur ; il en reproduit alors les apparences en croquis

d'un trait sommaire, d'un art à la fois très compliqué et très primitif. Tantôt il s'avouera presque mélancolique.

Voici l'heure qui passe, énervante de grâce,
De grâce passagère en ce doux soir qui passe
Comme un nuage fin sur des lilas mourants.

Prends la chair ; porte-la vers ta lèvre fanée ;
Serre-la dans tes bras épuisés, mais ardents :
Qu'elle rayonne en toi comme une matinée.

Tantôt il condescendra à une gaminerie en quatre vers :

Ma vicomtesse
A l'œil poché :
Serait-ce que l'amour aveugle s'est fâché
Enfin de sa paresse...

Mais si, dans *les Baisers*, il rappela par politesse le nom de Dorat, ces trente et un petits poèmes n'ont de commun que le titre avec l'œuvre médiocre et monotone de son prédécesseur en galanterie et l'on en goûtera les grâces imprévues, les témérités de vocabulaire et de syntaxe, et le ton à la fois grave et funambulesque.

La Mer fabuleuse. M. Henry Charpentier, en publiant à un très petit nombre d'exemplaires neuf courtes pièces en alexandrins sonores et métalliques, ne prétendit point du coup forcer les portes de la gloire ; il sied de voir ici l'hommage fait à des aînés qu'il aime par un jeune homme épris de légendes héroïques et de fastueux décors et c'est un heureux augure qu'il témoigne d'une telle prédilection pour Ephraïm Mikhaël, Stéphane Mallarmé et M. Henri de Regnier, à condition qu'il les honore sans s'asservir à eux.

P. QUILLARD.

LES ROMANS

J.-H. Rosny, aîné : *Marthe Baraquin* Plon, 3.50. — Robert Randau : *Les Exploiteurs*. Sansot, 3.50. — Claude Farrère : *La Bataille*, Moderne Bibliothèque Fayard, 3.50. — C. Nisson : *Le Cadet*, Plon, 3.50. — Gyp : *La Bassinoire*. Flammarion, 3.50. — Marcel Boulenger : *Les Dragées de fée*, Fayard 3.50. — Edmond-Justinian : *Le Mariage de Don Juan*. Perrin, 3.50. — Ernest Daudet : *Le Mauvais arbre sera coupé*, Ambert, 3.50. — Victor Jarguerite : *Le Petit roi d'Ombre*, Annales politiques et littéraires, 3.50. — Tristan Bernard : *Les Veillées du chauffeur*, Ollendorff, 3.50.

Marthe Baraquin, par J.-H. Rosny. Cette fois, un auteur très consciencieux, J.-H. Rosny, a bien voulu nous faire le portrait d'une honnête fille du peuple et nous raconter ses aventures. Il n'y a point de déception : il s'agit d'une honnête fille sortant du peuple, ne demandant qu'à y rentrer mais c'est une espèce de phénomène qui n'aime ni l'amour ni les hommes. J'ai presque peur que cette

singulière créature, cette exceptionnelle Marthe Baraquin... ne nous confirme la règle ! Marthe est née d'un brave ouvrier rempli d'illusions et d'une crapuleuse femme ne rêvant que de basse noce, car elle n'a rien de ce qu'il faut pour arriver à la grande fête. Le père Baraquin mort, il est remplacé par un ignoble satyre, un vilain savetier puant le vieux cuir et le bouc, lequel père de rencontre voudrait devenir aussi l'amant de la fille. La lutte commence entre l'armée des rôdeurs de jupes et la pauvre Marthe seulement amoureuse de la vie, du rayon de soleil qui passe dorant les très sales atomes de la cour où elle joue, le ruisseau d'immondices où elle puise pourtant des idées de nature, d'herbe tendre, de liberté avec des amies ouvrières, petites victimes faibles comme elle, des romances qu'on fredonne et de l'annonce enluminée du feuilleton en vogue, palpitante réclame avec quoi on plie le pain quotidien du pauvre monde. Marthe aimerait un garçon doux qui n'aurait ni désir ni geste violent, elle aimerait l'impossible et elle est suivie d'un affreux voyou, d'un misérable souteneur, Huraud dit le Rouge, ayant sans cesse les plus horribles menaces à la bouche. Un moment elle pense lui échapper en se réfugiant chez son intime amie, la petite Microbe. Malheureusement Microbe a un amant, celui-ci s'éprend de Marthe et il faut encore fuir la menace d'un désir farouche. La peur, la faim et toutes les misères morales endurées font que Marthe tombe dans le piège tendu par Huraud, le chef de bande, apache dont la sincère laideur nous console des habituels *costauds* des bons romans à la mode. Au moins celui-là n'est pas fabriqué à l'intention des salons littéraires. Il est si répugnant qu'aucune femme de lettres ne peut l'admirer... pour le plaisir de l'étude de mœurs. Marthe doit lui obéir, le servir, et gagner sa vie à la sueur de son charmant corps de fille saine. Puisque les lois tolèrent le métier de ces individus, comment pourraient-elles protéger leurs pauvres esclaves blanches ? La vie infernale de Marthe ne peut être adoucie que par un peu plus d'esclavage, elle essaye de la vraie domesticité chez une vieille folle, rentière avare qui la prend pour femme de chambre, persuadée, du reste, qu'elle ne tardera pas à mal tourner. C'est le fils même de la vieille dame égoïste qui s'efforce de surprendre encore la vertu de Marthe, mais celle-ci a de plus en plus l'horreur de l'homme, propre ou malpropre, elle préfère fuir ce nouveau dompteur malgré ses offres réitérées de bonnes fortunes. C'est encore la misère, encore les rôdeurs de jupes, encore le souteneur tapi dans l'ombre des portes cochères pour lui donner des ordres ou le coup de couteau final. Un soir Marthe va enjamber le parapet d'un pont et deux bras affectueux la retiennent... c'est, trop tard, celui qu'attend son instinct : le héros désintéressé.

Trop tard ? Elle n'a que dix-huit ans .. Est-il jamais trop tard pour que la confiance en la vie puisse renaître ? Marthe se refait une vir-

ginité dans le sang de son bourreau ; elle tue Huraud le Rouge, tombe cruellement blessée à son tour, mais sauvée, purifiée de tous les immondes contacts, prête à l'existence neuve que lui fera le très honnête homme qui l'a recueillie. Il faut louer, dans ce roman, la grande probité littéraire de l'auteur, l'un des écrivains le plus probes qui soit. Il aurait pu, le sujet aidant, chercher à plaire par le côté excessif des situations qu'il nous exposait. (Combien de littérateurs font de l'horreur en décor, c'est-à-dire plus par vice littéraire que par amour de la vérité !). J.-H. Rosny a voulu seulement nous montrer tous les pièges de la rue tendus aux femmes pauvres et il n'a pas exalté la passion du chasseur aux dépens du gibier, non plus que les ruses du gibier poursuivi. Il a été le sincère historien du vilain mâle et il a blâmé courageusement la force primant le droit. Son meilleur triomphe serait de faire croire, l'espace d'un livre qui n'est pas qu'un roman, à la sincère honnêteté d'une fille de ce peuple parisien si profondément pourri.

Les Explorateurs, par Robert Randau. Colorée, intensément vivante dans sa brutalité quelque peu voyoucrate, remplie de trouvailles de mots, de descriptions lumineuses et de psychologies inattendues, l'œuvre de ce romancier de la Brousse est de plus... une œuvre patriotique dans le bon sens français de cette acception. Est-ce une histoire de toutes pièces inventée ? alors félicitons l'auteur de son imagination ardente ; est-ce simplement le récit d'une course au désert et il conviendrait, en ce cas, de féliciter le héros de ce triomphe. La mort d'Andréotti, les glorieux combats de Sœurpierre et de temps à autre les curieuses réflexions morales (ou amorales) de Cassard sont de belles pages à intercaler dans le bréviaire... des droits de l'homme libre. On ne peut guère penser à Paris, au fond d'un cercle de joueurs, comme on pense au milieu des sites brûlés du Sénégal. Maintenant la paperasserie administrative est partout la même... et la passion pour les petites femmes, noires ou blanches, ne diffère que de nuances de peaux, bien entendu. Sur toute la surface de la terre, d'ailleurs, les humains ont de semblables mauvais instincts ; seulement, dans le livre de Robert Randau, on voit de temps en temps circuler un lion, ce qui donne envie d'écouter religieusement comment rugissent là-bas ceux qui n'en ont pas peur.

La Bataille, par Claude Farrère. Voici qui nous console des Japonais de cartons que nous servent les journalistes s'étant fait une opinion dans les comptes-rendus de Madame Chrysanthème. Il y a un Japon de surface, verni et prétentieux, mignard et trop spirituel comme les porcelaines de collection ; mais il y a un Japon sauvage, un Japon d'antiques traditions qui n'oublie rien de ses goûts primitifs. Malgré une apparente européennisation, il y a toujours un Japon qui sait s'ouvrir le ventre à propos pour certifier sa noblesse et nour-

rir ses enfants de son propre sang répandu pour la cause des beaux gestes. Claude Farrère se moque un peu de la marquise Yorisaka quand elle reçoit ses robes des grands couturiers de Paris, mais il la remet bien haut dans son estime lorsqu'elle part dans tout le mystère de son deuil après la glorieuse mort de l'époux, son seigneur et maître, celui qui en dispose pour la plus grande gloire de sa nation. Dans *la bataille*, le nouveau et l'ancien Japon se mesurent un instant des yeux, le marquis Yorisaka et le lieutenant Hirata Takamori ne se comprennent plus, mais brusquement le lieutenant, à la lueur du feu de l'ennemi, aux éclats rouges du soleil de sang tombant du front de son capitaine qui expire en chantant la romance de Mitsou, voit, touche en même temps que la plaie vive du vainqueur, les raisons secrètes de la victoire. Le passage, purement technique, où il est compté les coups de canon échangés entre les navires ennemis, est vraiment d'un merveilleux effet dramatique. Ces hommes enfermés dans l'obscurité d'une puissante machinerie de guerre, se tuant froidement en calculant leur tir au télémètre, sont mille fois plus impressionnants que des soldats se prenant corps à corps. Si le Japon nous a volé nos meilleures façons de tuer, au moins il prouve qu'il sait s'en servir sans y ajouter nos très mauvaises manières d'intellectuels toujours occupés à parler sous les armes. Maintenant souhaitons que les Japonais ne nous empruntent pas l'alcool... après la poudre sans fumée !

Le Cadet, par G. Nisson. Très poignant duel de la raison et du préjugé. Le cadet des Monastruc hérite des droits de son aîné parce que celui-ci n'a pas envie d'entretenir le bien seigneurial, mais il n'hérite que de l'honneur, pas de la fortune. Il lutte contre tous les ennuis de la médiocrité, donne sa démission pour gérer ce bien qui dépense et ne rapporte presque rien tellement les frères plus âgés ont de besoins, sinon d'exigences. La mère, aveuglée par sa faiblesse de femme ignorante des nouvelles mœurs, appauvrit encore la malheureuse maison par des largesses inutiles jusqu'au jour où le pauvre cadet ruiné, désenchanté, obligé de renoncer à son amour, finit tristement dans le ridicule d'une industrie quelconque... et quelle industrie : *le pâté de canard* ! Je sais bien que ce petit Monastruc doit sembler un sot, mais il est touchant tout de même, car ceux qui veulent marcher dans l'absolu sont si rares !...

La Bassinoire, par Gyp. Non, Mme Gyp n'exagère pas. Elle prend seulement le ton de la *blague juive*, ce qui prouve qu'elle a de déplorables fréquentations ! Ce sont les Juifs entre eux qui ont donné ce ton-là aux mondains du jour. Pourquoi diable serait-on plus royaliste que ces rois de Paris ? Je ne connais qu'eux pour avoir le toupet de faire passer leurs travers pour des rosseries. D'ailleurs, dans quelque temps, tout se sera estompé, unifié, aplani et on ne recon-

naîtra plus les siens. Cette Bassinoire-là, je la connais, c'est-à-dire j'en connais une douzaine, seulement, elles sont moins laides et beaucoup plus dangereuses, naturellement.

Les Doigts de fée, par Marcel Boulenger. Est-ce que l'auteur le fait exprès ou a-t-il vraiment découvert ce nouvel article de Paris ? Voici deux fois qu'il nous offre l'héroïne voleuse. Diable ! Il y a eu déjà la jolie maniaque volant dans les grands magasins et voici la jeune fille, très *oie blanche*, qui emporte trois cent mille francs pour... se singulariser. Je ne conçois pas bien la femme voleuse pour le seul plaisir de voler, mais j'admets cette nouvelle conception de la parisienne *chic* parce que ça me change un peu de l'habituelle adultère. Le type du bon mari amoureux paisible de sa belle-sœur et laissant sa femme, une esthète connue, aux prises avec le grand Mécène collectionneur, est un type original, sinon très sympathique. De ce milieu factice trop *modern style*, sort un couple affranchi plus proche de l'humanité des premiers âges que de la chevalerie, cependant il vaut encore mieux que les gens de la haute vie intellectuelle de nos salons à la mode et puis ils sont heureux, tandis que les autres font semblant de l'être.

Le Mariage de Don Juan, par Fidao-Justiniani. A ce compte-là tout individu s'étant amusé et ayant retiré quelque philosophie de ses amourettes de passage, puis faisant une fin honorable en épousant une demoiselle très bien, capable de le comprendre, serait un *Don Juan?* La seule qualité de Don Juan, à mes yeux, c'est de ne pas aimer... mais de le faire croire aux différentes créatures qui lui passent par les bras. L'amour est, en effet, un système, mais quand le mécanisme du système est parfait ça suffit, et le *Don Juan* sentimental me paraît... de qualité inférieure.

Le Mauvais arbre sera coupé, par Ernest Daudet. Parents égoïstes, jeune fille respectueuse, jeune homme mal élevé, aimable artiste, bon garçon. L'histoire ne finit pas, car le *mauvais arbre* n'est pas coupé du tout. Il demeure sans femme, c'est-à-dire sous les branches de lierre s'attachant à lui pour l'embellir ou le soutenir ; mais il ne tombe pas, sinon dans le mépris général. A ce propos du titre, il n'y a point de *mauvais arbre*, car dans la nature un morceau de bois est joliment plus utile qu'un homme, serait-il, d'ailleurs, fort honnête.

Le Petit roi d'Ombre, par Victor Margueritte. Nouvelle et, espérons-le, dernière version de la fuite du petit Louis XVII. De toute c'est la plus compliquée. Il y a deux enfants : un idiot et un muet, substitués au véritable dauphin, et comme le dauphin supposé meurt également aux yeux des républicains pendant que les royalistes sont trompés sur la qualité de l'autre, le vrai demeure le plus flou, le plus inexplique, le petit roi d'ombre enfin. C'est ingénieux et sans doute

plus historique mais, malgré l'habileté du narrateur, ça donne envie de penser que le seul Louis XVII légal est bien mort au Temple... On se demande comment il aurait pu ne pas y mourir après la série de tourments qu'on lui a fait endurer.

Les Veillées du Chauffeur, par Tristan Bernard. Chaque fois qu'une industrie nouvelle engendre des admirateurs, elle nous dote aussi d'un nouvel humour. Le sport de l'automobile, sport d'homme assis, devait fabriquer de nouveaux chevaliers de... la dite industrie et les héros de Tristan Bernard sont amusants, car ils sont doux, pas dangereux, de plus ils vont vites comme tous les poids morts. J'ai une vague idée que l'auteur des *Veillées du chauffeur* doit faire du cheval.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Lettres de J. Barbey d'Aurevilly à Trébutien. 2 vol. in-8, 15 p. A. Blaizot. — Pierre de Crisseuoy : *Essai sur Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly, à propos de son centenaire*, 1 vol. 1.5o. « Bibliothèque des Entretiens Idéalistes ». — Pierre Dufay : *Victor-Hugo à vingt ans. Glanes romantiques*, 1 vol. in-18. 3.5o, « Mercure de France ». — André Beaunier : *Pour la défense française. Contre la réforme de l'orthographe*, 1 vol. in-16. 1.5o. Plon.

Lettres de J. Barbey d'Aurevilly à Trébutien. Barbey écrivait dans son *Memorandum*, à propos de ces lettres : « Le meilleur de moi est dans ces lettres où je parle ma vraie langue et en me fichant de tous les publics ! » Après les avoir relues, il ajoutait : « Je puis attendre la gloire, appuyé là-dessus. » Il y a là, en effet, peut-être les plus belles pages de Barbey, les plus spontanées, et c'est dans cette correspondance qu'il a livré la vérité et la sincérité de son être. Quelle belle hardiesse de langue, d'une merveilleuse pureté, même dans ses audaces. Presque à chaque page, Barbey se défend d'être un homme de lettres, et il a raison, quelque paradoxal que cela puisse paraître : il n'écrit que pour « apaiser ses facultés » ; il n'écrit que parce qu'il ne peut agir. On sent l'homme sous la phrase; on y devine le geste, toujours hautain. Si la phrase, si le geste, ont quelque emphase, quelque fougue, ce n'est pas artificiel et voulu, mais l'expression même d'une nature exaltée et chevaleresque. Il tient une plume comme on brandit une épée : « Je vous écris avec une plume qui fume encore de mon Brummell. » Malgré l'abondance et la richesse de ses images, il n'a pas d'imagination ; il se contente de donner de la vie, de faire rayonner des faits exacts, vécus, et aucune littérature ne fut plus personnelle que la sienne. Nul peut-être, excepté Stendhal, ne fut plus curieux de lui-même, de se noter, de s'analyser, de s'exalter : « Pour moi, dit-il, le talent est un écho des plus grands sentiments qui ont passé

dans ma vie. » Certes, il avait le respect de ce qu'on appelle l'art, et ces lettres nous montrent l'honnêteté de son travail, mais il pensait que l'art est moins intéressant que la vie : dans les œuvres d'art, on se dissimule, dans ses lettres, ses Memoranda, on se montre à nu devant soi-même et devant les autres. Dans toute œuvre de littérature, ce qui vaut, c'est la réalité, qui s'y cache : « En dehors de la réalité et du souvenir, écrit Barbey, je n'aurais pas trois sous de talent », indiquant, par cet aveu, que c'est sa propre vie, sa propre expérience qu'il a mise dans ses livres. A propos de ses *Memoranda* interrompus par la mort de Guérin, il observe que, si Guérin eût vécu, il eût sans doute, pour son ami, continué à noter sa vie par quarts d'heure. Mais il vaut peut-être mieux, dit-il, que ces choses n'aient pas été écrites : « Tout cela, comme la plupart des fautes commises, comme le temps que l'on croit perdu, doit devenir plus tard du talent peut-être. » On pourrait épiloguer sur cette phrase, et en tirer un enseignement : il faut vivre, avant d'écrire, il faut vivre le plus possible, ne rien renier de sa vie et de ses souffrances. Barbey se contredit même, lorsqu'il confesse qu'il a perdu son temps avec les femmes. Il ne faut pas le croire. S'il aima les femmes avec passion, il ne sut jamais leur cacher le mépris qu'il avait d'elles et de sa propre passion. Ses journaux, ses lettres nous apprennent que, lui aussi, enferma souvent son absolu dans le cœur d'une femme, d'une petite femme, mais la vie des passions « n'exclut pas pour moi l'ennui », avoue-t-il. Il fut d'ailleurs d'une très grande discrétion au sujet de ses maîtresses, dont il ne révéla jamais les noms. Il a inspiré de la passion à Eugénie de Guérin, et ne veut pas que cela soit révélé. S'il l'écrit à Trébutien, c'est que Trébutien est un autre lui-même. Pourtant n'a-t-il pas déjà l'intuition que ses lettres seront publiées, un jour ?

On sait l'admirable amitié qui unissait Barbey d'Aurevilly à Trébutien, amitié basée sur une grande sympathie intellectuelle et sur les mutuels services que se rendaient ces deux êtres. Dans cette amitié, Barbey est le dieu qui se laisse adorer dans ses œuvres, Trébutien collectionne les manuscrits, les articles, les annote, les commente, semble n'avoir d'autre personnalité que d'être un reflet de celle de Barbey. Il recopie de sa belle écriture les manuscrits de son glorieux ami et ne se lasse pas de faire des recherches pour ses travaux. Barbey d'ailleurs use de cette complaisance : « L'amitié est une grande impudique, » dit-il. Mais l'affection que Barbey témoigne à Trébutien dans cette correspondance est sincère : il rêve d'être assez riche pour faire venir son ami auprès de lui ; il le tient au courant non seulement de ses travaux, mais des aventures et des émotions, des exaltations et des découragements de sa vie. Mais cette correspondance de Barbey est surtout le memorandum de ses travaux littéraires. Ce sont de curieuses confessions sur sa méthode de travail,

sur son dégoût de certaines besognes dans des journaux, etc. Le journalisme, pour lui, c'est un travail forcé, une nécessité pour arriver à la réputation, mais quel mépris il manifeste pour le public qui le lit, pour les Directeurs qui l'emploient et châtrent ses articles. Ses hardiesses font peur : « Mes succès à moi, dit-il, c'est d'être souffert. » Si les critiques arrivés le ménagent, c'est qu'ils devinent en lui un grand talent qui doit le mener à la gloire. Mais on craint aussi de le faire trop valoir...

Il y a, dans cette correspondance, de très belles pages sur Maurice de Guérin, ami commun de Barbey et de Trébutien. Barbey possède les inédits de Guérin, « matériaux d'un livre immortel, écrit-il ; bonheur aussi grand pour la littérature française que la publication des œuvres inédites d'André Chénier ». Ses divers jugements sur l'œuvre de Maurice de Guérin, éparpillés dans ces lettres, forment le plus bel éloge la plus vivante critique que l'on puisse écrire sur cet écrivain. Il nous donne aussi son jugement sur Eugénie : c'est du « Guérin-femme ; mystère, grâce et faiblesse en plus ». Il sait la passion qui habite en elle : « Cette bouche malade de désirs se tordait à autre chose qu'à l'hostie, et la sainte-hostie en y passant n'en apaisait pas les feux. » Il faut encore signaler, dans ces deux volumes, quelques portraits qui sont parmi les plus belles pages de Barbey : le portrait de son oncle et celui de la baronne de Maistre.

En 1896, au bas d'une lettre interrompue, Barbey d'Aurevilly ajoutait : « Ce que mon amitié ne sera jamais ». Et pourtant, à propos de l'édition des œuvres de Guérin, une brouille survint entre les deux amis. Ils ne se reconcilièrent jamais. Cependant, la promesse de d'Aurevilly s'est réalisée et le nom de Trébutien se trouve à jamais associé au sien. Et c'est ainsi qu'il paie en gloire les services, les délicatesses de Trébutien, son éditeur, son collaborateur discret et secret, l'ami du meilleur temps de sa vie.

§

Ce petit **Essai sur Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly**, de M. Pierre de Crissenoy, est un résumé bien fait de la vie et de l'œuvre du romancier normand, avec d'abondantes citations extraites des Memoranda, des analyses des romans et une appréciation juste de leur valeur et de leur intérêt. M. de Crissenoy fait surtout valoir, en Barbey, le chrétien. Disons, nous, qu'il fut un homme de génie, et que nous admirons davantage son talent d'écrivain que ses vertus chrétiennes : « Son œuvre n'était pas bâtie sur des vanités terrestres, mais sur une chose éternelle, l'Amour de Dieu. » Sur l'amour de la vie aussi, et c'est par cela qu'elle vivra.

§

Dans ce volume, **Victor Hugo à vingt ans**, M. Pierre Dufay,

s'est proposé, en publiant intégralement les lettres du poète à son père, le général Hugo (1), de fixer définitivement les relations de Victor Hugo avec son père et sa seconde femme. Ces lettres complètent et rectifient le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. L'éloignement entre le père et ses fils était « plutôt matériel », comme l'écrit M. Dufay et comme la lecture de cette correspondance nous l'apprend ; et les fils savaient fort bien « lui réclamer leurs mois de pension, quand ils se faisaient trop attendre. » C'est Victor qui le plus souvent se charge d'écrire au général ; et sous les respects, les protestations de tendresse, etc., on ne devine qu'une chose sincère : le désir de recevoir le plus tôt possible la pension. Pourtant, le jeune Victor fait des démarches pour faire autoriser par le gouvernement une société littéraire que le général veut fonder à Blois. Le général Hugo est poète et romancier, lui aussi, et on peut lire dans ce volume la liste respectable de ses ouvrages. Il est amusant de lire la critique du fils sur les œuvres du père :

Je me hâte d'en venir à ton ingénieux poème; il me tardait de te dire tout le plaisir que j'ai éprouvé à le lire. Je l'ai déjà relu trois fois et j'en sais des passages par cœur. On trouve à chaque page une foule de vers excellents tels que *et vendre à tout venant le pardon que je donne* et de peintures pleines de verve et d'esprit comme celle de Lucifer prenant sa lunette pour observer l'ange. — Je ne puis m'empêcher de te dire combien il m'a semblé remarquable que tu aies mis si peu de temps à faire ton joli poème.

Enfin ces lettres nous entretiennent des félicités d'Adèle et de Victor. Ce dernier avoue jouir « du bonheur le plus doux et le plus complet » et n'y voit pas de terme dans l'avenir. Adèle est la plus heureuse des femmes. Bientôt elle sera la plus heureuse et la plus malheureuse des mères : son petit Léopold meurt, âgé de trois mois. Victor Hugo écrit à ce sujet, à son père, une lettre qui est déjà un beau morceau de littérature et dont l'ode *A l'ombre d'un enfant* sera la mise au point parfaite.

Remercions M. Dufay d'avoir cueilli pour nous ces *glanes romantiques*, parmi lesquelles se trouvent quelques beaux épis qui méritaient d'être ramassés.

§

Dans ce spirituel pamphlet pour la défense française **contre la réforme de l'orthographe**, M. André Beaunier se moque agréablement de l'orthographe phonétique de M. Brunot. Il nous démontre que le rapport de M. Brunot sur le projet de réformes est plutôt l'œuvre d'un politicien que d'un philologue ou d'un écrivain. M. Brunot aime l'égalité et il ne veut pas que l'orthographe soit « la propriété de quelques-uns » et crée « une distinction entre les Français ».

(1) Une quarantaine de lettres autographes que possède la bibliothèque de Blois.

Mais que M. Beaunier se rassure, si un ministre et des députés n'ont vraiment aucune autorité pour réformer notre langue, ce n'est pas un décret qui pourra transformer et défigurer l'orthographe française. Mais l'orthographe n'est pas immuable et il ne faudrait pas non plus que les grammairiens et les philologues, par trop de respect, l'empêchent d'évoluer.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Georges Guibal : *Le Mouvement Fédéraliste en Provence en 1793 ;* Plon, s. p. — Paul d'Estrée : *Le Père Duchesne. Hébert et la Commune de Paris ;* librairie Ambert, 7 50. — Charles Vellay : *Discours et Rapports de Robespierre ;* Fasquelle, 3 50. — L. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon*, tome V : *Assistance et Bienfaisance, Approvisionnement :* Plon, 3 50. — Memento.

Le Mouvement Fédéraliste en Provence en 1793, par Georges Guibal. — Dans l'histoire de la Révolution, il est toujours aussi difficile qu'intéressant de dégager les nuances (car la nature complexe des faits empêche souvent ici des démarcations bien marquées) qui distinguent le fédéralisme de la contre-révolution. M. R. Bittard des Portes l'a naguère essayé pour l'insurrection de Lyon (1). M. Georges Guibal, le regretté doyen de la Faculté des Lettres d'Aix, à qui l'on devait déjà d'importantes recherches sur Mirabeau et la Provence, a tenté pareille entreprise en étudiant le Mouvement fédéraliste de 1793 en Provence. Ce mouvement fut plus compliqué que celui de Lyon. M. Guibal, qui connaissait à fond l'histoire de la Révolution dans le Midi, était bien l'érudit qu'il fallait pour le raconter et en déterminer les caractères.

Chose singulière, mais réelle, et qui vaut peut-être pour tout le fédéralisme, le fédéralisme du Midi eut bel et bien son origine première dans... l'esprit jacobin ; tout au moins dans l'organisation jacobine. Les Jacobins de Marseille avaient donné le dangereux exemple d'une véritable autonomie politique ; ils voulurent avoir, comme la Convention même, un Comité de défense générale ; ils étaient indépendants de la Convention ; le Midi n'obéissait, en somme, qu'aux impulsions parties de Marseille, d'Aix, de Salon, etc. Lorsque, plus tard, les révoltés plus ou moins girondins de Lyon et de Marseille émirent la prétention de n'obéir que sous conditions aux volontés de la Convention, que firent-ils, sinon de suivre, sans s'en douter, la pure doctrine jacobine, celle du club et celle de la commune, toute pénétrée d'un esprit d'orgueil, de domination et de contrôle à l'égard du pouvoir représentatif central ?

Quoi qu'il en soit, sans vouloir examiner davantage si le jacobi-

(1) Voir *Mercure de France* du 15 septembre 1906.

nisme ne contenait point, en principe, par son attitude à l'égard de la Convention, le fédéralisme lui-même, il est certain que l'action jacobine fut, dans le Midi, le point de départ du mouvement fédéraliste. Ceci ressort avec évidence de l'exposé des faits par M. Guibal. Il a montré, d'une part, que les Jacobins du Midi furent, antérieurement au coup d'Etat du 31 mai et du 2 juin, *fédéralistes* contre les Girondins du Midi, l'arrestation du maire girondin Mourraille, le 10 avril, marquant le moment caractéristique de cette première phase du mouvement. Et il a montré, d'autre part, que les Girondins du Midi, après le coup d'Etat du 31 mai et du 2 juin, furent *fédéralistes* contre les Jacobins du Midi. La liaison logique de ces deux phases en apparence si différentes est clairement marquée.

Reste à expliquer comment ce mouvement fédéraliste, jacobin d'abord, girondin ensuite, devint contre-révolutionnaire, et même royaliste. Les girondins, ou, si l'on veut, les modérés, — petits et moyens bourgeois, commerçants, etc., — qui, peu à peu, après la victoire du parti jacobin, et dans un esprit de résistance à ce parti et de revanche, entrèrent dans les sections et finirent par s'y trouver assez nombreux pour déborder (comme à Lyon) les représentants en mission, Moïse Bayle et Boysset, ainsi que Pâris, le président de l'administration départementale, ces modérés, affirme M. Guibal, étaient sincèrement républicains. Mais, et ici se retrouve, semble-t-il, la fatalité de la situation violente dont la responsabilité première remonte au Jacobinisme, mais « ils proclamaient la souveraineté absolue des sections sans comprendre tout ce qu'avait d'illégal la prétention d'opposer des fractions infimes de la souveraineté nationale aux lois votées par la majorité des représentants du pays entier». C'est le même paradoxe déjà constaté à Lyon : une population réellement républicaine, ou qui veut l'être, agissant contre-révolutionnairement. M. R. Bittard des Portes, le distingué historien de l'Insurrection de Lyon, à qui nous faisions part de nos doutes sur la réalité du républicanisme des Lyonnais révoltés, nous rappelait les peines terribles édictées par les insurgés mêmes contre toute insulte à la Constitution : et c'est pourquoi, ajoutait-il en répondant à une de nos critiques, il n'avait pas cru devoir se placer, dans son histoire, au point de vue de la contre-révolution proprement dite. Même attitude chez M. Guibal, qui même a voulu faire justice de la version communément répandue qui représentait le fédéralisme marseillais comme une levée de boucliers royaliste.

Et cependant ! Les nuances, comme nous le disions en commençant, deviennent ici bien indistinctes. La direction du mouvement avait fini par passer aux mains des royalistes ; et M. Guibal voit « un véritable commencement de terreur blanche » dans le régime que ceux-ci mirent un instant en vigueur. Conséquences extrêmes et logiques,

mais qui, d'après l'impartial historien, n'altèrent point la légitimité du principe contenu dans le fédéralisme marseillais : protestation contre « un odieux et criminel coup d'État (celui du 2 juin), qu'il faut condamner sans ménagement, si l'on veut conserver le droit de flétrir le 18 Brumaire et le 2 Décembre ». Nous ne savons si tel sera le point de vue définitif de l'histoire touchant le fédéralisme du Midi. Mais, grâce à M. Georges Guibal, le mouvement fédéraliste en Provence sera complètement connu. Au lecteur de déduire de ce parfait exposé un jugement sur les acteurs du drame.

Le Père Duchesne, par Paul d'Estrée. — Dans tout ce qui s'est écrit sur Hébert, le trop fameux rédacteur du Journal *le Père Duchesne*, M. Paul d'Estrée, qui, en un compact et un peu lourd volume, a étudié à fond son sujet, ne trouve d'ouvrage en faveur du démagogue que celui de Tridon, auteur qu'il qualifie de « maniaque ». Et il faut, en effet, pousser loin la manie des réhabilitations pour tenter celle d'un Hébert, du sadique calomniateur de Marie-Antoinette. L'œuvre de M. d'Estrée est un réquisitoire complet. On connaît la vie d'Hébert. Besogne artificielle, vénimeuse. Bohème et déclassé, tour à tour contrôleur de théâtre et libelliste, il fonde, au commencement de la Révolution, sa feuille politique, *le Père-Duchesne* où, en style poissard (un curieux travail en son genre et non dépourvu de talent), il exhale, à froid, sa violence démagogique. Besogne artificielle vénimeuse. Les gens du peuple allant voir ce « bon bougre » de Père Duchesne, qu'ils se représentaient à l'avenant de son style, étaient tout déconfits de trouver un petit monsieur bien mis, correct, soigné, dont la voix douce s'essayait gauchement aux jurons. La mystification éclata le jour de l'exécution d'Hébert. Le populaire, dont la courte jugeotte n'y avait guère jusqu'ici entendu malice, eut soudain l'intuition de la haine atroce qu'il avait fallu pour rendre capable cet homme à l'air bien éduqué, ce monsieur, de soutenir la longue gageure de son style crapuleux. Et les insultes s'exaspéraient, comme traduisant une honte.

Déjà fameux au 10 août, cette révolution achève la fortune démagogique d'Hébert. Il est délégué par sa section, la section Bonne-Nouvelle, à l'Hôtel de Ville, où il fait partie de la Commune insurrectionnelle. Nommé substitut du procureur général de la Commune Chaumette, son influence devient prépondérante. Il a la garde des prisonniers du Temple, il humilie la Législative, entre en lutte avec la Convention. Le Comité des Douze (chargé de faire une enquête sur les actes de la Commune) est dissous, et Hébert remis en liberté. M. d'Estrée a particulièrement étudié, d'après la collection du *Père-Duchesne*, la participation d'Hébert aux polémiques et aux manœuvres qui amenèrent la chute des Girondins. Meneur de la faction hébertiste, dont le but n'est rien moins que l'absorption par l'Hôtel-

de-Ville des pouvoirs de la Convention, Hébert est un moment l'arbitre des destinées de la Révolution. Toute-puissante après la chute des Girondins, cette faction, par sa position indépendante entre Danton et Robespierre, voit l'un et l'autre compter avec elle. Mais Robespierre la trouve décidément gênante, et il s'en débarrasse par l'échafaud, afin de pouvoir mieux en finir avec Danton.

L'histoire, d'ailleurs si misérable, d'Hébert est un chapitre important de la Révolution, en ceci qu'elle se confond avec l'histoire même de la Commune durant la période la plus terrible de cette dernière. C'est ce chapitre que M. Paul d'Estrée a pu écrire avec des précisions nouvelles, grâce à son étude toute spéciale de la vie du « Père Duchesne ».

Discours et rapports de Robespierre, publiés, avec une Introduction et des Notes, par Charles Vellay. — Continuant à recueillir les écrits et les paroles des hommes qu'il considère comme « l'élite de la Révolution », M. Ch. Vellay nous donne aujourd'hui un choix des Discours et Rapports de Robespierre. Nous supposons, du moins, que c'est un choix, car tout, évidemment, ne se trouve pas ici, et, d'autre part, M. Ch. Vellay ne s'est pas expliqué sur la manière dont il a composé sa collection (la mention de l'édition princeps accompagnant chaque Discours n'est pas suffisante). Au lecteur désireux de se rendre compte de cette manière, nous conseillerons de rapprocher ce recueil de quelques publications relatives à Robespierre, comme l'*Histoire de Robespierre* par Ernest Hamel, les *Œuvres choisies de Robespierre* publiées par Laponneraye et les 3 volumes de papiers inédits supprimés ou omis par Courtois. Quoi qu'il en soit, le choix de M. Ch. Vellay est fort bien composé. Nous pouvons nous y rendre compte des rapports de la carrière oratoire de Robespierre avec sa carrière politique. Leur développement, à l'une et à l'autre, est simultané. Citons, à cet égard, son « Discours sur la réélection des Membres de l'Assemblée nationale » (16 mai 1791), qui commença son renom d'incorruptibilité; son « Discours sur la liberté de tester » (5 avril 1791, non compris dans ce recueil), celui sur la « nécessité de révoquer le décret du marc d'argent » (11 août 1791), qui, avec leurs idées communistes, firent beaucoup pour sa popularité. M. Ch. Vellay note que Robespierre a conçu tout de suite la Révolution comme une transformation non seulement politique, mais encore économique et sociale. Il ne varia jamais là-dessus. Idées fixes. Caractère fixe. Tempérament d'étoffe étroite, mais résistante. Obscur encore et sans autorité, il tenait la Constituante une heure durant, par son opiniâtreté sur des questions que l'on croyait épuisées. Ce qui faisait dire à Mirabeau : « Cet homme-là parviendra; il croit à tout ce qu'il dit. » Et en effet, lorsqu'au déclin de la popularité de Danton (imprudemment absenté), il n'y eut plus rien, il y eut toute-

fois encore cet homme, intact, avec sa ténacité, et qui dès lors fit tout ce qu'il voulut. Parmi les discours se rapportant aux grands mouvements et aux préoccupations dominantes de la Révolution, signalons le « Discours sur la fuite du Roi » (21 juin 1791) et le « Discours sur l'inviolabilité royale » (14 juillet 1791); le « Discours sur la guerre » (2 et 11 janvier 1792); le « Discours sur le jugement de Louis Capet » (28 décembre 1792); le « Discours sur la Constitution » (10 mai 1793); le « Rapport sur la situation politique de la République » (18 novembre 1793); et enfin le fameux « Discours du 8 thermidor », le chant du cygne. On trouvera surtout l'expression des doctrines politiques et sociales de Robespierre dans trois de ses principaux Rapports : l'un sur « les principes du gouvernement révolutionnaire » (25 décembre 1793); l'autre sur « les principes de morale politique qui doivent guider la Convention » (5 février 1794); le dernier sur « les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains » (7 mai 1794).

Paris sous Napoléon, tome V : Assistance et bienfaisance, approvisionnement, par L. de Lanzac de Laborie. — Le Consulat et le premier Empire sont l'époque classique des administrateurs. C'est ce qui ressort avec une nouvelle évidence des tomes de M. L. de Lanzac de Laborie sur Paris pendant la période napoléonienne. Tout l'ouvrage, sous ce rapport, est de premier ordre et doit rester. Il ne faut d'ailleurs pas oublier non plus, dans cet ensemble, la chronique de la Ville, avec sa note de curiosité pittoresque (tome III, sur la société parisienne), ni, d'une façon générale, tous les aspects où se trouve rappelée l'histoire même de l'Empire (tome IV, sur la Religion). Mais l'étude administrative est bien la partie dominante (tome I, sur les institutions parisiennes du Consulat ; tome II, sur l'administration de Paris en son plein développement sous l'Empire, et l'actuel tome V, sur l'Assistance publique, la Bienfaisance et l'Approvisionnement). A ce point de vue administratif, la période impériale demeure, pour l'époque contemporaine, ce que fut la période de Colbert et de Louvois pour l'ancien régime : ses conceptions administratives dominent encore notre temps, comme celles des ministres de Louis XIV l'ancienne société. Tel est la vue d'ensemble que suggère le grand ouvrage de M. de Laborie, et constater cela n'est pas en faire un mince éloge, puisque ce livre mériterait de s'appeler aussi bien : « Histoire de l'administration française sous Napoléon ». Ajoutons d'autres qualités généralement reconnues : la sûreté de l'information, l'impartialité des jugements, l'intérêt. Jusqu'en des matières quelque peu arides, comme celles du présent volume, où l'on nous initie au mécanisme de l'Assistance publique et de l'Approvisionnement sous Napoléon, cet intérêt ne manque point : il est particulièrement instructif de connaître telles idées des

administrateurs de Napoléon, d'un Lacuée, par exemple, d'un Frochot; et il est amusant de voir l'Empereur s'occuper en personne de tous les détails, de le voir, au cours d'une promenade, discuter à cheval, trois quarts d'heure durant, avec les marchands de vin de Paris sur l'emplacement de la Halle aux vins.

Memento. — A l'occasion du centième tome de la collection de la *Revue historique*, avec lequel cette publication commence sa trente-quatrième année, ses directeurs, MM. Gabriel Monod et Charles Bémont, exposent en ses grandes lignes l'œuvre accomplie. Cet exposé sera repris. On ne pourra sans y recourir caractériser le mouvement des études historiques en France et en Europe, depuis au moins un quart de siècle, ainsi que l'orientation probable des recherches. MM. Monod et Ch. Bémont notent un besoin croissant de synthèse. Enfin! Nous pensons avoir l'occasion de revenir là-dessus. Au sommaire du dernier numéro de la revue (janvier-février 1909) : Ch. Bouvenisien, « La Vente des biens ruraux : l'application des lois »; Edouard Driault : « Bonaparte et le Recès germanique de 1803 », dont la négociation, suivant Seeley, « renferme en germe toute la révolution allemande du XIXe siècle »; Ch.V. Langlois : « Doléances recueillies par les enquêteurs de saint Louis et des derniers Capétiens directs. » Au Bulletin historique, un article nécrologique sur Achille Luchaire, de l'œuvre de qui nous aurons à parler prochainement. Comptes-rendus critiques.

Revue des Etudes historiques (janvier-février 1909) : Gaston L. de Baglion : « le Siège de Famagouste (Chypre) au XVe siècle » (épisode des guerres de Venise avec la Turquie); P. Tabournel : « les Loisirs du diplomate Bignon » (1771-1841 ; loisirs littéraires, rédaction d' « échos mondains », renseignements sur la société du temps ; intéressant par là); E. Forgues : « le Second mariage de Decazes »; J. Paquier : « Lettres familières de Jérôme Aléandre (fin ; enfin! non que l'intérêt fît défaut, mais cela durait depuis bien longtemps). Comptes-rendus critiques.

La Revue du Midi (à Nîmes, le numéro 1 fr.) étend le domaine de son action, en devenant l'organe historique du Vaucluse en même temps que celui du Gard. Remarqué dans le n° du 15 janvier 1909, sous la signature de M. Georges Maurin, son directeur : « les Premiers maires du Consulat dans le Gard ».

EDMOND BARTHÉLEMY.

PHILOSOPHIE

Erasme de Majewski : *La Science de la civilisation*. Alcan. — Schopenhauer : *Ethique, droit et politique*, traduit par Auguste Dietrich. Alcan. — Stanislas Rzewuski : *L'Optimisme de Schopenhauer*. Alcan. — Joseph Jastrow : *La Subconscience*, trad. par E. Philippi. Alcan. — L. Chachoin : *Religion, philosophie, science*. Imprimerie-typographie J. Torrent. Alger. — Ricciotto Canudo : *La Livre de l'évolution, l'Homme. Psychologie musicale des civilisations*. E. Sansot et Cie. — *Revue philosophique 1908*. Alcan. — *Revue de philosophie 1908*. Gabriel Beauchesne et Cie.

M. Erasme de Majewski, avec **la Science de la civilisation**, a formé la tentative de résoudre un des problèmes les plus passionnants qui s'offrent à l'esprit. Quel est, s'est-il demandé, le pour-

quoi de la civilisation ? Quelles sont les causes de son apparition et de son développement, en tel lieu plutôt qu'en tel autre ? Quelles sont les causes de sa disparition dans le lieu et parmi les nations où elle s'est épanouie ? Quelles sont les causes de sa résurrection, — après des solutions de continuité parfois, — en d'autres lieux et parmi des peuples différents ? Il estime que cette question n'a jamais été résolue parce que la philosophie de l'histoire a toujours été entreprise d'un point de vue d'observation beaucoup trop proche du phénomène observé. Historiens, sociologues, philosophes ont cru pouvoir déduire le fait de la civilisation de la considération de son rapport avec d'autres faits sociaux, et ils ont été amenés à accorder une importance prépondérante à tels de ces facteurs plutôt qu'à tels autres en raison d'évaluations tout arbitraires. Le fait de civilisation ne pourra nous révéler son sens et peut-être les lois de son évolution que si nous réussissons à le situer dans le cadre beaucoup plus large d'une histoire naturelle du phénomène cosmique lui-même. C'est de ce point de vue de physicien que M. de Majewski s'est appliqué à définir le fait social. Empruntant à Maxwell la méthode des analogies, il envisage le jeu des atomes et des molécules dans le monde inorganique le jeu de la cellule et de l'atome biologique, qu'avec Verworn il nomme *biogène*, dans le monde organique, afin d'en tirer des indications pour le jeu de la cellule sociale dans le monde supra-organique. Il arrive à cette conclusion, d'apparence paradoxale, que la société dont la formation reconnaît ses causes dans le langage et dans la production d'instruments artificiels est une construction mécanique intermédiaire entre le mécanisme simple qu'est le monde inorganique et le mécanisme complexe qu'est l'organisme.

La Science de la civilisation n'est d'ailleurs qu'une introduction au problème posé par l'auteur et c'est en possession des matériaux élaborés au cours de cette première étude qu'il tentera de préciser en un nouvel ouvrage les causes du phénomène. Quelques réserves que l'on puisse faire à l'égard de certains développements de cette introduction, il faut en signaler la valeur originale qui se manifeste, plus encore que dans les conclusions de l'auteur, dans la méthode dialectique dont il fait emploi et dans l'interprétation des données biologiques, physiques et chimiques. Concluant à la dépendance absolue de la cellule sociale, soit de la personne humaine, dans son rapport avec la civilisation, montrant la civilisation comme un produit réel de la nature, et, en tant que telle, comme soumise à un déterminisme rigoureux, le point de vue de M. Erasme de Majewski ne sera apprécié toutefois que par ceux-là qui, à l'école de Spinoza, ont appris à placer le sentiment de leur liberté dans l'exercice sans entrave de l'intelligence contemplative dont l'activité scientifique est un des modes les plus féconds.

Sous le titre **Ethique, droit et politique**, M. Dietrich, nous donne, pour la première fois en France, la traduction de nouveaux extraits de *Parerga et paralipomena* de Schopenhauer, auxquels il a déjà emprunté la matière de trois petits livres. Ce nouvel ouvrage a trait uniquement à la morale, dont le droit et la politique sont tributaires, au regard du philosophe, bien que l'un et l'autre ne prennent sur elle un point d'appui que pour en diverger sensiblement par la suite. Mais, comme le remarque très justement M. Dietrich dans sa préface, la philosophie tout entière au regard de Schopenhauer est théorique et la morale ne fait pas exception. La philosophie « est simple spectatrice des choses et la morale, qui participe de sa nature, n'a rien à démêler avec les préceptes ». Toute la valeur de Schopenhauer consiste en cette attitude. C'est par elle qu'il est un philosophe — un des rares philosophes, qui soient, — et qu'il se différencie de l'homme d'action, du politique cherchant, sous couleur de philosophie et par le bluff de la dialectique, à faire croire, à faire accepter des fictions réputées utiles à la vie sociale. La moralité s'exprime, selon Schopenhauer, en la série des attitudes par lesquelles un être se détache de sa propre individualité pour se confondre avec toutes les choses, pour s'unir à elles en une identité qui, supprimant toute relations d'objet à sujet, met fin, à la façon du Nirvana bouddhique, à toute existence phénoménale. La moralité, si l'on accepte la définition de Schopenhauer, est alors l'ensemble des attitudes pour mourir et, en dehors de la question de savoir s'il est bon ou mauvais d'adopter ces attitudes, le fait qu'elles existent, qu'elles se développent chez tout être, individuel ou collectif, qui est en voie de dissolution, confère à la philosophie du maître allemand une haute valeur positive.

De la condamnation de l'être à laquelle conclut une telle philosophie de l'aspiration au néant dont elle instaure le panégyrique, M. Stanislas Rzewuski, avec son ouvrage sur **l'Optimisme de Schopenhauer**, s'efforce de déduire un argument en faveur de la bonté nécessaire de l'existence. Il rétablit, à cet effet, une équivoque que les théories bouddhiques ont elles-mêmes soulevée au sujet de l'interprétation du Nirvana, équivoque que l'on retrouve insinuée dans les conclusions de Schopenhauer, et selon laquelle l'absorption dans le Nirvana impliquerait une évolution, non vers le rien, mais vers la béatitude. Cette conclusion métaphysique, dans les termes où Schopenhauer la formule, n'implique aucune contradiction avec les développements de sa philosophie, et il n'y a rien à dire d'une hypothèse ayant trait à un état situé en dehors des limites de la connaissance. La tentative de M. Rzewuski paraît plus discutable lorsqu'il propose de déduire de la doctrine de Schopenhauër et de sa notion de la moralité les principes et les moyens d'une

philosophie immédiatement eudémoniste. Schopenhauer croit à l'impuissance radicale de la morale ainsi conçue, car les choses sont ce qu'elles sont, et la morale au sens où le terme est pris généralement veut précisément qu'elles soient autrement qu'elles ne sont.

Le phénomène du subconscient a prêté et prête encore trop souvent à des hypothèses extra-scientifiques. Tel n'est pas le cas avec l'ouvrage de M. Joseph Jastrow, **la Subconscience**, et dans une lucide préface où il présente le volume, M. Pierre Janet, avec sa haute compétence en cette matière, s'en porte garant. M. Jastrow considère en effet le subconscient comme un élément constitutif du jeu mental, et il étudie son intervention aussi bien dans les manifestations normales de l'activité de l'esprit que dans les états exceptionnels de cette activité, tels que le rêve et les altérations diverses de la personnalité. Dans cette double étude, l'auteur a su réunir autour de quelques vues personnelles un grand nombre de faits et de documents jusqu'ici épars et auxquels il a fait rendre toute leur signification par la place qu'il leur a assignée, par les groupes sériés dans lesquels il les a fait entrer.

Religion, Philosophie, Science forme un petit traité dans lequel les diverses religions historiques sont tour à tour passées en revue, critiquées, puis évoquées dans leur teneur originale au moyen de quelques textes du Rig Véda, des Lois de Manou, du Livre des Morts, de la Bible, rappelés en fin du volume. M. Chamoin dénonce avec raison le contre-sens qui consiste à faire de la Bible un livre de morale pour les peuples d'Occident et il cite à ce sujet une excellente page du docteur Gustave Le Bon. Ses conclusions sont celles d'un rationalisme déiste et spiritualiste et qui veut être respectueux toutefois des conclusions scientifiques.

A travers l'évolution de l'histoire humaine dont les races diverses de l'Orient ou de l'Occident marquent tour à tour les étapes, M. Ricciotto Canudo, dans une langue enfiévrée d'images et de symboles, évoque les moments synthétiques où les formes de la sensibilité et du désir assemblées en faisceau font sortir de la terre en travail un accent et un sens nouveaux. Civilisation pélasgique et grecque, moyen-âge chrétien, Renaissance, effort scientifique des temps modernes apparaissent dans son ouvrage **Le Livre de l'évolution : l'Homme**, comme autant de manifestations du génie humain assemblant en une convergence les forces obscures de la planète et en tirant des thèmes nouveaux. Par l'intermédiaire de l'Homme, tous les éléments chaotiques de la nature, et qui d'abord envahissent son âme de leur clameur heurtée et confuse, collaborent, sous sa maîtrise, à composer ces symphonies que composent toutes les périodes de haute culture. Une telle évolution de la matière vers la pensée, qui est en son essence harmonie et musique, aboutit en

effet, et littéralement, à l'expression musicale. Aussi, est-ce dans le développement de la musique depuis Palestrina jusqu'à Beethoven, Wagner et Debussy, que M. Canudo, en cet ouvrage, construit lui-même à la façon d'une symphonie, s'applique à surprendre le rythme de l'évolution de la vie.

Jeter un coup-d'œil si bref qu'il soit sur les sommaires de la **Revue philosophique** de l'année écoulée, c'est évoquer les principaux motifs d'intérêt qui ont requis durant cette période toute récente l'attention de la curiosité spéculative. A côté de travaux de constante actualité parce qu'ils sont de tous les temps, ainsi des études sur l'esthétique de M. Charles Lalo (1) et de M. Maus (2), ainsi des considérations sur la morale de M. Palante (3), de M. Paul Gaultier, de M. Fouillée, de M. Parodi, M. Ribot n'a pas manqué de faire place à des questions qui, par l'aspect sous lequel elles se présentent, renouvellent les formes de l'intérêt philosophique. Sous cette catégorie se place sans doute au premier rang la question du pragmatisme, tarte à la crème philosophique dont il faut bien goûter, terme d'ailleurs mal défini, obscurci encore de moralisme, du fait des philosophes américains qui l'ont en quelque sorte accaparé et qui pourrait réserver encore bien des surprises. Sur cette question, où le sort de la philosophie elle-même semble être parfois en jeu, M. Chide a donné un intéressant article *Pragmatisme et intellectualisme,* tandis que M. Lalande complétait ses travaux de l'année précédente par une étude intitulée *Pragmatisme, Humanisme et Vérité*, au cours de laquelle il analysait avec sympathie les ouvrages de William James et de Schiller. Si cet article met en valeur ce qu'il faut peut-être retenir de la métaphysique du pragmatisme, soit la consécration de l'origine empirique du logique, M. A. Schinz, dans ses études intitulées *Anti-pragmatisme*, *Pragmatisme et Modernisme*, *Pragmatisme et Vérité*, fait voir très utilement le caractère tendancieux de la doctrine, sa propension à incliner la philosophie, science spéculative, vers un emploi pratique, à confondre le savoir avec l'action. L'article de M. Segond, *la Philosophie des Valeurs*, consacré à l'ouvrage de M. Hugo Münsterberg, répond au même ordre de préoccupation que les précédents. Mais le Dr Champeaux, dans un trop bref article, *Une critique des langues conventionnelles*, touche à une actualité d'un autre ordre et prend position avec de bons arguments contre l'emploi du langage artificiel dont l'Esperanto a remis en question l'utilité et la possibilité. Je ne terminerai pas cette rapide revue sans signaler, abstraction faite de la différence des genres et pour le seul intérêt qu'elles présentent, les études de M. Paulhan sur *la Con-*

(1) *Les Sens esthétiques. Le Nouveau sentimentalisme esthétique.*
(2) *L'Art et le Mythe d'ap. Wundt.*
(3) *Deux types d'immoralisme.*

tradiction de l'homme, de M. Sageret sur *la Curiosité scientifique*, de M. Weber sur *la Finalité en biologie et son fondement mécanique*, enfin celle que M. Ribot a consacrée à *l'Antipathie*, avec cette méthode précise qui réussit à circonscrire et délimiter les faits psychologiques jusqu'à leur assigner une personnalité quasi-concrète.

Pendant la même période de 1908, *la Revue de philosophie*, que dirige M. Peillaube, continuait la publication des remarquables études de M. Duhem sur *le Mouvement absolu et le Mouvement relatif*, et de l'important travail de M. Peillaube sur *l'Organisation de la Mémoire*. On y rencontre, à côté de quelques réponses à une enquête sur *l'Idée de Démocratie*, nombre d'études consacrées à la Critique, à l'Histoire des sciences, à la Psychologie, à la Théologie, à la Logique, parmi lesquelles je rappellerai celle de M. Dumesnil sur *l'Œuvre critique de M. Pierre Lasserre*, celle de M. R. Turro sur *la Psychologie de l'équilibre du corps humain*, de l'abbé Gayraud sur *les Vieilles preuves de l'existence de Dieu*, et de M. Séraphin Belmond sur *l'Existence de Dieu d'après Duns Scot*. Faut-il rappeler enfin que, comme *la Revue philosophique*, *la Revue de philosophie* n'a pas manqué de renseigner ses lecteurs sur le mouvement des idées philosophiques dans les livres, dans les revues de France et de l'étranger, ainsi que dans l'Enseignement, par des analyses et des comptes-rendus nombreux et soigneusement documentés.

JULES DE GAULTIER.

PSYCHOLOGIE

Havelock Ellis (A. van Gennep trad.); *La Pudeur, la Périodicité Sexuelle, l'Auto-érotisme*, in-8°, Mercure de France, 5 fr. — I. Ioteyko et M. Stefanowska : *Psycho-physiologie de la Douleur*, in-8°, Alcan, 5 fr. — Dr Ch. Fiessinger : *Erreurs sociales et Maladies morales*, in-18, Perrin et Cie, 3 fr. 50. — N. Vaschide : *Les Hallucinations télépathiques*, in-18, Bloud et Cie, 1 fr. 50. — P. Froument : *Les Méthodes de la Raison*, in-8°, Vigot frères, 2 fr. — Memento.

Ce n'est pas une simple traduction des *Etudes de psychologie sexuelle* de Havelock Ellis qu'offre au public français ce premier volume, consacré à **La Pudeur, la Périodicité sexuelle, l'Auto-érotisme**, mais une nouvelle édition, différente de celle parue en 1899 à Philadelphie, « tant pour la documentation que pour la discussion des points de détail théoriques », ainsi que nous en prévient l'auteur dans sa préface. Ses conclusions essentielles toutefois sont restées les mêmes. Elles sont assez connues, bien qu'ayant souvent été mal interprétées, pour nous dispenser d'y insister.

Nous rappellerons donc brièvement qu'après avoir montré que la pudeur provoque d'une façon constante, sous la diversité de leurs formes apparentes, des phénomènes persistants à travers tous les

stades de la civilisation, Havelock Ellis, sans en faire un instinct proprement dit, tend à la regarder comme « un élément constitutionnel de la nature humaine » dont la base physiologique serait constituée par un mécanisme vaso-moteur, celui de la rougeur. Il serait intéressant, à cet égard, d'observer si, chez les personnes d'un certain âge, à qui l'état de leurs vaisseaux superficiels ne permet plus cette congestion rapide et fugitive, cet état émotionnel complexe qu'est la pudeur se trouve corrélativement altéré.

En ce qui concerne la périodicité sexuelle, assez contestable chez l'homme, au moins dans le sens d'un rythme semainier ou mensuel, l'auteur conclut à l'existence d'un rythme echolique à maximum saisonnier, existence qui lui semble confirmée par des documents nouveaux, postérieurs à l'édition américaine de son ouvrage.

Par auto-érotisme, on sait qu'Havelock Ellis entend « les phénomènes d'émotion sexuelle spontanée produits dans l'absence de tout stimulus externe, soit direct, soit indirect ». Des groupes de phénomènes qu'embrasse cette définition, seul celui artificiellement délimité sous le nom de masturbation, a fait l'objet de nombreuses études. Mais là même encore, outre une incomparable série de documents, le travail du psychologue américain apporte des points de vue nouveaux que n'obscurcit aucun préjugé de moralisme, et que détermine seul le souci d'apporter une impartiale contribution à l'étude de cette partie si importante de la vie sexuelle, mêlée par tant de liens intimes aux diverses autres manifestations de notre activité qu'Havelock Ellis a pu légitimement considérer l'auto-érotisme, non plus « comme une forme de la folie, ni comme une forme de la dépravation, mais comme l'un des sous-produits inévitables du puissant processus sur lequel repose toute la vie animale. »

§

Dans la **Psycho-physiologie de la Douleur**, Mlles I. Ioteyko et M. Stefanowska s'élèvent contre la confusion établie par la plupart des psychologues entre la douleur physique et la douleur morale. La douleur d'origine physique serait, selon elles, en réalité une *sensation*, perçue par le moyen de terminaisons nerveuses spéciales, transmise à l'aide de nerfs dolorifères, et, en même temps, un *sentiment*. Par conséquent l'erreur des précédents auteurs aurait été due à ce que, d'une part, ils ignoraient l'existence de cette sorte de sens particulier, récemment découvert, et que d'autre part ils n'envisageaient que le côté *sentiment* de la douleur physique.

On ne saurait nier que la « psychologie de la peau », pour employer l'expression pittoresque de Mlles Ioteyko et Stefanowska, n'ait été complètement bouleversée par les travaux récents de Golscheider, déterminant l'existence de trois sens cutanés, sensibilité à la pres-

sion, au froid et au chaud, possédant chacun une distribution anatomique propre, et de Max von Frey, ajoutant à ces trois sens un quatrième, révélé par l'existence de points sensibles à la douleur seulement, et réunissant des données expérimentales permettant de « rapporter les quatre sens cutanés à quatre terminaisons nerveuses sensitives ».

Toutefois, il nous semble que l'existence de nerfs dolorifères, qui paraît actuellement démontrée par les recherches de von Frey, Alrutz, Thunburg, et d'autres, et l'hypothèse aussi de Mlle Ioteyko proposant de compléter cette notion de la spécificité des organes par celle de la spécificité de l'agent qui provoque les sensations douloureuses, en formulant une « théorie toxique de la douleur » n'infirment pas aussi totalement que Mlles Ioteyko et Stefanowska semblent le supposer la thèse soutenue par Beaunis, Mantegazza, Ribot, qui identifient la douleur physique et la douleur morale. Il est impossible, en effet, de concevoir actuellement la douleur morale sans concomitants physiques. Certains vont jusqu'à voir dans ces concomitants physiques l'essentiel de la douleur, sans cependant se mettre d'accord sur le choix de ceux à qui il convient d'attribuer le rôle principal. Sans prendre parti dans cette discussion encore ouverte entre les partisans des théories vasculaire, centrale, périphérique de l'émotion, et, pour en revenir au point particulier qui nous occupe, en supposant même l'existence plus étendue de nerfs dolorifères, excités comme le voudrait Mlle Ioteyko, par intoxication, et cela à des endroits que ne mentionnent pas les recherches des auteurs précédemment cités, qui les ont restreintes à l'exploration de la peau, ne peut-on admettre que le fonctionnement de ces nerfs dolorifères entre en jeu en même temps que les autres concomitants physiques de la douleur morale, et en quoi leur existence, leur excitation par intoxication s'opposent-elles à l'identification de la douleur morale et de la douleur physique ?

§

M. le Dr Ch. Fiessinger « s'est, nous dit-il, efforcé de son mieux à combiner cette association de vues psychologiques et de connaissances positives que réclamait la perspicacité des anciens » pour découvrir les **Erreurs sociales et Maladies morales** de notre temps, et leurs remèdes.

Pour l'auteur, M. Le Dantec, par exemple, commet une erreur en niant toute différence spécifique entre la matière vivante et la matière inanimée. Il est toutefois regrettable que la spécificité des caractères attribués par M. le Dr Fiessinger à la matière vivante n'apparaisse pas plus clairement et que sa définition demeure également applicable à la matière inanimée, ainsi qu'il le reconnaît d'ailleurs

ui-même en prenant soin de nous avertir, pour éviter une confusion rop aisée : « nous ne parlons pas de la vie obscure des cristaux ». Quant aux maladies morales, parmi lesquelles figurent les névroses, 'aboulie, les obsessions..., le remède contre leur fréquence, qu'indique M. le Dr Fiessinger, est-il bien efficace? C'est le « retour aux dées religieuses ».

§

L'œuvre posthume de N. Vaschide, **les Hallucinations Télépathiques**, tend à prouver par de nombreux documents, dont une grande partie est composée d'observations lu regretté auteur, que « les hallucinations télépathiques d'après leur nombre considérable, d'après le degré de leur subjectivité illusoire, et d'après la petite proportion des cas véridiques, paraissent ne pas exister comme phénomènes psychiques mécaniques bien définis et agissent indépendamment de l'agent sensoriel. Cette petite proportion des cas véridiques, déclare-t-il, nous ne la considérons pas comme un *hasard* ; c'est une *coïncidence fortuite*, facilement interprétable à notre avis ».

On nous permettra de rappeler que nous avions émis une hypothèse personnelle à ce sujet (1) absolument conforme à ces conclusions, et qui se trouve ainsi confirmée par des recherches, encore inédites en France au moment où nous l'exposions.

§

M. P. Froument, positiviste de l'école d'Auguste Comte, a entrepris, sous le titre : **les Méthodes de la Raison**, de déterminer les éléments de la mentalité humaine, d'où il déduit vingt-neuf méthodes analytiques, par lesquelles se peuvent, selon lui, modifier et améliorer les neufs fonctions cérébrales, précédemment différenciées.

Memento. — Dans la *Bibliothèque de Psychologie expérimentale* (Librairie Bloud, 1 fr. 50 le vol.), M. le Dr Marcel Viollet, étudiant *le Spiritisme dans ses rapports avec la Folie*, montre le danger des séances de spiritisme pour certains prédisposés; MM. le Dr A. Marie présente une consciencieuse et érudite monographie de l'*Audition Morbide* ; M. Henry Laures distingue dans *les Synesthésies*, les associations ne présentant aucun caractère émotionnel (audition colorée, par exemple) dont rendrait compte une théorie physiologique,de celles, émotionnelles,qu'interpréterait, à son avis, une théorie psychologique de l'émotivité; MM. Vaschide et Raymond Meunier, avec *la Pathologie de l'Attention*, notent la valeur psychopathologique des différents états morbides de l'attention ; la princesse Lubomirska s'élève, non sans raison, contre *les Préjugés sur la Folie*. — Du Dr L. Lefèvre une brochure *les Echelons de l'Intellectualité* (Bruxelles,

(1) Voy. G. Danville : *Magnétisme et Spiritisme*, pp. 75 et suivantes, « Mercure de France », 1908.

Severeyns imp.) où se trouve exposée une curieuse théorie sur la nature différente de l'intellectualité, selon les individus, dont il tente de classer les diverses variétés d'activité mentale en raison de leur valeur respective. — A signaler trois opuscules du Pr Julius Pickler de Budapest : *Zwei Vortrage über dynamische Psychologie ; Über Theodor Lipps' Versuch einer Theorie des Willens* (Leipzig, A. Barth imp.) ; *Das Beharren und die Gegensatzlichkeit des Erlenbens* (Stuttgart).

Dans le n° 1 (janvier-février 1909) du *Journal de Psychologie normale et pathologique* (6e année), M. Pierre Delaon recherche les *Lois élémentaires d'association des idées dans la manie*. M. Ch. Fère publie une intéressante observation d'une *Anomalie de l'amour parental*, où cette anomalie par excès semble avoir favorisé les troubles de l'évolution dans la génération suivante.

Archives d'Anthropologie criminelle et de Médecine légale (n° 178-179). M. Aug. Georges s'efforce, de montrer dans un *Essai sur le système psychologique d'Auguste Comte*, que c'est à tort que les disciples de Comte ont cru à l'absence de tout système psychologique dans l'œuvre de leur maître. S'il est vrai que Comte a toujours éprouvé quelque défiance à l'égard du terme de psychologie, il a cependant insisté sur le rapport étroit de la pensée et du cerveau, invité les psychologues à étudier les facultés mentales des animaux, à comparer les différentes races humaines, etc., soit « devancé de près d'un demi-siècle la marche effective de la psychologie ».

La *Revue Psychologique* qu'a commencé de publier à Bruxelles Mlle Ioteyko, l'an dernier, semble, surtout dans ses premiers fascicules, avoir choisi comme matière les travaux se rapportant à l'éducation physio-psychologique de l'enfant, à la technique pédologique, à la psychologie appliquée, dans ce sens. On trouvera cependant dans le fascicule 3, de M. O. Dvelshauwers, *A propos de synthèse mentale*, un original compte-rendu de son livre par l'auteur.

Au très intéressant sommaire des *Archives de Psychologie*, de M. Ernest Navilie, *Hallucinations visuelles à l'état normal*, éprouvées toutefois après un changement d'air et d'altitude, et disparues après un retour à une altitude moyenne ; de M. Pierre Bovet, *l'Etude expérimentale du jugement et de la pensée*, où se trouvent reprises et contrôlées les expériences poursuivies en Allemagne depuis quelques années pour étudier par le moyen de méthodes nouvelles le jugement et la pensée du point de vue de la psychologie ; de M. E. Anastay, *l'Origine biologique du Sommeil et de l'Hypnose*.

GASTON DANVILLE

SCIENCE SOCIALE

Jules Sageret : *Paradis laïques*. « Mercure de France ». — Edmond Benoit : *Psychologie de l'amour*. H. Daragon. — William Vogt : *Sexe faible*. Marcel Rivière. — Lieut. Jean Montagne : *les Avantages du militarisme au point de vue économique et social*. Berger-Levrault. — Memento.

On connaît le voyage inouï que fit saint Brandan, l'antique moine irlandais, à la recherche du Paradis terrestre, et les îles merveilleuses

qu'en sa barque de cuir il visita, « où les brebis se gouvernent elles-mêmes et où les oiseaux sont des anges transformés ». M. Jules Sageret, avec non moins de courage et un peu plus, hélas ! d'ironie, est parti de même à la recherche des **Paradis laïques**, ceux de Fourier, de Zola, de France, de Wells. Non qu'il ait eu l'ambition de rallumer aux cieux les étoiles si bien éteintes par je ne sais plus quel lampiste, mais pour ne plus croire aux édens d'autrefois, serait-on forcé d'acclamer ceux de demain ? Le paradis, dirait-il volontiers, est en nous, « c'est l'accroissement de l'activité humaine ». Soit ! Mais les étoiles ne vont-elles pas se rallumer ? Pour les métaphysiciens le paradis n'est pas un lieu, c'est un état. Tarde le définissait « la monade purgée du désir et ne conservant que la croyance ». Il est vrai que voilà une définition bien austère, et qui ne cadre ni avec les houris de Mahomet ni avec les musiciennes de l'Angelico. Ah ! que les problèmes de l'au-delà sont difficiles à résoudre ! Tenons-nous en donc à l'en-deçà, et visitons avec notre souriant guide quelques-uns des eldorados qu'on nous vante. — Celui de Fourier a bien son charme, il n'a contre lui que les fouriéristes. Rêver d'Harmonie et tomber dans l'usine Godin, ah ! qu'on nous ramène aux galères de la réalité ! Aucune application voulue des rêves de Fourier ne s'en rapprochera plus que l'incohérente et inconsciente activité humaine : où voit-on mieux que dans la vie de chaque jour fonctionner la papillone et la cabaliste ? et les relations amoureuses ne deviennent-elles pas, comme le voulait le Prophète, de plus en plus faciles et de moins en moins fécondes ? Qui sait s'il ne nous poussera pas enfin la queue si souhaitée, avec un œil au bout ? — Quant au paradis collectiviste, qu'Anatole France s'amuse un moment à considérer en se demandant si l'image lui en arrive par la porte d'ivoire ou par la porte de corne, il est nauséeux ; on se croirait chez M. Tarbouriech ! — Le paradis des littérateurs ? Il y en a tant d'abord ! Celui de M. Blum est agile et salace, il rappelle la cage aux singes du jardin d'Acclimatation ; ceux d'André Beaunier dans *le Roi Tobol* et de Donnay-Descaves dans *la Clairière* sont décourageants ; celui de Wells est désarçonnant à si nombreux plans est-il : il y a celui de demain dans *Anticipation*, celui d'après-demain dans *Quand le Dormeur s'éveillera*, celui de l'année prochaine dans *Utopie moderne*, et celui de la fin des siècles dans *la Machine à explorer le temps*. Ai-je besoin de dire que ce dernier est le seul qui compte ? Ah les Morlocks ténébreux qui viennent boire le sang des Elohis, voilà qui enfonce les *ten bobs a day* de nos jobards de syndicalistes ! Et ce qui me réconcilierait avec M. Jules Sageret, si j'avais besoin de faire la paix avec ce sage, c'est qu'il y va, lui aussi, de son *Time-machine* dans une sorte de conte : *la Race qui vaincra*, qui est, à mon sens, la partie la plus remarquable de son livre.

Un jour, brusquement, de l'humanité une espèce nouvelle sort. Pourquoi pas? Il suffit d'un hybride fécond ou d'un monstre réussi pour enrichir la série des types. Mais ici le monstre, tout en étant viable et prolifère, donc réussi, est en regrès sur l'homme : il parle à peine, comprend tout juste et travaille dur sans protester, une sorte de bœuf anthropoïde. Et les hommes sont enchantés, car ils peuvent, sans scrupule de conscience ni crainte de représailles, ressusciter l'organisation servile du travail qui a toujours été leur secret désir; ils poussent même au prolifèrat de ces êtres inférieurs comme les planteurs favorisaient la traite, tout en diminuant le leur pour augmenter leur part de jouissance. Mais un jour arrive où ces sous-hommes ont la supériorité du nombre; alors ils écrasent les hommes, leur intelligence est juste assez ouverte pour leur permettre cela, et à la place de la civilisation humaine végète un train-train anthropoïdique bovin dont nous pouvons assez bien nous faire une idée en regardant parfois autour de nous. Ah! saint Brandan, saint Angelico, saint Mahomet, saint Fourier, qu'on nous rende vos *buone-bolge !* Tout, paradis mystiques ou paradis laïques, plutôt que les paradis scientifiques!

§

C'est encore un « paradis » prochain que nous décrit M. Edmond Benoit dans sa **Psychologie de l'amour**, laquelle, on le devine, n'a que de lointains rapports avec le grave ouvrage que notre collaborateur Gaston Danville a publié sous ce titre. Avec elle nous nageons en plein fouriérisme. « Sur une carrière humaine de 144 ans, âge moyen, on pourra compter au minimum 120 ans d'exercice actif en amour. » Et cette activité ne sera pas un vain mot. « En moyenne, le sexe féminin contracte (actuellement, paraît-il) avant le mariage, 6 liaisons, après le mariage 6 autres liaisons. » Que sera-ce, ô Harmonie, quand l'*advenial regnum tuum* aura été réalisé ? A vrai dire, il n'y aura plus de limites à la frénésie ithyphallique. Tout le monde sera heureux; et espérons-le, car le contraire serait grand pitié, tout le monde sera vigoureux. Si M. Benoit, comme son nom l'y oblige, « déprise le moine et le thériaki, » il doit faire exception pour les carmes. Et qu'il prêche bien! « Gardez-vous de la jalousie, Messieurs, et vous surtout, Mesdames; oui, une femme peut aimer deux hommes à la fois; oui, un homme peut aimer deux femmes à la fois. » Deux, c'est peu, monsieur Benoit! Mais comme on pardonne votre timidité, à la lecture des cinq ou six cas de « ralliement d'amour » qui couronnent si dignement votre évangile, et quels yeux on ouvre en voyant les amours de Louis XIV et de M^lle^ de la Vallière citées comme ralliement de vieillard et de fillette, et la maternité de la jeune comtesse Walewska donnée comme récompense de son mariage avec un septuagénaire! Hélas! la foi est

robuste, et puisque l'auteur reste convaincu qu'avec l'amour libre, archilibre, il n'y aura ni refus des uns, ni jalousie des autres, ni vénalité, ni avortement, ni sans doute gonocoques et streptocoques, ne le taquinons pas, et pour lui donner un exemple de bonne volonté d'harmonie, approuvez le schéma moral de la page 212 : Douceur de caractère, horreur du mensonge, pitié, désintéressement, indulgence, pudicité, probité, reconnaissance, modestie, courage, devoir, repentir du mal. Si nous commencions toujours, excellent monsieur Benoit, par pratiquer tout cela avant de mettre en pratique le canichisme ?

§

Je ne sais si dans un telle abbaye de Thélème M. William Vogt se trouverait heureux, lui qui ne semble avoir que dédain pour le **Sexe faible**. Son ouvrage, qu'il fait frontispicer par l'admirable avis « prière de ne prêter ce livre qu'à celui qui ne pourrait l'acheter » (le moyen de refuser son enthousiasme à un pareil confrère !) porte en sous-titre : *Riposte aux exagérations et aux utopies du féminisme*, et rien, pas même, idyllique monsieur Benoît, ce qu'il appelle crûment lubricité, ne trouve grâce à ses yeux. Ah ! pauvres cheveux-longs, comme on vous traite ! Mais vraiment je n'ai pas le courage, sous couleur de compte rendu, de vous redire, moi, chevalier français, les injures de cet anglo-allemand de Genève. Je préfère, pour ennuyer ce misogyne, déterrer la seule supériorité, non égalité seulement qu'il vous concède, celle des planches théâtrales ; hé ! hé ! c'est déjà quelque chose, l'acteur ne peut pas se substituer à l'actrice (William Vogt aurait pourtant pu nous flanquer dans les jambes le théâtre du temps de Shakespeare), et comme l'homme ne peut pas davantage se passer de la femme pour avoir des enfants (en 350 pages l'auteur ne dit guère un mot de ceci), voilà déjà deux raisons suffisantes de la plus que quadruple racine de notre féminophilie. Qu'il y ait par le monde, surtout parisien, force snobinettes et détraquées, que telle pécore de lettres soit énervante et telle vieille bourgeoise assommante, et que toute femme ne devrait jamais être assez douce et aimable, sans doute ; mais est-ce la peine de le dire en trois bateaux ? Vraiment *Sexe faible* me donne envie de relire le *Sexe fort* de Mlle Deflou, que M. William Vogt devrait bien lire, lui aussi... pour entretenir sa haine !

§

Par ce temps où la caserne a une si mauvaise presse, il est amusant de voir un jeune officier, M. Jean Montagne, proclamer crânement les **Avantages du militarisme au point de vue économique et social**. Mais ces avantages ne sont peut-être pas où l'auteur les voit. Que sans la remonte, nos éleveurs n'auraient

pas chaque année 16.000 chevaux à se faire acheter à 1360 fr. l'un dans l'autre, c'est certain, mais est-ce bien un avantage économique? M. Montagne aurait mieux fait d'analyser le rôle que joue la préoccupation belliqueuse, donc le militarisme, dans certaines inventions: il est probable, par exemple, que ni l'aviation ni même l'automobilisme ne se seraient développés aussi rapidement sans le spectre de la mobilisation, d'où il résulte que si la guerre elle-même est stérile (il n'y a pas eu une seule invention même militaire pendant toute la période de la Révolution et de l'Empire), sa préparation est féconde, et qu'au point de vue progrès de la civilisation il est permis d'être à la fois pacificiste et militariste. J'ajouterai même qu'au point de vue philosophique le meilleur moyen d'être l'un, c'est d'être l'autre. Sous le rapport social, l'armée peut être plus salutaire encore que sous le rapport économique; au lieu de constituer une sorte de chiourme douloureuse, la caserne pourrait devenir un lieu de plaisir, j'entends de vie hygiénique, cordiale, intelligente, et contribuer de la façon la plus heureuse à la synergie et à l'éducation morale de tous. Il est, au surplus, fort heureux que le service militaire soit ainsi, ou puisse facilement devenir un bien, car même s'il était un mal il faudrait s'y résigner; un peuple ne se passe pas plus d'armée que d'agriculture, ou d'industrie, ou de services publics; et un grand peuple qui cesse d'aimer et de respecter son armée dégringole du coup dans les quatrièmes dessous, ce qui n'est pas tout de même encore notre cas (nous ne sommes que dans les troisièmes). La question est seulement de savoir si, pour le même prix (puisque l'auteur se place sur le terrain économique), nous ne pourrions avoir mieux que ce que nous avons, ou avoir aussi bien pour un prix moindre, et je crois fort que si. Si, au montant de nos budgets guerriers, on ajoute les pensions militaires payées par le budget des Finances et la part qui, dans la dette nationale, représente le poids des emprunts belliqueux, on arriverait à 2 milliards environ de dépenses guerrières, soit 10 o/o de la fortune totale du pays; pour une prime d'assurance, c'est beaucoup; les Compagnies contre l'incendie demandent deux cents fois moins. M. Montagne devrait dans un prochain livre traiter cette question de réduction de prime, et en profiter alors pour faire disparaître de son premier, qu'il conserverait en préface, quelques lapsus inutiles comme ce règne de « Philippe et Isabelle » sous lequel l'Espagne aurait connu son apogée.

Memento. — Edouard Driault, *le Monde actuel, tableau politique et économique*. Alcan, 7 fr. De pareils sujets sont bien condensés en un seul volume, même de 372 pages. La conclusion de l'auteur que « le monde s'oriente vers la paix entre les nations, vers l'harmonie entre les classes sociales » est renversante au lendemain de la guerre de Mandchourie et du néo-syndicalisme, mais enfin l'avenir n'a jamais dit son dernier mot. — Stephen

Pichon, *Dans la bataille*, Méricourt, 3.50, discours, articles, biographie par G. Normandy, et neuf illustrations, portraits de M. Pichon à tous les âges. — P. Astier et L. Cuminal. *l'Enseignement technique industriel et commercial en France et à l'étranger*. G. Roustan, 7 fr. 50. Etude consciencieuse et sérieuse, de laquelle il ressort que la France est très en retard sur l'étranger ; les auteurs prônent l'obligation aux cours professionnels pour les jeunes gens qui ont quitté l'école primaire. Cela peut, en effet, se soutenir, bien qu'un carcan de plus soit d'aspect réfrigérant. — Pierre Brizon, *l'Apprentissage, hier, aujourd'hui, demain*. Pages libres, 2 fr. 50. Sujet analogue et conclusions identiques; il est probable que la montée de la délictuosité juvénile tient à l'abandon de l'apprentissage, résultant lui-même souvent des nouvelles réglementations ouvrières, et de l'oisiveté des jeunes ouvriers ; les cours professionnels obligatoires auraient sans doute ici un bon effet. — F. de Douville et Broquelet. *Guide pour le choix d'une profession à l'usage des jeunes filles et des dames*. Garnier, 3. 50 Ouvrage de vulgarisation, moins personnel que le « Comment une femme peut gagner sa vie », de Georges Regnal, dont j'ai déjà rendu compte, mais susceptible néanmoins de rendre de bons services aux intéressées.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

A. Moret ; *Au Temps des Pharaons*, Armand Colin, 4 fr. — Louis Réau : *Cologne*, H. Laurens, collection des Villes d'art célèbres, 4 fr. — R. E. Peary : *Plus près du Pôle*, Hachette. 12 fr. — Prince L.-Amédée de Savoie ; *Le Ruwenzori et les hautes cimes de l'Afrique centrale*, Plon, 15 fr. — Henri Turot : *En Amérique latine*, Vuibert et Nony, 63, boulevard Saint-Germain.

Au temps des Pharaons, le livre que M. A. Moret, conservateur-adjoint au Musée Guimet, vient de publier sur l'ancienne Egypte, est surtout utile pour suivre les dernières fouilles de la vallée du Nil et les travaux les plus récents effectués en Égyptologie. Dire qu'il est au courant ne serait pas assez. Il permet surtout de se rendre compte de la prodigieuse besogne entreprise depuis peu pour la conservation des monuments égyptiens, abîmés par vingt générations d'ignorants et de fanatiques, — quand ce ne sont pas les savants eux-mêmes qui les ont dispersés dans tous les musées de l'Europe ! — enfouis sous des décombres et l'amoncellement des constructions parasites ; — recouverts ailleurs, — à Philae par exemple — par la crue du fleuve qu'y amène le bon plaisir des ingénieurs. La sottise des hommes a fait beaucoup plus que la nature, en définitive, pour la destruction des temples d'Egypte : avec une pieuse barbarie, dit M. Moret, les moines chrétiens ont pourchassé les faux dieux jusque dans leurs retraites, brisant les statues, mutilant les reliefs, martelant les inscriptions. A Denderah, ils ont noirci le plafond des salles avec la fumée de leurs campements ; à Louxor, ils ont converti en église l'antichambre du sanctuaire ; aujourd'hui encore, le stuc dont ils ont recouvert les scènes du rituel égyptien déshonore les murs et

voile les reliefs d'Aménophis III. Ailleurs, ils ont écrit à l'encre rouge des passages des Pères, des arrêts de conciles, des sermons entiers en langue copte. — Quand l'Egypte changea de maîtres et de religion en passant à l'Islam des Arabes, puis des Turcs, des générations d'iconoclastes s'attaquèrent aux figures des statues et des reliefs, — comme ils martelèrent l'admirable sphinx de Gizeh — et complétèrent l'œuvre détestable des chrétiens. Dans le Delta, les temples servirent de carrières; avec les blocs de calcaire sculptés on fit de la chaux; avec les granits, des bassins, des seuils de mosquées, des murs de palais. Pour étudier aujourd'hui ce qui reste des monuments de Memphis ou d'Héliopolis, il faut parcourir les rues du Caire, noter les morceaux de stèles, les fragments de reliefs qui apparaissent çà et là, perdus dans la maçonnerie des bâtisses. — Cette destruction systématique s'est prolongée jusqu'à nos jours; le temple d'Erment, dernier souvenir du plus ancien sanctuaire thébain, existait encore au début du XIXe siècle; il a servi depuis de carrière aux constructeurs de sucreries, — de *raffinatures*, comme on dit là-bas — et il n'en reste maintenant que ces débris informes. Nous passons sur d'autres causes de destruction. Les Egyptologues ont dû nettoyer les temples, en faire déguerpir des tribus de fellahs pouilleux. La plupart des sanctuaires de la Haute-Egypte étaient encore enterrés sous les décombres de villes mortes ou sous les constructions de bourgades vivantes; peu à peu, les agglomérations de briques anciennes et de ruines récentes, sur quoi s'entassaient fumiers et déchets, étaient transformées en une terre riche de salpêtre et de soude, — le *sebakh* — qui ronge les calcaires, délite les granits, effrite les grès; là encore, il fallut nettoyer; mais, on doit le dire, le point faible des gigantesques monuments pharaoniques, c'est l'insuffisance des fondations. On a dû ainsi replanter à Karnac la grande salle hypostyle qui s'écroulait, et le travail le plus sérieux aujourd'hui du Service des Antiquités est la restauration des temples, non pour leur rendre leur jeunesse morte, mais pour les conserver, les empêcher de disparaître. Je ne puis entrer dans les détails que comporterait même un aperçu de cette besogne énorme; mais il est surtout curieux de constater qu'on a pu reprendre la construction de ces vieux édifices avec les procédés mêmes dont se servaient les Egyptiens de l'antiquité. — Le livre de M. A. Moret contient du reste d'autres parties intéressantes et mérite d'être longuement examiné; c'est l'étude de ce qui était, en somme, le « ministère des affaires étrangères » au temps des Pharaons; d'excellentes pages sur la période qui constitue l'âge de pierre en Egypte, et sur les premières dynasties; sur l'Egypte des pyramides — « élevées dans un mouvement unanime d'enthousiasme comme nos cathédrales » — et non, comme le disait Hérodote, construites comme des œuvres d'oppression et de folie à

« la charge et sueur du peuple ». L'ouvrage contient encore une étude sur le Livre des Morts, — les rites funéraires et les croyances à l'époque des Pyramides, les conceptions diverses de l'au-delà et l'évolution de l'idée de devenir dans la Théologie égyptienne — tant que nous pouvons concevoir enfin l'idée qu'on se faisait alors de la mort et les raisons religieuses de l'embaumement ; — un dernier chapitre enfin traite de la magie dans l'Égypte ancienne. — Mais il faut ajouter sur le pays ces détails qui ont bien leur intérêt. Le gouvernement actuel y fait payer une taxe de 30 francs par chaque touriste qui visite les ruines, — la taxe a produit 150.000 francs en 1905 — et poursuit impitoyablement tous les voleurs d'antiquités. Ce commerce lucratif avait surtout pour résultat de dépouiller les chantiers de fouilles au profit de quelques bédouins. Il est vrai que s'ils ont trop de peine à se procurer des antiquités véritables, les mercantis, là-bas, n'auront aucun scrupule à en bazarder de fausses.

§

Dès qu'il est question de **Cologne**, on ne manque jamais de s'extasier sur la cathédrale, qui semble à la pluralité des nigauds le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, et que du reste les touristes vont uniquement voir à leur passage dans la ville. N'eût-il d'autres avantages, le livre de M. Louis Réau, dans la collection des Villes d'Art célèbres, remet à son rang cette triste pâtisserie et une fois de plus on peut constater l'impuissance des architectures modernes à imiter, même de loin, leurs devanciers du Moyen-âge. La cathédrale de Cologne, dit M. Réau, c'est « l'œuvre d'honnêtes fonctionnaires prussiens ; c'est la moins émouvante des églises gothiques, — le Pierrefonds de l'architecture religieuse. » — Commencée au XIII^e^ siècle dans le pur style français de la cathédrale d'Amiens, la construction du Dôme de Cologne fut abandonnée au XV^e^ siècle ; on avait alors élevé le chœur, ébauché le transept, et la tour du sud, et posé les fondations de la tour du nord ; puis tout fut interrompu ; durant quatre siècles une grue gigantesque se profila sur la tour élevée à mi-hauteur : des églises parasites même, — Sainte-Marie ad gradus, l'église Zum Pesch (in Pasculo), l'église Saint-Jean s'adossèrent à la grande bâtisse, au milieu d'un lot de bicoques, et parmi les chantiers couverts d'herbes folles et de broussailles. La Révolution française en fit un magasin à fourrages, — ce qu'elle faisait du reste bien ailleurs et sans sortir de France — et ce fut l'œuvre du XIX^e^ siècle, — spécialement de l'enthousiaste Sulpice Boisserée — d'en provoquer l'achèvement. On voulut y voir en quelque sorte une œuvre nationale ; les dons affluèrent ; les plus hauts personnages prirent l'église de Cologne sous leur protection, et l'inauguration enfin peut avoir lieu en 1880. — Mais, construite dans le style perpendiculaire qui enlai-

dit toutes les églises anglaises, la grande cathédrale d'Allemagne n'a rien en somme de la beauté des églises de Reims, de Chartres, de Senlis ou de Bourges. Comme Saint-Ouen de Rouen, dont la façade est de même l'ouvrage des architectes modernes, ce n'est qu'un dessin sec, étriqué, géométrique ; la façade est affreuse, les portails écrasés et mesquins, — hors de proportion avec l'édifice. On a dénaturé même le transept nord par amour de la symétrie, et ajouté une horreur de plus à ce qui était déjà une horreur. Il faut ajouter enfin l'absence presque complète ou la niaiserie de la statuaire, si précieuse à Reims et à Amiens, et la seule partie intéressante de la cathédrale est celle qui date du XIIIe siècle, — le chœur avec ses grandes fenêtres qui conservent des séries d'admirables vitraux. Élancée, ajourée comme notre Sainte Chapelle, cette immense verrière est une cage lumineuse qui vaut à elle seule toute l'église ; et c'est aussi le côté qui recèle les seuls monuments précieux de la cathédrale, — les tombeaux des archevêques, les stalles, les fresques de la clôture du chœur, etc. Le dôme de Cologne n'est en somme une belle église que pour des Allemands férus de patriotisme et qui ont voulu faire *kolossal*, et nous avons la faiblesse de lui préférer la série des églises romanes, encore que très restaurées — qui décorent la ville ; c'est Sainte-Marie du Capitole, Saint-Martin le Grand, — dont le décor de transept permet d'évoquer les grandes cérémonies carolingiennes ; puis les Saints-Apôtres, Saint-Géréon, avec un timide essai de l'art ogival ; Saint-Cunibert, Saint-Séverin, de l'époque de transition ; Sainte-Ursule, rétapée du XVIIe siècle, la crypte de Sainte-Cécile, Saint-Pantaléon, Saint-André, Sainte-Marie de Lyskirchen (XIIIe s.). Dans l'architecture civile, on doit signaler encore le Beffroi et la jolie loggia de l'Hôtel de Ville, le Gürzenich (XVe s.), à côté de nombreuses maisons anciennes comme celles des Templiers (XIIIe siècle), des vieilles maisons du marché au Foin ou du marché au Beurre, de la maison corporative des Tonneliers. On trouve encore à Cologne des portes anciennes comme la porte Saint-Séverin, le Hahnentor, et des tours comme le Bayenturm, la tour des Romains, — dernier reste de la primitive enceinte, qui disparut au XIIe siècle — des tours d'escalier dans les habitations rappelant celles que je signalais récemment à Pézenas et à Vienne (Dauphiné) et analogues aux tours nobles de San Gimignano et de Bologne. Enfin, pour qui voudrait bien connaître la vieille ville du Rhin (*Colonia Agrippinensis*), dont tout le Moyen-âge est rempli pour les luttes soutenues par les bourgeois contre les archevêques pour l'accroissement et la conservation de leurs franchises, il resterait à visiter le trésor de la cathédrale, ceux des églises, qui contiennent des châsses admirables ; puis les musées : Musée Walraf-Richartz, musée d'art industriel, collection Peltzer, qui possède un délicieux portrait de femme attri-

lué au « Maître de Saint-Séverin »... C'est dire que le livre de M. L. Réau, qui nous fournit ces renseignements, est un livre de saine critique, et qu'il est rempli d'indications excellentes.

§

L'américain Peary, dans le très beau volume que publie la librairie Hachette : **Plus près du pôle**, donne la relation de son dernier voyage aux terres arctiques. Embarqué sur le *Roosevelt* avec 20 hommes d'équipage ou officiers, une cinquantaine d'Esquimaux embauchés sur la côte du Groenland et deux cents chiens environ, Peary a repris la vieille route du détroit de Davis pour gagner les régions de l'extrême nord. Du point d'hivernage atteint par le navire, à l'entrée de la mer de Lincoln, l'expédition s'avança péniblement parmi des monticules et des flaques, sur des amas de glace flottante (*floe*) et par des températures descendant à 56° sous zéro, elle atteignit enfin le 86° 6 de latitude boréale, — le plus haut point où soient parvenus encore des explorateurs. Mais on sait que dans ce genre d'expéditions le retour surtout est pénible et c'est à grand'peine que Peary put regagner son *Roosevelt*. Une seconde expédition suivit pour reconnaître la côte nord de la terre de Grant ; puis vint le dégel ; les voyageurs enfonçaient jusqu'à mi-jambes dans la neige en fusion et furent assez heureux encore de regagner leurs quartiers d'hiver. — Le récit de Peary est rapide, et malgré des péripéties nombreuses, les épisodes y tiennent peu de place ; mais il offre quand même une certaine éloquence, qui résulte pour ainsi dire de sa concision même, — celle qui vient des faits sommairement rapportés et des épreuves subies. A la fin du volume, il donne un compte-rendu de ses explorations précédentes et, pour conclure, des détails curieux sur les mœurs des Esquimaux, — si gloutons et affamés, au dire des voyageurs, que parfois ils n'arrêtaient pas de manger pendant deux jours et deux nuits, — et auraient mangé même en dormant. Si nous en croyons enfin « l'étude de bronze » que contient l'ouvrage, parmi leurs femmes il en est de fort jolies et qui pourraient se montrer avantageusement à côté de beaucoup des nôtres.

L'expédition du duc des Abruzzes, prince Louis-Amédée de Savoie, au **Ruwenzori**, massif énorme de montagnes situé en Afrique entre les lacs Albert et Albert-Edouard, aux confins du Congo et de l'Ouganda et où il semble bien que le Nil prend sa source, était certes une entreprise laborieuse et digne de passionner des esprits aventureux. Organisée dans d'excellentes conditions et judicieusement conduite, elle a réussi toutefois et l'on ne peut qu'applaudir à l'effort méritoire qui a résolu un des plus curieux problèmes de la géographie du continent noir. Le récit que donne le Dr Filippo de Filippi d'après les documents recueillis et les notes du prince est abondant et pitto-

resque ; précédé d'un historique rapide des précédentes tentatives d'exploration, il suit au jour le jour le voyage de la caravane depuis Montbasa (Océan Indien) et Port-Florence (lac Victoria) jusqu'à l'escalade des cimes couvertes de neige, presque constamment voilées par les nuages, mais dont les pentes sont envahies par la végétation fantastique des régions tropicales. C'est le contraste absolu de ces deux zones, de climat excessif, qui fait l'intérêt principal de cette expédition. Les cimes du Ruwenzori atteignent du reste des hauteurs de 4.000, 5.000, 5.125 mètres, — c'est-à-dire qu'elles dépassent la chaîne des Alpes et le Mont-Blanc. En route, les voyageurs donnent de précieux détails sur la végétation bizarre des espaces traversés; sur des peuplades singulières comme les Baganda, tribus dont les traditions indiquent des rapports probables avec les anciens Egyptiens. Mais ce qu'on ne saurait trop vanter dans cet ouvrage, c'est la beauté en général de l'illustration, des planches tirées hors texte, le soin avec lequel le livre a été présenté et qui fait le plus grand honneur à la librairie Plon.

C'est avec des préoccupations beaucoup plus utilitaires, — et qui d'ailleurs nous laissent assez froid, — que M. H. Turot décrit son voyage **En Amérique latine**, soit dans les états du Brésil, la République Argentine, etc... On peut dire même que tout se rencontre pêle-mêle dans ce volume, où l'on trouve des notions historiques en même temps que des détails sur la production du café; des chansons créoles et des tableaux de statistique; des renseignements sur les finances, la navigation, la situation budgétaire et des anecdotes parfois amusantes, — comme celle qui concerne à Rio de Janeiro les expropriations à propos du percement de l'Avenida Centrale: les propriétaires, consultés par circulaire et se croyant menacés d'un nouvel impôt, donnèrent des chiffres dérisoires d'évaluation pour leurs bicoques, tant que les indemnités leur furent versées avec un fort bénéfice pour la ville. Mais il faut bien le dire, si M. Turot est enthousiaste, s'il est observateur et bien intentionné, il n'est pas artiste; son livre, avec la quantité des indications diverses qu'il contient, souvent indigestes, trahit trop sa qualité d'édile, et nous avouerons n'y avoir goûté en somme que quelques détails parfois amusants, comme ceux qu'il donne sur les cochers de Rio, qui prennent pour une simple course en cabriolet au moins 5 milreis ou 8 fr.; pour une course en victoria de 12 à 14 milreis, — soit de 20 à 25 fr. selon le cours. — Dans l'avenir, avec les progrès de l'industrie, Rio de Janeiro nous apparaît assez comme la terre promise des conducteurs d'automobiles.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

M. Edouard Clunet ; avocat à la Cour de Paris : *Les Associations*, Marchal et Billard, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50. — M. E. Burle : *Essai historique sur le développement de la notion du droit naturel dans l'antiquité grecque*, Trévoux, imp. Jeannin. — Jurisprudence théâtrale.

L'association devient de plus en plus la forme nécessaire de l'action économique et sociale. Dans les luttes de la vie moderne, l'effort isolé est voué à la défaite. Que pourrait-il espérer contre un faisceau d'énergies associées, disciplinées et constamment renouvelées ? Aussi est-ce avec raison qu'on a prédit que l'avenir appartiendrait à ceux qui seront le mieux associés.

Mais, chose curieuse, en même temps que s'affirme ce mouvement dont l'aboutissant est l'absorption de l'individu par le groupement, les droits de l'individu à l'indépendance sont plus que jamais exaltés. Au nom de l'individualisme, il faut allègrement saper le vieil édifice ; plus de ces entraves imposées sous prétexte de société, de patrie, de famille ; les droits de l'individu dominent tout. Je n'en disconviens pas ; mais où je cesse de comprendre, c'est lorsque ces apôtres de l'individualisme proclament en même temps la nécessité de la tyrannie syndicaliste.

C'est pour le plus grand bien de ceux qui la subiront, m'objectera-t-on ; c'est pour qu'ils soient complètement libres qu'on les enferme dans cette servitude.

Je n'en ai jamais douté ; c'est d'ailleurs la raison invoquée de tout temps pour justifier les tyrannies, qu'elles fussent religieuses ou politiques. Cela me fait toujours songer à Ugolin, qui dévorait ses enfants pour leur conserver un père.

En tous cas, le développement de l'association est une nécessité économique et sociale que nul ne peut contester. Sur cette question, M. Edouard Clunet vient de publier le premier volume d'un ouvrage important : **Les Associations**, au point de vue historique et juridique. L'auteur étudie d'abord les associations « sans but lucratif », celles qu'il appelle les « associations de divertissement ».

Il donne, notamment sur les cercles, une étude historique très documentée, trop documentée même ; il n'a su résister à la tentation de publier, sous prétexte de notes, toutes les références, toutes les citations qu'il a relevées au cours de ses savantes recherches, ou même tous ses souvenirs personnels. Par exemple, à propos d'un nom cité, il allonge une note de plus de deux pages où, sans en omettre un, il nous fait connaître ceux qui furent ses secrétaires depuis qu'il est avocat. Nous voilà bien loin du sujet.

Cependant, il faut reconnaître que, dans cet amas de documents, se trouvent des détails fort intéressants. L'anecdote y coudoie la ré-

férence de jurisprudence. Ainsi, faisant l'historique des maisons de jeu, M. Clunet rappelle que sous la Restauration le jeu devint pour l'État une source de revenus importants. Le premier fermier des jeux fut un M. Boursault, ancien acteur et conventionnel. Il était grand amateur de fleurs et des fruits, qu'il cultivait dans ses magnifiques jardins de la rue Blanche. On l'avait surnommé « Mirliflore ». Mais comme, à la concession des jeux, il joignait celle des vidanges, le sobriquet fut transformé, par la malice publique, en « merdiflore ».

La seconde partie du livre est consacrée à l'étude de la loi du 1er juillet 1901. Les développements historiques et philosophiques sont nombreux. Cette incursion, affirme Me Clunet, était nécessaire pour « pénétrer la raison fondamentale du droit associationnel dont la loi du 1er juillet 1901 présente une formule plus ou moins satisfaisante ». La conclusion du premier volume est que cette loi doit être améliorée La première amélioration sera l'abrogation des art. 13 à 18 (relatifs aux congrégations), « qui ont ajouté une loi d'exception à une loi de liberté », et « font tache dans cette charte d'affranchissement ».

§

Sous ce titre : **Essai historique sur le développement de la notion du droit naturel dans l'antiquité grecque**, M. Burle publie un ouvrage qui mériterait mieux que les quelques lignes que cette rubrique peut lui accorder. D'une étude très savante, et sans longueurs, de la philosophie, de la littérature, de l'histoire et de la législation grecques, l'auteur s'efforce de dégager « la loi de continuité de la notion du droit naturel ». Il résume sa pensée dans une formule heureuse : « Le droit n'est que la loi de perfectibilité infinie inhérente à la nature raisonnable. »

Citant des exemples pour montrer combien, en Grèce, la liberté individuelle était exposée à subir toutes les restrictions que semblaient nécessiter les intérêts généraux de la communauté, M. Burle indique cette particularité de la législation financière athénienne, qu'il est intéressant de relever au moment où nos législateurs veulent nous faire cadeau de l'impôt sur le revenu :

La république d'Athènes s'adressait, pour faire face à certaines grosses dépenses d'intérêt général, à la bourse des personnes les plus riches. Une liste était dressée chaque année, qui comprenait le nom des citoyens appelés à pourvoir aux frais qu'entraînaient l'équipement et l'entretien des navires de guerre, la *chorégie*, la *gymnasiarchie*, et l'*hestiasis*. Dans ce but, tout individu était taxé d'après la fortune qu'on supposait lui appartenir, ou plus exactement d'après celle qu'il déclarait lui-même. Mais, pour prévenir de fausses déclarations aussi bien que des répartitions injustifiées, Solon avait permis à tout citoyen malencontreusement désigné d'en appeler au

magistrat pour faire reporter le fardeau de la prestation sur un autre citoyen signalé comme plus capable de la supporter. Cette obligation de remplir à ses frais certaines charges publiques avait reçu la dénomination de *litargie* : cet échange de fortune qu'on avait le droit de proposer à un plus riche, moins fortement imposé, cela s'appelait l'*antidosis*. Le débiteur de la *litargie* sommait devant l'archonte tel de ses concitoyens — selon lui indûment exempté — de prendre sa place ou de lui céder ses biens en retour pour subvenir aux dépenses demandées. Cette sorte de cartel, le défendeur ne pouvait refuser de l'accepter. S'il ne se rendait pas à la sommation, son adversaire saisissait aussitôt ses biens et mettait les scellés sur sa maison, sans subir lui-même ces formalités. Tous deux ensuite prêtaient serment de faire une exacte déclaration de leurs biens dont ils devaient, dans les trois jours, fournir l'inventaire. Le Tribunal statuait. La sentence était-elle contraire au demandeur, il n'y avait point *d'échange* : lui était-elle favorable, son adversaire avait la faculté d'acquiescer à l'échange, ou de se charger de la *litargie*.

Ainsi le droit d'inquisition dans les fortunes privées, sous prétexte d'imposer le revenu, existait dans l'antiquité. Voilà une constatation qui ne pourra manquer de surprendre ceux qui voient dans cette recherche une nouveauté démocratique et le signe éclatant d'un progrès social.

§

Les directeurs de théâtre et les acteurs sont devenus des plaideurs acharnés. Il n'est pas, au Palais, de clients plus sérieux. Chaque jour s'allonge la **jurisprudence théâtrale**.

Dernièrement, M. Dubosc prétendait qu'il avait eu raison de refuser de jouer chez M. Porel, où il était engagé, et d'aller exécuter chez le voisin un engagement plus profitable. Il a triomphé. Cela prouve que les acteurs sont les enfants gâtés, non seulement du public, mais aussi des magistrats. Le rôle distribué à M. Dubosc était insuffisant pour son talent, déclara le jugement. Est-ce là une raison bien juridique? Cette théorie mènerait loin. Les musiciens peuvent la revendiquer à leur tour. Or, voyez-vous la clarinette ou le trombone quittant l'orchestre avec fracas, sous prétexte que leur partie est insuffisante. Cependant le directeur du théâtre ne peut exiger que l'auteur allonge son œuvre de quelques lignes ou de quelques mesures de façon à satisfaire tout le monde.

Hier, Mme Réjane s'entendait condamner à payer une indemnité à MM. Mouézy-Eon et Sylvane pour n'avoir pas joué leur pièce qu'elle s'était engagée à monter avant le 1er janvier. Cela ne lui plaisait plus; et il lui semblait que c'était une raison suffisante. Les actrices n'auraient-elles plus le droit d'être capricieuses? Non, a répondu le Tribunal, la pièce a été reçue, il faut la jouer; il est trop tard pour alléguer qu'elle est mauvaise; et un attendu du jugement conteste à Mme Réjane l'infaillibilité de son goût. Sous cet « attendu »,

Mme Réjane bondit, plus irritée que si l'on avait douté de son éternelle jeunesse ; et la presse s'emplit de ses plaintes.

Il faudrait cependant que les artistes s'habituassent à recevoir les répliques. Pour excuser sa faute, Mme Réjane fait dénigrer l'œuvre des auteurs ; ceux-ci ripostent que ce rôle de Zoïle lui convient mal, et ils énumèrent ses erreurs retentissantes. Le Tribunal se range à l'avis des auteurs. Voilà tout. Où donc est le crime ? Mais lorsqu'une actrice a tenu un rôle de souveraine, elle se croit impératrice toute sa vie, et le moindre contredit devient un crime de lèse-majesté.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue du Mois : l'officier, dans la vie et dans le rang. — *Juvenia, le Voile de Pourpre*, vers de MM. Henri Galoy et Louis Chadourne. — *La grande Revue :* un conte inédit en français, d'Edgar Poe. — *La Revue :* La force morale de la femme, d'après Mlle Paola Lombroso. — Memento.

M. le capitaine V... étudie la condition de l'officier *Dans le rang et dans la vie.* — **La Revue du mois**, 10 février. C'est un article sage et d'une inspiration vraiment curieuse :

« L'armée cherche son âme et ne la trouve pas, » disait Alfred de Vigny. A plus juste titre que jadis nous pourrions prononcer cette parole de détresse. Entre les idées et les faits, l'accord ne s'est pas établi ; d'où un malaise latent chez beaucoup d'officiers, conscient chez d'autres. Au milieu de l'évolution qui entraîne les sociétés modernes vers un idéal nouveau, l'Armée restait immobilisée dans l'armature rigide d'antiques règlements, étouffée par une conception archaïque de son rôle, de ses rapports avec le reste de la nation, de la discipline.

L'auteur n'a pas de peine à prouver que la discipline permit le coup d'État d'où est né l'Empire. Et il intercale dans son texte une citation du maréchal de Saint-Arnaud, qui est très significative. Ci-dessous, vous trouverez un emprunt, qui ne l'est pas moins, aux *Études d'histoire religieuse* du bon Renan, pour étayer les idées de l'auteur sur les excès de la discipline :

Le type du parfait serviteur serait le caporal prussien, rigide et inintelligent. L'annihilation de toute personnalité chez les subordonnés est pour eux une hantise, l'initiative devient un défaut. Ils rêvaient de substituer aux hommes des relais automatiques électriques. On presse un bouton, la machine marche : mais un fil casse et rien ne va plus. Même aux échelons inférieurs de la hiérarchie, il faudra souvent agir pour le mieux plutôt que d'exécuter à la lettre un ordre formulé. Fut-il discipliné, Nelson devant Copenhague, refusant de voir le signal de Parker ? N'auraient-ils pas dû être indisciplinés, les généraux qui, pouvant sauver leurs divisions après Baylen, les rendirent aux Espagnols pour obéir à l'ordre de Dupont ? Ou encore Changarnier ou autres refusant de balayer Bazaine par respect de la hiérarchie ? Oui, mais plus facile et plus prudente est cette conduite, que de

prendre, ainsi que Nelson, une responsabilité que seul le succès peut justifier.

Y aurait-il deux disciplines? Il n'y a qu'une morale, disait Rivarol, comme il n'y a qu'une géométrie. Il y a deux morales, professait Nisard, au grand scandale de ses auditeurs vertueux. Il y a tout avantage à ne faire sentir l'autorité que dans les cas où son action est indispensable. Il est mauvais de fatiguer la bouche du cheval. L'éducation morale du personnel permettra de relâcher la bride et de ne pas recourir toujours à la contrainte.

« Voilà ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas : le progrès de la religion parmi les hommes s'obtient de deux manières : par les règles positives et par les sentiments qu'on sait leur inspirer, mais de cette double action, celle des règles positives n'a qu'une valeur médiocre, seule l'inspiration intérieure donne aux règles toute leur portée. »

Ce n'est pas par la multiplicité des consignes, par la pléthore des décrets qu'on devra chercher l'ordre et l'obéissance. Pour beaucoup, l'excès de compression produit l'abrutissement, atrophie tout zèle, toute volonté, y compris la bonne volonté. Chez d'autres, elle fait naître ou réveiller l'instinct de lutte; bien des soldats qui auraient été des meilleurs sont devenus des gibiers de prison sous l'aiguillon qui les piquait sans trêve.

« Qui a obéi trop ou trop longtemps est plié ou rompu » remarque le capitaine V... Turenne et Condé, dit-il, « firent dans la révolte l'apprentissage du commandement. » Par contre, il observe que « les généraux brisés par Louvois, devenus des instruments, se firent battre », et que « Napoléon n'eut jamais la notion de l'obéissance ».

Dans la vie, qu'est l'officier? Un « désarmé », répond M. René Wisner, par l'excellente comédie qu'il vient de faire représenter. Le capitaine V... déclare : « l'officier est et doit être un citoyen. » Actuellement, il n'a ni la liberté d'écrire, ni celle de se marier, il n'est ni électeur ni éligible.

Qu'il y ait parmi les survivants de générations qui s'éteignent, parmi les descendants des dynasties d'*archéodynes*, des contempteurs irréductibles du présent, c'est possible ; mais il est difficile d'admettre que les hommes, intelligents en majorité, choisis par une sélection sévère, formés par les voyages, le frottement des hommes et des aspérités de la vie, soient tous réfractaires au progrès, à la marche vers le mieux. Des fétichistes de l'absolutisme ! Mais l'histoire est là pour démontrer le contraire. Souvent les officiers hommes politiques ont été à l'avant-garde des partis libéraux : le général Foy et tous ces vieux soldats de l'empire, qui menaient la lutte contre la Restauration. Le premier soin du Prince-Président pour assurer le coup d'État fut d'emprisonner tous les officiers membres de l'Assemblée: Charras; Changarnier, Le Flô. Ils n'étaient pas députés, ceux qui firent réussir le mouvement ! Pendant tout le XIX^e^ siècle, au cours des révolutions qui dans presque tous les pays de l'Europe remplacèrent les régimes absolus par des constitutions plus libérales, on trouve l'élément militaire. En Italie, en Allemagne... en Espagne même, pendant la longue période d'oscillations

entre l'absolutisme et la liberté, les pronunciamientos agirent presque toujours par une poussée dans le sens démocratique.

En France donc, si depuis 1870 les officiers sont restés hors de la République, c'est qu'elle ne les a pas *laissés rentrer*. Exclusivisme chez eux, façons de voir spéciales! N'y a-t-il pas des circonstances atténuantes? Leur a-t-on assez répété qu'ils devaient être étrangers à toute question politique, vivre en dehors des partis! Il en est qui l'ont cru, sont restés à l'écart, et l'indifférence se mue souvent en dédain ou antipathie. Par cette exclusion de la vie nationale ne risquait-on pas de leur donner une mentalité de reîtres? La grande muette! Toute infirmité est un amoindrissement; il faut une forte dose de naïveté pour transformer en titre d'honneur l'épithète de muet (même au sérail).

Il y a du vrai, dans ces lignes. Elles sont discutables pour le reste. Le souvenir du général Boulanger est proche et la figure tragique du général Mercier n'est pas enfoncée si loin dans l'histoire.

Il n'est plus possible aujourd'hui de différencier l'armée de la nation : il est aussi absurde de dire que la nation est faite pour l'armée que l'armée pour la nation. La nation pour l'armée! pourquoi pas les averses pour les parapluies! Citoyens et soldats doivent avoir les mêmes aspirations, les mêmes objectifs. L'armée n'est pas une excroissance étrange au corps social; c'est le bras qui défend et qui frappe. Y a-t-il antagonisme entre les muscles du lutteur? Tous travaillent, tous convergent pour l'élan irrésistible qui doit « tomber » l'adversaire.

Soit! — mais il faut que l'« adversaire » ne soit pas à l'intérieur de la nation, il faut qu'il la menace vraiment du dehors...

§

Juvenia (janvier) publie ce bon *Sonnet* de M. Henri Galoy, qui fait songer à certaines pièces des *Vaines tendresses* :

Quand, au rosier tremblant des heures fugitives,
Nous cueillons, par hasard, un instant fortuné,
La fleur est si fragile et nos mains si craintives
Que notre court plaisir en est empoisonné.

Mais ces naissantes fleurs, les voluptés furtives,
Dans notre souvenir n'ont pas plutôt baigné
Qu'il leur vient la beauté des fleurs définitives,
Le bonheur est parfait dès qu'il s'est éloigné.

Et c'est longtemps après avoir été cueillies
Que les heures vraiment sont tout à fait jolies.
O l'exquise fraîcheur du bouquet reposé.

La mémoire de l'homme est la mystique amphore
Où s'ouvrent, lentement, les roses du passé
Que le Présent, jadis, n'a pas su faire éclore.

§

Du **Voile de Pourpre** (n° 2, « cahier d'hiver ») j'extrais de ce délicat et musical poème de M. Louis Chadourne :

SANS ACHEVER

Les roses de Septembre ont éclos dans mon âme
Et j'en ai fait pour toi la rêveuse moisson :
Leur calice est moelleux comme un regard de femme.
Les roses de Septembre écloses dans mon âme
T'offrent l'adieu pensif de l'arrière-saison.

Les roses de Septembre ont attendu l'automne,
Comme l'aveu tardif d'un rêve insoupçonné,
J'en tresserai pour toi ma dernière couronne.
Les roses de Septembre ont attendu l'automne
Pour s'offrir à ton front, comme elles incliné.

Les roses de Septembre ont éclos dans un rêve,
C'est un songe subtil qui les a fait fleurir.
Un amour méconnu leur a donné leur sève.
Les roses de Septembre ont éclos dans un rêve
Et ta tendresse seule aurait pu les cueillir.

Les roses de Septembre écloses dans mon âme
Sur ton front craindraient trop de venir se poser ;
Leur calice trop pâle effraierait une femme :
Les roses de Septembre écloses dans mon âme
Fleurissent dans un songe et meurent d'un baiser.

§

A l'occasion du centenaire de la naissance d'Edgard Allan Poe, **la Grande Revue** (10 février) donne un conte, inédit en français, du grand Américain. MM. Jacques des Gachons et Paul Chaux ont traduit cette histoire : *Sépulture prématurée*. Elle n'est pas des meilleures de Poe, cependant on y trouve la marque de son génie, du bel agencement, de la précision dans l'indicible même. C'est un épouvantable cauchemar dont il met à découvert le mécanisme pour qu'on en voie le jeu ; et le miracle littéraire est que l'illusion n'est nullement amoindrie.

Voici un fragment de ce conte, où l'on voit un homme, menacé de catalepsie, rêver qu'il est enterré vif :

Un moment se présenta où — de même qu'en de nombreuses circonstances précédentes, je me sentis émerger d'une inconscience totale et recouvrer une première impression, vague et indéfinissable, de l'existence. Lentement, suivant une gradation tortueuse, un jour mental me réapparut, étouffé et grisâtre. Torpeur de malaise, sensation passive de douleur confuse. Nulle idée, nul désir, nul effort. Puis, longtemps après, une résonnance dans les oreilles, puis encore plus tard, une sensation de piqûre, de four-

millement dans les extrémités. Puis, une période de délicieuse tranquillité qui semble s'éterniser et pendant laquelle les sensations, réveillées, paraissent s'efforcer de se transformer en pensées — puis une brève rechute dans le non être, puis, soudain, la vie, une paupière palpite faiblement, et tout aussitôt je me sens galvanisé par une terreur affreuse, bien qu'encore indéfinie, et qui fait refluer mon sang, avec impétuosité, des tempes vers le cœur. A ce moment, je fais un premier effort conscient de pensée. Ensuite un premier essai de ressouvenir ; succès partiel, mais vite évanoui. Peu à peu, la mémoire reprend assez de son empire pour que je puisse, dans une certaine mesure, avoir connaissance de mon état. Le sommeil dont je sors n'est pas un sommeil *ordinaire!* Je me rappelle que je suis sujet à la catalepsie. Enfin, l'irruption d'un océan qui déborde : l'idée sépulcrale et dominatrice, l'obsession du Danger farouche surgissent.

Dès que ces images eurent repris possession de mon cerveau, je restai sans mouvement pendant plusieurs minutes. Pourquoi ? Je ne pouvais rassembler assez de courage pour remuer. Je *n'osais pas* faire l'effort qui devait m'éclairer sur ma vraie situation — et cependant, tout au fond de mon cœur, quelque chose me chuchotait « que c'était sûr ». Seul le desespoir qui remplit alors mon être et auquel n'est comparable aucune détresse humaine, le désespoir farouche me poussa, après une longue irrésolution, à soulever les rideaux pesants de mes paupières. Alors je ne vis que le noir, la nuit opaque. Je sentis que mon accès était passé. J'avais, pour l'instant, pleinement recouvré l'usage de ma faculté visuelle — et cependant tout était noir — absolument noir — d'un noir de nuit dépourvue de toute lueur, d'une nuit faite pour durer au delà du Toujours.

Avant d'arriver à ce point de son récit, Poe en avait escompté tous les effets, comme on peut le voir d'après cet autre fragment qu'à dessein j'ai déplacé. Dans le conte, il résume une série de faits empruntés à la chronique universelle et précède la narration du cauchemar qui est l'objet même de la narration.

Or, si l'idée seule en est épouvantable, que ne doit pas être la réalité? On peut affirmer, sans hésitation, qu'il n'est pas d'événement plus effroyablement propre à provoquer la suprême détresse mentale et physique, qu'une inhumation avant la mort. L'oppression intolérable de la poitrine — l'odeur étouffante de la terre humide, — l'étreinte des vêtements mortuaires, — l'embrassement rigide de l'étroite demeure, — la noirceur de la Nuit Absolue, — le silence profond comme la mer, — la présence invisible mais sensible du Ver Triomphateur, — toutes ces choses jointes aux images du ciel et de la verdure qui sont *sur* vous, au souvenir des amis chers qui voleraient à votre secours s'ils *savaient* votre état et à la conscience que que *jamais* ils ne le connaîtront — à l'idée, enfin, que votre lot est définitivement le désespoir et la mort, toutes ces sensations, dis-je, versent dans un cœur qui bat encore une somme d'horreur et d'accablement si intolérable que l'imagination la plus audacieuse recule devant leur évocation précise. Nous ne pouvons, *sur* terre, concevoir une agonie semblable. Nous ne pouvons rien rêver, dans le cercle le plus reculé de l'Enfer, dont la hideur atteigne seulement la moitié de celle-ci. Toutes les narrations sur ce sujet

présentent donc un intérêt puissant : intérêt de l'horreur sacrée qui se dégage du sujet en lui-même ; intérêt essentiel quand on est convaincu de la véracité de l'exemple raconté. Le dernier cas que je veuille citer est appuyé sur mes propres impressions, sur mon expérience positivement *personnelle*.

§

La force morale de la femme trouve un éloquent défenseur dans Mlle Paola Lombroso. Son article de **la Revue** (15 février) cite une multitude d'exemples de l'héroïsme féminin. On en citerait dix fois, mille fois plus, sans démontrer que cette conclusion ne soit encore très discutable :

Ce que l'homme fait quelquefois avec sa force morale est grandiose et dépasse de cent coudées par ses effets, par ses résultats sociaux, tout ce que la femme peut faire pour un individu.

Mais la force morale que non seulement quelquefois, mais toujours, déploie, quand besoin est, la femme pour consoler, servir un seul individu (parfois inconscient et repoussant), ou bien pour remédier à une misère individuelle, est également touchante.

Je trouve que les hommes devraient tenir un plus grand compte de cette propension de la femme à être héroïque et se montrer plus indulgents envers elle lorsque, dans une vie paisible, elle se laisse aller toute au bonheur de vivre. On dit alors trop facilement qu'elle est frivole, qu'elle est coquette, qu'elle est insouciante, qu'elle est bornée, qu'elle ne comprend rien. Il est certain que pour l'essayage chez le couturier, ou pour grignoter des brioches et papoter à un five o'clock, elle n'a besoin d'aucune force morale. Mais elle est comme ces larves d'abeilles ouvrières qui sont des larves communes et qui pourtant, si la reine vient à manquer, — en les nourrissant d'un aliment spécial — peuvent devenir toutes, sans exception, des reines sages et fécondes.

Telle est la femme en général. Elle ne prétend et n'aspire à être autre chose que l'humble ouvrière qui accomplit sa tâche quotidienne et bornée. Mais que la nécessité surgisse et elle peut devenir reine d'un moment à l'autre ! Et le breuvage magique qui la fait devenir telle n'est autre que le malheur. Dans l'humble larve, dans la créature féminine, insouciante et légère, qui vit à ses côtés, l'homme devrait honorer la reine en puissance, la consolatrice latente qu'il trouvera infassable et fidèle, si le malheur éclate !

Ce vieux grognon de Schopenhauer n'avait pas tort d'être d'un avis diamétralement contraire. Aussi bien le but de la femme n'est pas « la force morale ». Toutes celles qui ont enfanté ont été héroïques au moins pendant quelques heures ; et c'est pourquoi la pire d'entre elles méritera toujours le respect de l'homme, — ce respect que beaucoup de celles-ci tiennent pour un outrage ou la preuve d'un aveuglement pitoyable.

Au point où nous en sommes, il faudrait que les femmes fussent *soldats* dans toutes les nations. En moins de rien, la guerre en serait

supprimée, — non qu'elles soient, les femmes, plus lâches que les lâches hommes, mais elles s'accommoderaient mal de l'uniforme et du fusil dont la manœuvre abîme les mains.

§

Mercure. — *Le Correspondant* (10 février) : Le bien de famille, par M. G. Cadot. —

La Revue hebdomadaire (13 février). Les derniers jours de Napoléon en France, par M. Henry Houssaye. — La diplomatie et l'opinion, par M. Gabriel Hanotaux. — Le dépeuplement de la France, par M. C. M. Savarit.

Revue bleue (16 février) Quelques idées de jeunes peintres, par M. Camille Mauclair. — La littérature de la réclame, par M. P. C. Mercier. — (13 février) Une lacune dans les récompenses de l'Institut, par M. Michel Breal.

Le Beffroi (janvier-février) ; ont collaboré : MM. E. Malfère, D. Thaly, L. Bocquet, R. Allard, E. Henriot, P. Lebesgue et Mlle M. Th. Cusnac.

Les Bandeaux d'or (3e série, fascicule VIII) publient un curieux conte de M. Théo Varlet : « Nouvelle découverte de Sir E. Lectrod » et des poèmes de MM. A. Mockel, P. Castiaux, J. Romains, C. Vildrac, etc.

Le Sillon (10 février). L'impuissance monarchique, par M. G. H.

L'Echo de France (10 février). Vient de naître dans ce dessein : il « veut devenir l'organe idéal qui répercutera, pour les Français de sang et de cœur, éloignés de la vieille terre gauloise, dans toute son ampleur, le grand Écho de la France ! » — Bonne chance !...

La Rénovation Esthétique (février 1909) inscrit, au fronton d'un temple dédié à l'Art Pur, seize noms d'artistes du XIXe siècle, parmi lesquels figure Ernest Hello à défaut de Victor Hugo, ou de Flaubert... que remplace peut-être Joseph de Maistre?

N'empêche que voilà une vaillante revue. M. E. de Bruyn fait des dévotions à « l'Epée de Jean sans Peur ». M. E. Bernard y donne un fort bon article sur « la Différence de l'Art et de la Nature » et M. Jean Dorsal y publie « les Cités Rebelles », un éloquent poème. Enfin, M. Louis Lormel se repose, en décrivant Le Mans et Dinan, d'égratigner *les Plumitifs* imaginaires dont il narre les turpitudes dans un roman assez bonne encore.

La Phalange (20 février) : « Tristesses d'Alger », poème de M. J.-A. Nau. — « Les Cavaliers de Sybaris », par M. Marcel Boulenger. — « Quasi à La Bruyère » par MM. Legrand-Chabrier. — « Chez le dompteur de visions » par Mlle Charlotte Adrianne.

La Revue de Paris (15 février) commence un roman de M. Anatole France : « la Chemise » et donne « Carnaval », une série de charmants poèmes de M. Fernand Gregh inspirés par le carnaval du divin Schumann.

Roman et Vie (5 février). « La Pierre » par Gilbert Parker.

Les Entretiens idéalistes (25 janvier). « Faut-il devenir mage ? », très curieuse étude de M. Fernand Divoire. Un très bon article de M. Pierre Chaine : « le Tartufe de Molière et le Foyer de MM. O. Mirbeau et Th. Nathanson »,

Akademos (15 février) publie son second numéro, aussi réussi que le

premier. On y trouvera, outre une revue rimée par M. Laurent Tailhade, des poèmes de MM. de Croisset, d'Humières, Jules Bois, Raymond de la Tailhède, Marcel Gillard, etc. Cette fois, la verve satirique de M. Robert Scheffer s'y exerce (Plumes d'oie et Plumes d'aigle) aux dépens de Mme Lucie Delarue-Mardrus et de MM. Maurice Maeterlinck, qui peuvent supporter la taquinerie spirituelle. M. André du Fresnois explique très finement le beau talent d'écrivain de Mme Colette Willy, etc...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

P. S. — M. Emile Borel, directeur de *la Revue du mois*, fait remarquer que la pièce de Verlaine que, le 1er mars, sur le témoignage de *la Revue du Temps présent*, j'avais donnée pour inédite, figure au tome III, p. 160, des Œuvres complètes du poète.

Je remercie M. E. Borel de son renseignement. Je me pardonnerai moins volontiers mon erreur que je n'excuse celle de *la Revue du Temps présent*, que j'aurais dû rectifier. — C.-H. H.

LES JOURNAUX

Prospectus littéraires (*L'Opinion*, 27 février). — Une fille de Musset et de Sand (*L'Intermédiaire*, 20 février.) — Sainte-Beuve juré (*Ibidem*).

De l'**Opinion**, sous la signature de M. de Maigret:

Nous vivons en un temps de cataclysmes épouvantables. Après les secousses sismiques de ces dernières semaines, voici que, brusquement, une doctrine philosophique « culbutante et incendiaire »,

Qui nous vient d'Italie et qui lui vient des cieux,

par la bouche de M. Marinetti, *le Futurisme*, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — éclate comme un coup de foudre dans le ciel endormi de la littérature. Le Futurisme ? C'est la religion nouvelle de ceux qui veulent chanter : «... les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes ; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques ; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument ; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées ; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés; les paquebots aventureux flairant l'horizon ; les locomotives au grand poitrail, qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste. »

C'est la religion de ceux qui ont assez des « musées-cimetières » et qui, « bons incendiaires aux doigts carbonisés », prochainement mettront le feu aux bibliothèques pour délivrer l'humanité de « ces calvaires de rêves crucifiés, ces registres d'élans brisés ; » de tous ceux qui, encore, veulent glorifier « le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent ; c'est le mépris de la femme ».

Arrêtons-nous. M. Marinetti, avec ses airs de révolté, ne peut que nous faire sourire. Sa doctrine est profondément bourgeoise, surannée, réaction-

naire, et plutôt que de lui faire l'injure de croire à sa conviction en de pareilles sornettes, nous voulons supposer qu'il a choisi le carnaval pour nous faire une bonne farce. Il existe, en effet, chez nous, une école philosophique dont le manifeste, pour avoir eu peu de publicité, n'en est pas moins intéressant. En voici quelques extraits, cités au hasard :

« Le but final de *l'Energuménisme* (nom de la nouvelle doctrine) est la réalisation du désordre trépidant, par les moyens suivants : 1° destruction radicale du Cosmos, tel qu'il existe actuellement ; 2° reconstitution d'un monde nouveau sans aucun plan préconçu (pourquoi les planètes sont-elles rondes ? ne peuvent-elles adopter la forme qu'elles préfèrent ?) ; 3° confusion complète de toutes les lois physiques et chimiques en une seule force qui sera l'anarchie tonitruante sous la direction du moto-anthrope ou homme-automobile. »

Moyens pratiques d'atteindre à cet état nouveau, pris au hasard dans *le Guide moral de l'Energuménisme ou manuel du panhystérisme intégral et de la superexaltation appliquée :*

« Suppression de la langue et du verbe, utilisation exclusive de l'exclamation et de l'onomatopée transcendante et gesticulatoire. — Abolition de la politesse, des arts, de la grâce : mise à mort d'Isadora Duncan. — Réglementation de la vie explosive (forme supérieure de l'existence) ; vitesse minima pour les automobiles : 200 à l'heure ; pour les films cinématographiques : 500 ; pour le débit des conférenciers : 2.000 mots à la minute ; pour le cœur humain : 150 pulsations à la seconde. — Extermination des culs-de-jatte et des tortues ; élevage méthodique des zèbres. — Compénétration des espèces... »

Ici, l'auteur du manifeste affirme en termes crus qu'en mariant Flying Fox à Mme Otero on obtiendrait le Centaure, lequel, épousant à son tour une pieuvre, donnerait le jour à un animal d'une espèce nouvelle, qui n'aurait plus qu'à prendre en justes noces un mille-pattes femelle pour procréer la race définitive de l'avenir, l'être aux cent bras et aux cent pieds rêvé jadis par les mythologies indoues. Mais poursuivons :

« Limites de l'âge viril fixées à vingt et trente ans. — Massacre des vieillards et des infirmes. — Culture de l'épilepsie et de l'ataxie locomotrice chez les enfants. — Destruction radicale du sexe féminin. — Envoi d'un ultimatum à Sirius, dont Renan a signalé l'attitude narquoise. — Publication d'ouvrages énerguménistes dont le premier sera, prochainement, *le Swing aux Etoiles*, par Sam Mac Vea. — Enfin, création d'un comité exécutif pour la destruction des œuvres d'art et l'assassinat d'un certain nombre de *fossiles*, dont suit la liste. »

Cette liste serait trop longue à publier. Avertissons seulement M. Marinetti qu'il y figure en première ligne.

§

Voici, d'après M. Pierre Dufay, dans **l'Intermédiaire**, l'authentique histoire de la fille de Musset et George Sand, sur qui s'attendrirent, il n'y a pas bien des années, quelques publicistes d'un romantisme peut-être un peu avancé :

Dans le petit cimetière de Saint-Maurice, près la Rochelle, une tombe,

prétenticuse cherchant, avec son saule pleureur, son étoile et sa lyre, à rappeler celle d'Alfred de Musset au Père-Lachaise, évoque cette mystification à laquelle se laissa prendre le plus spirituel des chroniqueurs, je veux dire Aurélien Scholl.

A l' « ombre » du saule, repose une demoiselle qui fut aux camélias et à beaucoup d'autres.

Un anagramme dévoile avec une clarté suffisante la parenté qui aurait uni cette vestale et le poète des *Nuits :*

Ci-Gît
Norma Tessum-Onda
Née le 18 septembre 1854
Décédée le 8 mai 1875

Au-dessous d'une lyre, quatre vers, gravés sur une plaque de cuivre, refusent obstinément d'attester la filiation rêvée :

O mort, ô tombe, pourquoi vous craindre,
O mortels insensés, pourquoi vous plaindre,
La mort, mais c'est la liberté
Qui prend son vol vers l'immortalité.

D'après l'amusant petit livre de M. Auguste Mailloux (1), cette Norma Tessum-Onda s'appelait de son vrai nom Joséphine-Marie Ménard et était née le 18 septembre 1854, à Saint-Macaire (Maine-et-Loire) — c'est bien une histoire de brigands — d'un père tisserand et d'une mère dévideuse.

Une dame de la régie, Mme Alphonse Coras, qui n'avait point tardé à substituer la vie galante à ses constats, avait en quelque sorte adopté la fillette. Quand elle fut en âge, elle l'initia à ses mâles travaux non sans l'avoir, auparavant, sacrée fille de Musset et de George Sand.

Cela vous change un peu des filles d'officiers supérieurs !

Les amants de Venise étaient, il est vrai, brouillés depuis vingt ans lorsque la Providence aurait bénit leurs tumultueuses amours.

Mais l'on ne songe pas à tout... Puis, pour les sceptiques, la matrolle tenait en réserve des exemplaires dûment dédicacés par le poète à sa fille alors âgée de trois ans.

D'ailleurs, à elle aussi, pauvre Norma, il lui fallait la « brutale orgie » et si son verre n'était pas grand, elle le remplissait volontiers.

L'on prétend même, dans le pays, que ces heureuses dispositions ne furent pas sans seconder la tuberculose dans son œuvre.

Quant à la femme Coras, privée des petites douceurs que lui valaient les cheveux blonds et l'illustre naissance de sa compagne, elle mourut à son tour, en 1881, chez les Petites Sœurs des Pauvres, à Tasdon.

§

Du même *Intermédiaire*, une note de M. Delabrousse, sur *Sainte*

(1) *Une fille d'Alfred de Musset et de George Sand.* Paris, Bibliothèque littéraire de la *Revue Pédagogique comparative.* S.d., in-12 de 82 pp.

Beuve juré. C'est en 1863, paraît-il, que le célèbre critique fit partie du jury de la Seine. L'anecdote est rapportée par T. Campenon dans un article de *la Critique Française* du 15 juillet de la même année. L'auteur citait les lignes suivantes, tirées des *Nouveaux Lundis* :

A vingt ans et même à trente, on est comme un juré peu informé ou peu corrigé, et qui se prononce d'après la passion ou la théorie; à cinquante, on est comme un juré *trop bien informé et très revenu*, qui sait faire céder ses théories d'autrefois à l'*évidence et à la toute-puissance des faits*.

Il ajoutait :

« J'ai justement vu M. Sainte-Beuve siéger comme juré à la Cour d'assises, et je comprends très bien ce qu'il veut exprimer : il écoutait attentivement les débats avec un sourire un peu méprisant, comme celui d'un homme qui dit tout bas : « Vous aurez beau en conter, j'en ai bien vu d'autres », et il passait pour disposé toujours à adopter le parti de l'indulgence. Je crois que, en somme, il voit à peu près de même toutes choses. C'est un juré spirituel, mais peu sévère pour les autres comme pour lui-même, et s'il prend plaisir à casser sur le dos de ceux qu'il n'aime pas le bois sec de ses épigrammes, il n'a pas l'intention de se brouiller à jamais avec eux, et de leur faire des blessures éternelles... »

Mon ami, M. Jules Troubat, sous les yeux duquel j'ai mis ces lignes de *la Critique française*, dit M. Delabrousse, m'a répondu qu'il savait que Sainte-Beuve avait siégé comme juré au Palais de Justice. Le critique des *Lundis* rappelait qu'il avait entendu un haut magistrat du parquet, M. Oscar de Vallée, requérant la condamnation d'un assassin qui, pour commettre son crime, s'était servi d'un vulgaire couteau, et il citait comme un peu enviable modèle d'éloquence judiciaire cette phrase du réquisitoire : « Ce couteau, qui n'a pas même pour lui le mérite de la forme. »

Ce mot témoigne au moins d'un louable amour de l'art. Avis aux assassins qui feront bien d'employer des poignards damasquinés, des poignards romantiques.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théâtre des Arts : *la Marquesita*, pièce en 4 actes et 8 tableaux, de M. Robert d'Humières, d'après le roman de Jean-Louis Talon (15 février). — Théâtre Réjane : *Trains de luxe* comédie en 4 actes, de M. Abel Hermant (16 février). — Comédie Française : *la Furie*, tragédie en 5 actes, en vers, de M. Jules Bois (17 février). — Odéon : *Andromaque*, tragédie d'Euripide, traduction de M. A.-Ferdinand Herold (25 février). — Théâtre de l'Œuvre (Schauspielhaus de Düsseldorf) : *Medea*, Trauerspiel in vier Aufzügen von Franz Grillparzer (27 février) — Renaissance : *J'en ai plein le dos de Margot*, comédie en 2 actes de MM. Georges Courteline et Pierre Wolff; *le Juif Polonais*, drame en 3 actes, d'Erckmann-Chatrian (27 février). — Vaudeville : *La Route d'Emeraude*, pièce en vers, en 5 parties, de M. Jean Richepin, d'après le roman de M. Eugène Demolder (4 mars). — Memento.

Les écrivains, qui entretiennent par l'évocation du livre ou du

théâtre le rêve de voyager quelque jour en Espagne, nous la font vivre, à la suite de Théophile Gautier et de Prosper Mérimée, sous des dehors toujours romantiques. Ce n'est jamais l'Espagne, certes, aventureuse, mais moins chatoyante, à laquelle nous faisait songer Le Sage ou même, à vrai dire, Cervantes, lui aussi. Est-il donc réel que de Galice en Estremadure, de Murcie en Guipuzcoa, tout le territoire soit agité selon le gré des *Toreros* et des *Gitanas*, et que les amours y prennent nécessairement, par leur entremise, un caractère de mysticité cruelle et sanguinaire ? Le pittoresque, après les romans de M. Pierre Louys, ne s'est guère modifié depuis *Carmen* ; nous le reconnaissons et il nous amuse toujours dans **la Marquesita**. Au surplus il est mis agréablement en valeur selon les ressources restreintes du théâtre des Arts, et le mouvement dont lequel sont présentés les personnages seconde l'illusion, s'ils ne sont ni bien nouveaux, ni bien profonds. A peine l'auteur s'est-il préoccupé d'un prétexte à unir entre elles ces scènes de vie populaire ; les yeux par leur déroulement sont plus captivés que l'esprit par leur signification ; qu'importe ? on passe à les suivre quelques moments de tranquille joie, que la beauté, tantôt impérieuse, tantôt plus fière et souriante, d'actrices telles que Mmes Neath Blanc, Emmy Lynn, Jeanne Clado, et la grâce délicieuse de Mmes Rose Crane, Liliane Margyl, Hélène Florise, quand même elles ne prononceraient pas une parole, suffiraient déjà à éveiller.

§

Malgré la facilité, à peine plus que puérile, d'une satire qui ne va guère au delà de la simple moquerie, les fantoches de M. Abel Hermant sont, dans **Trains de luxe**, caractérisés avec une justesse suffisante pour qu'on les retrouve et pour qu'on s'en souvienne. Les modèles, s'ils encombrent parfois la chronique parisienne, ne sont, en somme, ni bien variés, ni même bien pervers ; ils ne vivent qu'en superficie, en représentation, et, pour peu qu'un sentiment sincère effleure la vanité de leur âme, aussitôt ils tendent à se rapprocher, dans la mesure de leurs moyens, de l'humanité normale, et cessent dès lors d'offrir à l'observateur le plus léger intérêt.

L'auteur se plaît à surnommer ses personnages *Trains de luxe*, non qu'ils passent leur existence en chemin de fer, mais simplement à cause de l'aisance avec laquelle ils se transportent de Paris, où leur installation participe toujours du définitif et du provisoire, à Cannes ou à Monte Carlo, dans d'autres capitales européennes ou enfin, dans leurs lointains pays d'origine, quand les y rappelle quelque fortune heureuse. Ce sont des altesses royales dérangées, ce sont des présidents de république congédiés et à l'affût d'un pouvoir à ressaisir ou d'une affaire financière dont la réussite leur assure un

prestige nouveau ; ce sont les personnages absurdes qui vivent dans leur dépendance, forcément enchaînés puisqu'ils sont époux et pères, ou retenus par la sotte considération d'un rang qu'ils leur prêtent, comme leurs chambellans et leurs autres domestiques. Les fastidieux ridicules de ce monde méprisable nous sont évoqués, avec bonne humeur, durant les scènes agréables et assez vives du premier acte. L'Infante Elvire, que personnifie à merveille Mme Réjane, la Princesse Mimi, don Luis Arequipa, dont M. Signoret a tracé la physionomie inoubliable, l'archiduc Conrad, complètement gâteux, s'y révèlent tout entiers, et si bien que le développement subséquent de l'action ne constitue plus que des redites insistantes à l'excès et désormais inutiles. On ne peut, en vérité, prendre intérêt à des êtres aussi falots que quand ils sont devenus la proie d'un poète acharné qui s'amuse de ses victimes. Ce n'est pas le cas de M. Abel Hermant ; il reste éperdûment d'un bon ton et d'une convenance déconcertants ; s'il se permet à l'égard de ses personnages certaines plaisanteries, du moins c'est en homme du monde, avec un tact fatigant ; il badine, et ne donne pas les étrivières. Après tout, ces gens qu'on a raillés, sait-on si l'on ne va pas les rencontrer dans un salon ? Quelle gêne, si l'on allait rendre toutes relations, pour distantes qu'on les veuille, pénibles ou difficiles. M. Hermant a su esquiver ce danger, et n'être ni amer ni outrageant. Son style ménage, et ses mots d'esprit sourient, mais ne mordent jamais. Non qu'il manque, quand il le veut bien, d'un réel talent presque ingénu, et son deuxième acte a su délicieusement garder, à l'amour qui prend de soi pleine conscience dans le cœur de deux jeunes gens candides, une fraîcheur d'innocence et de jeunesse toute émue et toute ravissante. La scène est d'ailleurs menée avec une franchise délicate et persuasive par les deux remarquables artistes que sont, adolescent plein de verve et de conviction, M. Puylagarde, et charmeuse toute jolie, toute élégante, à la fois souple, brusque, très douce et attirante, Mlle Yvonne de Bray.

Mais combien le troisième acte est superflu !

§

A la Comédie-Française, on a résolu de monter l'œuvre sérieuse et grave d'un poète. Où le trouver, sinon, de retour par quelque *Vaisseau des Caresses* des grandes Indes mystérieuses, en M. Jules Bois, qui s'est acquis de la renommée parce qu'il prétendit découvrir qu'à Paris même se survivent de puériles pratiques de sorcellerie ? Son esprit prévenu se complaisait à y trouver des vestiges de religion universelle et profonde, tandis que, à la moindre observation un peu clairvoyante, elles ne figurent plus que des amusettes séniles de douairières gâteuses ou d'incurables névropathes. La respectable légende d'Héraklès, lourde d'enseignements souverains, lui servit de thème

pour exalter, en vers péniblement comptés syllabe par syllabe sur les doigts, les innocents phantasmes d'un occultisme grossier, dont les passes (ou les tours de passe-passe) ne sont guère en droit de se réclamer de la lucide et positive dialectique qui rehausse la tragédie d'Euripide. De *Héraklès furieux* certes à **la Furie**, la distance est considérable; bien que M. Jules Bois n'ait voulu trouver dans l'œuvre antique qu'une source à son inspiration personnelle, elle est insuffisante pour qu'on ne regrette pas, puisqu'aussi bien le souvenir s'en trouve fâcheusement évoqué, qu'il n'ait pas manifesté de son caractère majestueux et sacré la plus respectueuse vénération, soit en se sentant indigne lui-même de nous en faire souvenir, soit en se conformant avec piété à quelqu'une des pensées, saines et réelles, du poète.

Cet ouvrage, écrit dans un style incolore à offusquer les plus maladroits imitateurs de Crébillon et de Voltaire, avec ses images sans prestige et ses vers sans énergie, pleins de chevilles choquantes et d'inversions invraisemblables, a été monté sur la scène de la Comédie Française, luxueusement. On a fait appel aux lumières des meilleurs archéologues, des dessinateurs les plus érudits et, en s'inspirant en particulier de découvertes récentes dans les fouilles de Crète, on a fait vivre, par les décors et la grâce de costumes frais, chatoyants et harmonieux, une Grèce primitive et admirable aux yeux.

Mme Madeleine Roch, aux côtés de la puissante et belle Mme Segond Weber, de Mlle Robinne toute jolie, et de MM. Paul Mounet, Albert Lambert fils, Jacques Fenoux, a eu le courage et le dévouement d'insuffler de la vie ardente et émouvante à cette tragédie.

§

Les prétentions de l'Odéon sont moindres. Les ressources de décor, de costumes, de mise en scène sont modérées. Seulement, on y entend exprimer en un langage souverain d'impérissables et neuves pensées. On se contente d'avoir recours au texte même du poète tragique, magistralement traduit, en larges périodes d'un rythme sonore et d'une impeccable exactitude, par les soins à la fois avertis et inspirés de M. A. Ferdinand Herold. La traduction nouvelle de l'**Andromaque**, d'Euripide, qui égale, si elle ne surpasse, les traductions qu'il nous a données naguères de l'*Électre* du même poète et des *Perses* d'Eschyle, a, au surplus, été mise en pleine valeur par la plupart des acteurs chargés de l'interprétation. Mlle Taillade, si ingénûment et purement belle de lignes, d'attitudes et de visage, a joué Andromaque dans un parfait élan de tendresse et de désespoir; elle a été secondée à merveille par MM. Chambreuil (Pélée excellent), Grétillat, Rollan, et par Mme Barjac. Mais pour-

quoi M. Joubé, dont M. Antoine se complaît à recommander la bonne volonté et le talent naissant, ne s'était-il pas même donné la peine d'apprendre son rôle, au risque de retarder et de refroidir tout le mouvement de l'action ?

§

Souvent on s'est plaint que, dans la représentation, l'intérêt se détourne du poème sur le luxe et l'importance des mises en scène. Il y a là un regret qui se justifie, les directeurs sont peu disposés à courir les risques de dépenses formidables en vue d'un succès incertain, et les poètes aux imaginations opulentes pâtissent de ces appréhensions légitimes : on évite de monter leurs pièces. Ne peut-on, en vérité, à moins de frais, les faire connaître au public ? Tout cet apparat de costumes auquel nous sommes trop habitués est-il indispensable ? Et n'est-il pas, au contraire, choquant, bien des fois, de voir et d'entendre parler et agir des personnages vivants, réalisés par des figurations si réelles qu'elles en sont excessives, au milieu de ce trompe-l'œil décevant et enfantin qu'est toujours le décor le plus habilement construit, le plus consciencieusement composé dans une ressemblance plausible et sous la succession variée des lumières transfiguratrices ?

L'expérience a été tentée en différents lieux, et si elle n'est pas probante encore, le mauvais goût qui préside, au *Schauspielhaus* de Dusseldorf, au choix des couleurs dans les costumes et dans le décor ne démontre pas non plus qu'elle ne pourrait aboutir à quelque succès. On se demande d'où peut provenir le renom de la Compagnie que *l'Œuvre* nous présente comme réalisant l'idéal de l'art théâtral, en Allemagne. Ceux qui ont vu, autrefois, la troupe depuis longtemps dispersée du duc de Saxe-Meiningen ne se résignent pas à admettre qu'elle ne soit remplacée que par de si médiocres successeurs. Les acteurs y sont peut-être remarquables par la sobriété de leur jeu, mais ils manquent de force expressive dans la diction aussi bien que dans le geste, et, pour faire au public français apprécier comme il le mérite le chef-d'œuvre de Grillparzer, **Medea**, une divulgation plus décisive, moins ridicule, eût été désirable.

§

Avant le mélodrame fameux d'Erckmann-Chatrian (de maladroits admirateurs veulent faire d'eux des écrivains remarquables), avant leur **Juif Polonais**, que M. Guitry joue avec une maîtrise intéressante, le théâtre de la Renaissance offre aux rares amateurs de délicate et subtile émotion, une petite pièce adorable de MM. Georges Courteline et Pierre Wolff : **J'ai ai plein le dos, de Margot!** Il n'est pas très nouveau de proclamer l'habileté de M. Courteline à faire valoir un type humain en contraste et en conflit avec le milieu

où il évolue. Mais ce Lauriane, que figure avec une verve contenue l'excellent M. Galipaux, est, dans la galerie de ses créations, d'une plénitude prodigieuse. Etroitement égoïste, vaniteux, couard en présence du moindre obstacle, injurieux pour les faibles et les résignés qui vivent dans sa dépendance, au demeurant nul et crétin, comme ne peut s'empêcher de dire à un moment son ami d'enfance Lavernié, il est gonflé de bassesse, d'envie, de lâcheté en même temps que de forfanterie : une merveille de complexité, et qui jamais ne se dément, jamais ne parade à faux, n'hésite, ni ne dévie. A côté de celui-là, voici la petite ouvrière résignée dès son enfance, qui ne sait et ne saura jamais rien, qui obéit et se soumet, sans comprendre ni chercher à comprendre pourquoi, de toute nécessité. Un moment, Lavernié, leur ami à tous deux, s'interpose, attendri, tente de l'arracher aux brutalités imbéciles, aux rebuffades grossières et injustifiées de son amant ; c'est en vain, elle ne peut se hausser, elle a besoin d'être résignée et soumise ; elle admire, elle aime presque (si elle pouvait aimer) son sauveur, son ami véritable qui lui témoigne tant d'affection et un tel dévouement ; mais elle ne peut s'en empêcher, elle retourne à Lauriane, qu'elle n'aime pas.

Comme la pièce est écrite avec une incomparable simplicité et une profondeur discrète et émue, elle est interprétée par MM. Guitry et Galipaux, par Mme Jeanne Desclos, à souhait.

§

De **la Route d'Emeraude**, de M. Eugène Demolder, — un des romans qui comptent, depuis *Madame Bovary*, — M. Jean Richepin a tiré un drame en vers, solide et pittoresque. Avec une fidélité remarquable, il a transporté au théâtre l'essentiel du roman, tout au moins de ce qui en constitue l'agrément tout de suite sensible, la pulpe chatoyante, l'enveloppe. Non qu'il n'ait pas su se souvenir de toute la signification profonde qui se dégage de la lecture du livre, mais les nécessités scéniques l'ont obligé de rejeter certains détails qui sortaient peu à peu, d'eux-mêmes, de situations longuement analysées ; leur présentation, au théâtre, eût paru alourdir, retarder les péripéties et le dénouement. En somme, dans l'œuvre de M. Demolder, ce qui attache par-dessus tout, ce sont, au milieu du charme des paysages, des intérieurs, des costumes, des mœurs évoqués savamment d'un doigté précieux et enthousiaste, les sentiments, les sensations tour à tour gravement réfléchis, éperdus de joie, de désir, d'ivresse, ou brutaux et grossiers, ou de nouveau délicats, si frêles et si purs, dont vivent magnifiquement les personnages divers. Dans l'adaptation de M. Richepin, forcement les apparences extérieures de l'anecdote qui fait le prétexte du roman prennent le pas sur tout ce qui est l'analyse du fait, du lieu ou de l'acte. C'est pourquoi, et en raison d'exigences inévitables,

M. Richepin a été amené à diminuer l'importance de certains personnages, dont la mémoire demeure néanmoins inoubliable, à enfler l'importance de certains autres. Ainsi, le joyeux, l'insoucieux Dirk, si dévoué au tendre Kobus, mène l'action, à tel point que, pour animer le retour du jeune peintre désabusé et désormais assagi au moulin natal, le poète a dû prolonger son agonie de façon qu'il lui fût possible de le remettre en toute confiance aux mains de son vieux père et de Lisbeth, sa douce et fidèle fiancée. Il meurt, sa tâche accomplie, en détournant sur lui-même l'accusation du meurtre qui eût, sans son sacrifice, accablé Kobus, dont la félicité sera désormais son œuvre. C'est là un dénouement, peut-être bien, de mélodrame, que M. Richepin aurait pu éviter : si je ne me souvenais du charmant décor de cette dernière partie et du costume tout de grâce qui y fait si délicieuse dans le rôle de Lisbeth Mlle Carèze, la fin nécessaire me semblerait indiquée au tableau précédent suffisamment, pour qu'il fût inutile d'insister : Kobus, soutenu, fortifié, endoctriné par les conseils de Dirk expirant, retournera au milieu des siens, et sera heureux auprès de Lisbeth, il n'en fallait pas davantage ; il était superflu de montrer à ce bonheur un commencement de réalisation. Mais il faut aussi rendre hommage à l'habileté avec laquelle M. Richepin a su, sans insistance désagréable, sans atténuation qui aurait trahi la pensée de l'auteur premier, éviter de donner une apparence professorale ou dogmatique au rôle épisodique et décisif de Rembrandt (que M. Lérand a fort convenablement tenu), ou à la tirade dans laquelle Dirk peint la personne et résume la pensée de Spinosa. Les vers amples, sonores ou familiers du poète, contenu sans doute par le vouloir de se fondre en la prose nombreuse et imagée de M. Demolder, éludent presque partout la grandiloquence un peu verbeuse qui lui est trop habituelle ; il est ici simple, parfois avec d'intimes jovialités, des crudités presque, mais dépourvues de goût par trop grossier, parfois il atteint à une véritable grandeur. Le drame, un des plus beaux qui soient dus à la fécondité de M. Richepin, n'est pas indigne du roman d'où il l'a tiré ; il en fait souvenir, et n'en est pas une parodie ; c'est une traduction exacte et partielle, comme une bonne photographie d'un admirable tableau. S'il ne justifie pas encore entièrement la déplorable coutume de faire passer dans une forme, qui n'est pas celle que l'auteur a cru devoir lui donner, une œuvre parfaite sous la forme où elle fut créée, du moins, dans le cas présent, on n'y trouverait pas motif à s'indigner ni à se lamenter. La conscience, la foi, l'enthousiasme pieux du traducteur sont indéniables et évidents, et son œuvre, indépendamment de son origine, est une belle œuvre. Mais n'aurons-nous pas toujours, plus qu'à entendre le drame de M. Richepin, de plaisir parfait à relire le roman de M. Demolder ?

M. Décori a fait du personnage de Dirk une création splendide de verve, de force et de conviction ; MM. Louis Gauthier, Joffre, Mmes Cécile Caron, Ellen Andrée, ont délicieusement dessiné Kobus, Balthazar, Katje et la vivandière. Quant à Mme Madeleine Carlier, un peu brusque, et à l'excès *montmartroise* au premier acte, qu'elle est, en dépit de sa diction parfois traînarde et faubourienne, exquise et jolie dans le rôle endiablé, capricieux et hardi de Siska ! Ah le mouvement de ses prunelles ! audacieuses, violentes et moqueuses, cette grâce mutine du nez et des lèvres, cette gorge sans cesse offerte et toute cette preste coquetterie, quel charme alliciant, quel charme !

Memento. — Palais-Royal : *Monsieur Zéro*, vaudeville en 3 actes, de MM. Paul Gavault et André Mouëzy-Eon (16 février). — Gymnase : *l'Ane de Buridan*, comédie en 3 actes, de MM. Robert de Flers et G.-A. Caillavet (19 février). — Théâtre-Antoine : *Le Donataire*, pièce en 3 actes, de M. Léon Madart ; *Guerre*, adaptation, par MM. Auguste Germain et R. Trébor, de la pièce en 3 actes, de M. Robert Reiners ; *Lorsque l'Enfant paraît*, pièce en 2 actes, de M. Charles Esquier (19 février). — Cercle des Essayeurs : *La Comédie de Pimprenelle*, un acte en vers, de MM. Deloncle et Léon Moine ; *Notre Fils*, un acte de Mme Lucy Achalme ; *les Désarmés*, 3 actes de M. René Wisner (26 février).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART MODERNE

Mort de M. Paul Ranson. — Mort de M. Caran d'Ache. — Expositions Clément Faller (Galerie Bernheim), de la « Société Moderne » (galerie Durand-Ruel), Louis Vallat (galerie Vollard). — Commémoration de l'Indépendance de la République Argentine : projet de monument, par M. Rogelio Yrurtia. — J.-F. Louis Merlet : *Bagatelle et quelques Visages* (L'Edition Libre, 82, rue de la Victoire). — Georges Grappe : *Degas* (*L'Art et le Beau*, 65, rue du Bac). — Memento.

Paul Ranson, qui vient de mourir dans sa quarante-huitième année, fut un artiste fervent et savant. Avec MM. Sérusier — qui nous communique sur son ami d'intéressantes notes — Maurice Denis, Bonnard, Roussel, Vuillard, et sous l'influence de Paul Gauguin, Ranson s'était tout de suite orienté à la peinture décorative. Son éducation première, à l'école de céramique de Limoges, l'avait d'avance initié à cette technique simple et féconde qui peut se résumer ainsi : des couleurs vives, des teintes plates distribuées en formes harmonieuses, sans aucune prétention de donner un double à la nature. On put voir alors quel sens avait Ranson de l'arrangement des lignes et de la combinaison des couleurs ; un grand *tigre jaune et noir* reste dans notre souvenir une merveille particulièrement significative. Mais le public, trompé par les théories naturalistes, ne comprit pas, et Ranson dut prendre le parti d'appliquer les nouveaux principes à la tapisserie. Il fut, après avoir exposé aux Artistes Français un certain nombre de tapisseries tout à fait intéressantes,

nommé sociétaire de ce Salon. Mais ces succès n'assuraient pas la vie de l'artiste, qui s'était marié et qui avait un enfant. Il crut avoir fait fausse route, revint à la nature et c'est de cet instant que datent ses séries de pastels, si fins, si délicats, mais où nous ne retrouvions plus la hardiesse et la grandeur de ses premières œuvres décoratives. Sa santé fléchissante n'était sans doute pas pour rien dans cette transformation. — Il y a quelques mois, ses amis, toujours restés unis depuis plus de vingt ans, eurent l'idée de lui donner la direction d'une école d'art moderne. Dès lors il renaissait à la joie, quand la maladie (la fièvre typhoïde), en quelques jours, l'enleva à l'affection de sa famille et de ses amis.

L'école qu'il a fondée garde son nom. Les maîtres, ses pairs, restent groupés sous la direction de Mme Ranson.

§

Dans le grand sens que quelques souverains maîtres donnent au mot « caricature », **Caran d'Ache** n'en a point fait. Mais il n'était pas l'émule de M. Guillaume, et c'est un homme de beaucoup d'esprit et de goût très fin qui vient, si brusquement, de nous quitter, d'un esprit très personnel, étrangement alerte, et d'une parfaite bonté. Il a pu rire de tout le monde sans se faire un seul ennemi; c'est assez dire que sa gaîté, un peu « facile », sans doute, n'avait rien de négatif, du moins. Et combien de prétendus artistes auxquels ce crayonneur, ce journaliste du croquis eût pu faire largesse d'un peu d'originalité! Son *Epopée*, ses *Courses dans l'antiquité*, son *Carnet de chèques* seront toujours recherchés.

§

Que manqua-t-il donc à **Clément Faller** pour être, absolument, un très grand artiste? Pourquoi ce nom n'est-il pas tout brillant de gloire? Et pourquoi aussi, devant l'œuvre du maître méconnu, à notre admiration se mêle-t-il, pour qu'elle soit pleinement sincère, quelque réticent regret? Il ne suffit pas de dire qu'il appartint à une génération sacrifiée et fut victime de sa date, étant venu à une époque de transition. N'est-ce pas précisément le propre du génie, d'opérer la transition entre une formule accomplie et une formule nouvelle ou, selon la profonde parole de Byron, d'être la double conscience d'un monde qui finit et d'un monde qui commence? Faller avait peut-être les vertus spirituelles qu'exige ce grand rôle. Est-ce sa volonté qui faiblit? A quatre-vingts ans, inconnu, solitaire, il se tua. Son œuvre témoigne d'une sensibilité et d'une intelligence, d'une délicatesse de vision infinie. Je ne sais pas s'il fut, comme on l'affirme, un précurseur de Monet. Il me semble que sa part est plus haute, plus pure. Il ne concourt pas avec les « physiciens » et ne s'en tient pas aux impressions de pure visibilité. C'est toujours un sentiment qu'ex-

priment ses *Chaumières*, ses *Maisons dans le bois*, ses *Arbres*, profondément, délicieusement, peut-être maladivement. Un grand harmoniste, oui! Et il faut, certes, remercier M. André Girodie de nous avoir procuré la joie de connaître la beauté de cette âme belle et triste.

§

Je ne puis que signaler l'exposition de la **Société Moderne**, précisément parce que la qualité de la plupart des artistes qu'elle réunit et le généreux effort dont témoigne la manifestation de chacun d'eux exigeraient toute l'attention de la critique. Les soi-disant « petits » Salons prennent, matériellement et surtout moralement, une importance, du reste, fort heureuse, mais qui ne nous permet plus d'en rendre compte d'une façon détaillée. Ils font aux grands Salons, ils se font à eux-mêmes une concurrence qui trouble singulièrement le rythme ancien de l'année; pour les suivre d'un peu près il faudrait que la chronique d'art réformât ses méthodes... — La « Société Moderne » groupe des artistes qui ne doivent rien à l'enseignement de l'Ecole : tel est, du moins, son programme, que justifient pleinement les œuvres exposées par MM. Georges Dufrenoy, Emmanuel de La Villéon, Alcide Le Beau, René Juste, Francis Jourdain, Henri Morisset, Eugène Zak, et cette exquise nouvelle venue, M^lle^ Anna Morstadt.

§

Les recherches de M. Louis Valtat nous déconcertaient naguère par de naïves brutalités. Sans que nous puissions l'accuser de trop s'assagir, voici qu'il parvient à cette consciente sérénité où, seulement, peuvent naître les grandes œuvres. Sans doute, la personnalité de l'artiste s'accusera plus nettement. Mais, si certaines influences restent très sensibles encore dans ses efforts, — celles, surtout, de Gauguin et de Cézanne, — il ne serait pas juste de lui faire exceptionnellement grief d'un trait qui l'apparente à presque tous ses contemporains, qui désigne une époque. Il ne faut pas davantage reprocher à M. Valtat une excessive préoccupation du style de M. Guillaumin; et plutôt, du reste, qu'aucune imitation de l'un par l'autre, c'est une certaine communauté de vision qu'il convient d'observer chez ces deux artistes. Tous deux prolongent l'impressionnisme, décorativement, M. Guillaumin avec une maîtrise plus sûre et plus sèche, M. Valtat avec plus de générosité et d'imprudence. Nous avons vu celui ci se complaire aux oppositions violentes; la peinture décorative ainsi comprise aboutirait plus logiquement au décor de théâtre qu'à la décoration murale. Mais cet instant est dépassé. Dans les tableaux actuellement exposés, et où il célèbre ces pays du soleil, Anthéor, Alger, M. Valtat, sans perdre sa belle ardeur, se montre

soucieux d'effets moins immédiats, moins brusqués. La couleur, qui reste franche, atteint les souplesses de la nuance. — Les figures, je dois le dire, m'ont beaucoup moins intéressé que les paysages.

§

M. Rogelio Yrurtia est parmi les très rares statuaires de ce temps. Il y a quelques années déjà, je disais ici mon admiration pour ses *Pécheresses*, œuvre extraordinaire, égarée aux Artistes Français et reléguée dans l'ombre. Je crois bien que nous fûmes alors seuls dans la critique, M. Camille Mauclair et moi, à signaler au public l'avènement d'un véritable artiste, jusqu'alors inconnu. M. Yrurtia, depuis, a multiplié ses efforts. Enorme est déjà la production de ce très jeune homme et d'une extrême variété. Je regrette qu'il n'ait point exposé ici, avant de l'envoyer dans son pays, sa maquette du **monument mis au concours par le gouvernement argentin pour commémorer l'indépendance de la République Argentine**. Sur plus de soixante, six projets seulement furent retenus par le jury. Il serait à coup sûr inconvenant de préjuger de la décision définitive. Il ne faut donc tenir aucun compte des notes récemment publiées dans les journaux et d'après lesquelles un lecteur mal informé pourrait croire que le prix est déjà donné. Je souhaite qu'il soit décerné à Rogelio Yrurtia, parce que cet artiste a beaucoup de talent, parce que sa maquette est très belle, enfin parce qu'il est citoyen argentin. Il s'agit, ici, d'une œuvre essentiellement nationale, patriotique; elle n'aura dont son sens que si elle est signée d'un enfant du pays. — J'ai vu le projet d'Yrurtia; c'est une composition d'une simplicité audacieuse et harmonieuse. Sous un arc de triomphe, dont les lignes gravement élégantes rappellent le caractère latin de la nation argentine, une multitude nue, tumultueuse, s'apprête à passer : les uns vont comme au combat, d'autres s'attardent en des rythmes de danse, et tous sont ivres de joie, d'héroïsme, de gloire, fous de jeunesse retrouvée dans la victoire de la justice. Il y a là des morceaux merveilleux de facture, et l'ensemble — ce groupe considérable qui, séparé de l'arc par cinquante mètres environ, paraît, vu de loin, passer entre les piliers — est d'une incontestable grandeur.

§

C'est une abondante étude du Portrait aux temps modernes que nous offre M. J.-F. Louis Merlet sous ce titre : **Bagatelle et quelques visages**. Il en a pris le prétexte dans l'exposition de portraits d'hommes et de femmes célèbres qui fut organisée au printemps dernier, dans le palais de Bagatelle. L'ouvrage s'ouvre par l'histoire et la description du palais. Puis passent dans nos pensées — et aussi sous nos yeux, car l'ouvrage est enrichi d'images bien choisies — les trois époques, peintres et modèles de la Restauration, du Second

Empire et de la République, que M. Merlet croit pouvoir caractériser ainsi : « La Restauration fut fidèle aux regards languissants, le Second Empire sacrifia la santé du corps et la robustesse des traits à la minceur et à la distinction du visage, la République affirma hautement le triomphe des nuques et des chairs savoureuses ».

§

Jalousement M. **Degas** évite les sympathies. Obstinément les admirations le persécutent. Il jouirait pleinement de sa gloire s'il y daignait consentir. Voici, sous la forme d'une étude copieuse, sérieuse, passionnément sincère, un nouvel hommage, entre les mieux faits pour déplaire au maître désolé de n'être pas méconnu. Quiconque, désormais, voudra connaître Edgar Degas devra se référer à la fervente analyse de son œuvre que vient de nous donner M. Georges Grappe. Ces lignes, qui ouvrent l'étude, en marquent les directions et la portée :

Un grand maître classique, formé à l'Ecole de Ingres, l'admirant avant tous autres maîtres, s'enrôlant volontairement sous la bannière des Impressionnistes; un esprit philosophique, exécutant des œuvres impersonnelles, en se défendant de les influencer de ses idées; un dessinateur admirable, amoureux de la couleur, conciliant ses deux passions, sans qu'elles se fassent ni l'une ni l'autre de ces concessions qui annihilent leurs forces réciproques; un artiste, qui eût dû fonder une grande école et qui n'a pas eu un véritable disciple, telle est l'aventure de M. Degas, qui est peut-être, probablement même, le plus grand peintre vivant de notre époque.

On ne me demandera pas si ces opinions sont les miennes; je ne parle pas de l'œuvre de M. Degas : je cite une étude sur l'œuvre de M. Degas.

Memento. — Expositions : de quelques peintres et sculpteurs allemands (chez Devambez, 43, boulevard Malesherbes), de M. Asselin (Galerie Eug. Blot, 11, rue Richepanse), de M. Gabriel Nicolet (galerie Henry Graves, 18, rue Caumartin), de M. Pierre Laprade (galerie Druet, 20, rue Royale), du Cercle de l'Union artistique (7, rue Boissy d'Anglas), de la Société des Peintres de la Montagne (cercle de la Librairie), de la Société internationale de la Peinture à l'eau (19, rue Caumartin), de Poil et Plume (galerie Boissy d'Anglas).

Intéressant article de M. Camille Mauclair : « L'Exemple de Delacroix », dans *l'Art et les Artistes* de février. — De belles reproductions de l'antique dans la revue nouvelle de Stockholm, *Arktos*. — Les *Tendances libres*, de Prague, traduisent en tchèque de nombreuses pages extraites du Journal de Delacroix.

CHARLES MORICE.

LETTRES ANGLAISES

Frederic Harrison : *John Ruskin*, 2 s., Macmillan. — Frederic Harrison : *John Ruskin* (1819-1900), trad. par Louis Baraduc, 3.50, Mercure de France. — Andre

Chevrillon : *La Pensée de Ruskin*, 3.5o, Hachette. — *Pages choisies de Ruskin*, avec une introduction de Robert de la Sizeranne, 3.5o, Hachette. — John Ruskin : *Le Repos de Saint Marc*, traduit par K. Johnston, 3 fr., Hachette. — John Ruskin : *La Bible d'Amiens*, trad. par Marcel Proust, 3.5o, Mercure de France. — John Ruskin : *Sésame et les Lys*, trad. par Marcel Proust, 3.5o, Mercure de France. — John Ruskin : *Les Pierres de Venise*, trad. par Mme M. P. Crémieux, 12 fr., H. Laurens. — John Ruskin : *Les Matins à Florence*, trad. par L. Nypels, 6 fr., H. Laurens.

Celui que l'on a appelé le Révélateur de la Religion de la Beauté fut, et demeure, certes, l'un des plus grands esprits de l'ère victorienne, un extraordinaire semeur d'idées, en même temps qu'un des plus merveilleux écrivains de l'Angleterre du XIXe siècle. Ruskin a exercé depuis soixante ans dans les pays de langue anglaise une influence dont il est difficile encore à l'heure actuelle d'évaluer les effets. Infatigable dans son enthousiasme, il fit, de sa vie et de son œuvre, un véritable apostolat, combattant pour la Beauté avec un désintéressement que lui rendait facile sa grande fortune, qu'il dépensa, du reste, presque tout entière, pour le service de ses idées.

Extraordinairement doué, il commença à composer dès sa plus tendre enfance, et ses productions juvéniles nous ont été conservées par le zèle un peu intempestif de ses amis et de ses biographes.

En 1843, — il avait vingt-quatre ans, — il publia son premier volume des *Modern Painters*, dans lequel il défendait Turner, l'expliquait et l'imposait à l'admiration récalcitrante de ses compatriotes. Au cours des vingt années suivantes, parurent quatre autres volumes portant ce même titre, et, dans chacun d'eux, nous constatons l'évolution, parfois contradictoire dans le détail, de la pensée de Ruskin. Mais, chaque fois, l'auteur emploie les ressources de sa pensée et de son style à l'exposé et à la défense de théories et de principes méconnus. Les artistes et les écrivains l'applaudissent. Charlotte Brontë s'écrie : « C'est comme si l'on nous donnait de nouveaux yeux ! » Ces volumes des *Peintres Modernes* forment, selon l'expression de M. de la Sizeranne,

comme une Bible du paysagiste. C'est un hymne à la Beauté de la Nature, de ses montagnes, de ses océans, de ses lacs, de ses arbres et de ses fleurs, où la minutieuse analyse des formes et des couleurs de chaque chose alterne continuellement avec les grandes vues d'ensemble, et où le désir de lire, en chaque morceau de pierre ou feuille d'arbre, un enseignement pour la conduite de la vie, s'allie à l'observation des lois génératrices de la Beauté.

Mais l'homme aussi a créé de choses belles ; Ruskin les commente et les explique dans *les Sept Lampes de l'Architecture* et dans *les Pierres de Venise*. Depuis Walter Scott, on était enclin à apprécier mieux le Moyen-Age ; Ruskin décida d'une sorte de renaissance gothique. L'architecture est pour lui la suprême réalisation de la vie et des vertus qui la rendent excellente ; une telle vie n'est possible

qu'aux âges de foi, ce que démontrent les monuments laissés par le Moyen-Age, par exemple. Mais le côté théologique et mystique de l'art gothique ne le touchait guère : il y voyait surtout l'antithèse du monde moderne, une époque où la vie était simple et austère et où l'amour de l'art était enflammé par le feu du ciel. Il détermine, comme l'a dit Carlyle, une nouvelle Renaissance, mais dans les innombrables pages qu'il continuera de consacrer à l'art et à la nature, il va se mêler désormais des préoccupations sociales, il va soutenir dans ses séries d'articles *Unto this Last* et *Munera Pulveris* des doctrines assez subversives socialement pour lui faire interrompre sa collaboration aux magazines qui l'accueillaient. Il combat l'industrialisme et la société moderne, il considère comme son devoir de ramener les hommes aux sentiers de jadis, vers une ère de vertus sociales capable de produire des monuments d'éternelle beauté. On peut lire dans la belle monographie de Mr Frédéric Harrison, très fidèlement traduite par M. Louis Baraduc, une critique claire et précise de cet idéal de Vie Nouvelle conçu par Ruskin. Cette biographie courte et complète, par un ami qui ne partagea jamais les doctrines de l'apôtre, mais les expose impartialement et les démolit sans pitié, est indispensable pour apprécier judicieusement Ruskin et son œuvre, au moment où l'on commence à le connaître en France, car on ne s'est guère occupé de lui qu'après que M. de la Sizeranne eut donné son étude sur *Ruskin et la Religion de la Beauté*. On a publié, depuis, les études de H. J. Brunhes sur *Ruskin et la Bible*, de G. F. Hue sur *Ruskin et la Femme*, de Jacques Bardoux sur *John Ruskin* et le mouvement idéaliste et social dans la littérature anglaise au XIX^e^ siècle, en même temps que paraissent en traductions françaises *les Sept Lampes de l'Architecture* et *la Couronne d'Olivier Sauvage*, *Jusqu'à ce dernier*, *la Bible d'Amiens*, *les Pierres de Venise*, *les Matins à Florence*, *Sésame et les Lys* et enfin *le Repos de Saint-Marc*, qui porte en sous-titre « l'histoire de Venise pour les rares voyageurs qui se soucient encore de ses monuments ».

Au livre enthousiaste de M. de la Sizeranne, et à la magistrale étude de M. Jacques Bardoux, qui donne exactement à Ruskin sa place dans le mouvement qui lui fut contemporain, il est bon d'ajouter la monographie de Mr. Frédéric Harrison, si l'on veut se faire une idée précise de Ruskin. L'éminent philosophe suit pas à pas la carrière de Ruskin, et simultanément il esquisse sa biographie et critique ses doctrines esthétiques et sociales; comme le dit fort justement le traducteur dans sa préface, son livre a « le mérite de s'adresser à un public moins restreint, parce que, tout en étant l'œuvre d'un homme qui est à la fois un philosophe, un littérateur et un artiste, il n'a été spécialement écrit ni pour les philosophes, ni pour

les littérateurs, ni pour les artistes. » L'ordre chronologique est fort utile pour voir clair dans l'œuvre touffu de Ruskin et si l'on nous montre en outre quelles circonstances ont inspiré telle ou telle page, nous en serons d'autant mieux éclairés. Quelques citations nous serviront de preuve :

Les Pierres de Venise, écrit Ruskin dans le dernier volume de *Fors* (1877), enseignent les lois de l'art de construire et montrent comment la beauté de tout travail humain, de tout édifice, dépend du degré de bonheur de la vie de l'ouvrier. C'est là, en réalité, la note prédominante de la philosophie de l'art dans Ruskin et le lien qui unit sa philosophie de l'art à son évangile social définitif ; elle renferme une grande et toute-puissante vérité si, par « religion », nous entendons une active vénération pour un idéal suprême dominant toute la vie. Ce n'est point là une idée neuve, car, ainsi que je le rappelais à Ruskin en 1876, Auguste Comte avait depuis longtemps représenté les cathédrales du moyen-âge, comme l'expression la plus parfaite des idées, des sentiments et de la nature morale de l'homme. Mais, étendre cette loi à toutes les formes de l'art et lui attribuer un caractère absolu, comme le faisait Ruskin, conduit à des paradoxes impossibles et à de dangereuses absurdités. Comme je l'ai fait remarquer à propos de *Fors Clavigera*, les tableaux du Pérugin, du Titien, du Tintoret furent exécutés au milieu d'une société des plus corrompues et au sein d'une sensualité effrénée ; toute une part de la sculpture grecque a été inspirée par un type de vice détestable ; le plus beau temps de la musique coïncide avec une époque d'étrange affectation et de décadence. Il semble que Ruskin ne fut jamais arrêté par le fait que tant d'œuvres d'imagination pour lesquelles il avait une sorte d'adoration étaient exactement contemporaines d'autres qu'il regarde comme des émanations de l'enfer ; que bien des œuvres d'art les plus pures furent produites à une époque de crimes horribles ; que quelques-unes des nations les plus croyantes et les plus morales exprimèrent leurs aspirations artistiques sous la forme de la banalité la plus vulgaire.

Et Mr Frederic Harrison cite des exemples à l'appui ; il indique nettement que, pour Ruskin, *les Pierres de Venise* « devaient fournir la preuve historique et matérielle de l'intime réaction qu'exerce un noble type de vie publique et privée sur le caractère des monuments élevés par une nation qu'il inspirait », et il constate que le bel enthousiasme avec lequel « Ruskin plaide la cause de la libération de l'ouvrier de la dégradante monotonie et de la répétition mécanique, a produit des effets indirects et très étendus et là même où l'on ne s'occupe pas le moins du monde des styles en Architecture ». L'idée dominante de Ruskin fut que « tout art élevé est le produit d'un siècle croyant et vertueux ; la religion, la justice et le bon ordre sont les racines d'un arbre puissant dont les beaux-arts ne sont que les fleurs ». Cette prétention que tout grand art est essentiellement religieux est la source des erreurs radicales de tout l'enseignement de Ruskin, qui, du reste, en 1877, en fait l'aveu : « Les idées religieuses

enseignées dans mes livres, et en raison même de leur sincérité, sont susceptibles d'égarer, peuvent même nuire et sont en quelque sorte ridicules. »

Homme d'un rare génie, Ruskin manquait d'une instruction systématique et était incapable d'un patient raisonnement. Doué d'une « imagination palpitante », de la plus délicate sensibilité, de la sympathie la plus ardente et d'une extrême acuité de vision, Ruskin, en histoire comme en théologie, en économie politique comme en art, ne fit que construire *à priori* des systèmes et des théories qu'il tirait de son propre fond, sans aucune connaissance sérieuse ou coordonnée de la théologie, de l'histoire, de l'économie politique et de l'art lui-même.

Mais si ses théories et ses systèmes étaient mal basés, Ruskin n'en reste pas moins un des esprits les plus représentatifs de l'Angleterre du XIX^e^ siècle. Sa pensée, malgré ses incohérences et ses contradictions, est d'une rare originalité, et, dans son tout récent volume, **la Pensée de Ruskin**, M. André Chevrillon la suit, cette pensée, dans son développement naturel, il cherche ce qu'elle représente du milieu et les influences qu'elle exerça sur le milieu, et essaie de faire entrevoir « quelques-uns des secrets qui font la singulière personne de l'Angleterre ».

« Ruskin est très connu en France », déclare M. Chevrillon, et nous voulons le croire, sans parvenir à en être tout à fait convaincu. Son beau livre, heureusement, contribuera à faire connaître davantage l'apôtre de la Beauté, à faire lire les excellentes traductions publiées si tardivement en France. En tous cas, aucun lecteur de Ruskin n'aura le droit de prétendre ne pas comprendre son auteur — avec M. de la Sizeranne, avec M. Jacques Bardoux, avec M. André Chevrillon, il n'est plus permis de trouver Ruskin compliqué, excentrique ou obscur. Le commentaire de M. Chevrillon est lumineux et éloquent.

Il explique, chez Ruskin, la vision biblique de la Nature, où le beau, à tous ses degrés, est l'expression d'une énergie spirituelle ; l'union vivante, en lui, des deux traits les plus caractéristiques et, semble-t-il à des Français, les plus contradictoires de l'âme anglaise : le goût et l'intelligence de la réalité positive, concrète, et de son infini détail, le besoin de mesurer, peser, dénombrer, classer, la tendance à penser par représentations directes, complètes et colorées des choses, et non par symboles abstraits, abréviatifs et simplificateurs, et, d'autre part, l'extraordinaire aptitude à la poésie morale et religieuse, la sensibilité lyrique et véhémente aux événements de l'âme et de la conscience, la visionnaire faculté qui, sous la matière, perçoit les rayonnements de l'esprit. Il expose l'universel critère de Ruskin, comment il a voulu « célébrer la perfection et l'immortelle beauté de l'œuvre de Dieu et, suivant leur soumission à cette œuvre, juger les

œuvres des hommes », comment, pour lui, l'art des peintres anglais modernes est « un langage expressif et noble, d'inappréciable valeur comme véhicule des idées, mais par lui-même rien ». M. Chevrillon indique, dans la théorie mystique et morale des arts que défend Ruskin, l'insuffisance du principe suivant lequel l'essence de la beauté n'est pas en nous, mais en dehors ; car pour Ruskin les choses visibles ne sont que des signes et l'invisible auquel il s'attache est la plus immédiate et vitale des réalités. Sa conception mystique de la nature vaut de même pour l'art et pour l'individu : l'art est fonction de la vie, expression de la vigueur et de la pureté de l'âme, donc, il est fonction de la moralité d'un peuple. Et cette conception aboutit curieusement à des formules positives de vie, d'éducation, d'hygiène, de législation, d'économie politique ; encore une fois, le mysticisme anglais et puritain prend occasion de prêcher à l'individu et à la société l'énergie et le devoir. Après Carlyle, et avant Kipling et Wells, Ruskin est un « professeur d'énergie ».

Pour Ruskin, le problème d'esthétique se résout en un problème de morale et de morale sociale ; la décadence de l'art qu'il combat à son époque est la conséquence d'une dégénérescence morale et sociale, de l'industrialisme à outrance, d'un siècle utilitaire ; et, dans la seconde partie de son activité, la seconde moitié de sa vie, c'est le problème social qui va faire l'objet de tous ses efforts, de toutes ses méditations, de toutes ses indignations. M. Chevrillon, avec des citations merveilleusement appropriées, expose éloquemment les doctrines de Ruskin sur la morale et l'éducation ; et pour mieux instruire son lecteur, il étend sa perspective, et se lance dans une profonde analyse du caractère anglais, où, avec une discrétion exquise, M. Chevrillon souligne quelques points d'où l'on peut partir pour établir, avec le caractère français, une comparaison singulièrement suggestive. Parfois même, Ruskin disparaît dans l'ensemble du tableau que l'auteur brosse avec sa maîtrise habituelle. Le dernier chapitre, sur la société, est un admirable morceau qui défie toute analyse ; chaque phrase s'enchaîne si étroitement à la précédente et à la suivante, dans un splendide développement des idées, qu'on n'en peut citer aucune. Ici, M. Chevrillon a les coudées plus franches ; il n'a plus à suivre l'évolution de l'esprit d'un homme, il interprète, il analyse, il coordonne tout le mouvement politique, économique, intellectuel de l'Angleterre dans la seconde moitié du dernier siècle, et il marque la limite atteinte à l'heure actuelle ; ici, M. Chevrillon redevient un observateur perspicace, et un profond penseur.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES POLONAISES

Feliks Kopera : *Wit Stwosz w Krakowie* (*Wit Stwosz à Cracovie*), Société des Amis de la Vieille Cracovie. — Zofja Urbanowska : *Wszechmocni* (*les Tout-puissants*), 2 vol. Gebethner Wolff. — Józef Weyssenhoff : *Dni Politzne*, 2e série, W ogniu (*Journées politiques : Au Feu*), ibid. — Memento.

En poursuivant son activité féconde et utile, la « Société des Amis de l'Histoire et des Monuments de Cracovie » vient de publier le Xe volume de son Annuaire. « Ce volume, dont l'auteur est M. Félix Kopera, le distingué directeur du Musée National de Cracovie, est consacré entièrement au séjour et aux travaux du célèbre sculpteur du xve siècle, **Wit Stwosz à Cracovie**. La personnalité énigmatique de l'auteur de l'autel de Notre-Dame de Cracovie est faite pour tenter l'esprit curieux des historiens de l'art. L'année de sa naissance qu'on place, suivant certaines présomptions, vers 1438, la ville où il vit le jour (Nuremberg? Cracovie? Harro en Transylvanie?), l'école où il étudia, l'influence qu'il a subie, — autant de mystères. Presque tout dans la vie de Stwosz, jusqu'à sa nationalité elle-même, nous reste à peu près inconnu, et l'on est encore loin de pouvoir établir le catalogue définitif de ses œuvres. Un historien allemand, R. Vischer, dit en substance : « Stwosz est un maître chez qui nous n'observons pas les traits caractéristiques particuliers à la nationalité allemande ; le tempérament chaud et la fougue inquiète de cet artiste, ce sont les traits plutôt communs aux Polonais ou bien aux Français. » Wit Stwosz ou Veit Stoss, ou bien encore Feit Stvos — si nous nous en tenons à l'orthographe du maître lui-même (v. sa signature sur le tombeau du roi Casimir Jaguellon), est né, comme nous l'avons dit, vers 1438; il mourut en 1533 à Nuremberg. Quant aux autres dates de sa vie, nous savons seulement que, vers 1463, il vint à Cracovie, y resta jusqu'à 1477 ; il passa les années 1474-1477 à Nuremberg, retourna en 1477 à Cracovie, y resta de nouveau jusqu'à 1486; il passa encore les années 1486-1489 à Nuremberg, revint encore à Cracovie et enfin, vers 1496, il partit définitivement pour Nuremberg, où la fin de sa vie fut obscurcie par des revers de fortune et par un procès qui lui valut le pilori. Il mourut aveugle et dans un dénuement complet vers 1533. Pendant ses voyages, il changea deux fois ses droits de citoyens, tantôt citoyen allemand à Nuremberg, tantôt polonais à Cracovie, ce qui embrouille d'autant plus la question de ses origines et de sa nationalité. Ce qui semble acquis, c'est qu'à Cracovie, et non pas ailleurs, il a passé les meilleures années de sa vie et que c'est là, dans la vieille capitale polonaise, qu'il a produit ses œuvres les plus belles, les plus significatives. C'est aussi à Cracovie qu'il fonda un atelier dont il confia la direction, au moment de son départ définitif pour Nuremberg, à son fils Stanislas. L'atelier garda longtemps et fidèlement la tradition du maître ; mais cette tradition, malgré le

génie du fondateur, malgré l'éclat des œuvres qu'il avait laissées, n'a que peu contribué au progrès des arts plastiques en Pologne.

L'activité artistique de Stwosz se développa à une époque où les souffles de la renaissance italienne n'avaient pas encore apporté en Pologne les grains féconds des moissons futures. C'était le moment du règne absolu du style gothique. Selon l'observation très juste de M. Kopera, Stwosz donna au style gothique une forme personnelle qui fut aussi bien la marque de son tempérament personnel que celui du caractère national polonais. Mais si Stwosz fut le dernier des grands artistes de l'époque gothique, il est non moins vrai que — pour l'Europe centrale — il fut en même temps un des précurseurs de la Renaissance. C'est surtout dans la seconde moitié de sa vie, au moment où il travaillait au tombeau du roi Casimir, dans la cathédrale Wawel, que les signes du style nouveau apparaissent le plus clairement dans ses œuvres. D'ailleurs l'étude consciencieuse de la nature dont il fait preuve dans ses œuvres de la première période, dans les figures de l'autel de Notre-Dame par exemple, le rapprochent certainement du génie italien du xv^e^ siècle. Le fait est d'autant plus singulier que Stwosz non seulement n'a jamais visité la patrie des Donatello et des Verocchio, mais qu'il n'a jamais non plus étudié, même de loin, l'art italien. Ce n'est qu'au moment de son installation définitive à Nuremberg, lorsqu'il travaillait au tombeau du célèbre humaniste Philippe Callimach, secrétaire et ami des rois Casimir et Jean Albert, qu'il eut l'occasion de connaître le style nouveau. Il s'associa notamment, pendant l'exécution de ce travail, le célèbre sculpteur et fondeur de bronze nurembergeois Pierre Fischer ou Vischer, auteur du tombeau de Saint Sébald à l'église du même nom. Les modèles et les formes du style nouveau que Vischer possédait dans son atelier permirent aux artistes de mettre dans la décoration du tombeau de Callimach un peu de l'âme de la Renaissance.

Mais l'œuvre magistrale de Stwosz est le somptueux autel de Notre-Dame de Cracovie exécuté entre 1477 et 1489. Sur les parois de l'autel, l'artiste déroule en une vingtaine de tableaux l'histoire de Marie et de Jésus. Toute la composition est exécutée en bois peint et doré. L'autel s'est conservé presque intact jusqu'à nos jours, mais des restaurations multiples ont fait disparaître pour une grande partie la polychromie et les dorures primitives. C'est une œuvre admirable. L'artiste y fait preuve non seulement d'un talent original et pénétrant, mais aussi d'une science consommée de la composition, de la forme humaine et d'une puissance d'expression incomparable. Il faut voir l'autel de Stwosz à sa place, dans l'abside de la belle cathédrale de Cracovie, pour subir tout le charme de l'œuvre, pour goûter la foi naïve, le sentiment profond qui s'en dégagent.

Très consciencieusement, avec force détails, M. Kopera étudie

l'œuvre de Stwosz. Mais, ayant volontairement limité son étude au séjour de Stwosz à Cracovie, il n'a pas pu ou il n'a pas su établir tout les rapports entre Stwosz et l'art allemand du xv^e^ siècle. L'analyse de M. Kopera n'est pas toujours profonde, ses jugements sont souvent superficiels. Il est difficile de ne pas sourire, lorsqu'on lit des phrases dans le genre de celle-ci : « Le travail que Stwosz exécuta pour la cour royale (il s'agit du tombeau du roi Casimir) est un chef-d'œuvre qui supporterait toute critique, même si nous avions oublié que quatre siècles s'étaient écoulés depuis que cette œuvre avait été exécutée et même si nous l'avions traitée à l'égal des œuvres les plus célèbres qui furent exécutées *de nos jours.* » Et on ne pardonne pas non plus à l'auteur son style négligé, son manque total de tout souci littéraire. Par contre le mérite de son travail est grandement rehaussé par les planches et reproductions dont il a su orner son ouvrage, et dont l'exécution dut certainement être très compliquée et difficile. Pour photographier l'autel Notre-Dame il a fallu construire des charpentes spéciales ; pour photographier certains détails du tombeau du roi Casimir il en a fallu faire des moulages en plâtre. Mais grâce à ces planches, les chercheurs et les curieux sont à même d'étudier à fond et presque pour la première fois l'œuvre du grand maître de Cracovie.

§

La première édition du roman de M^me^ Urbanowska parut, si ma mémoire ne me trompe pas, il y a une quinzaine d'années et même plus. Je me rappelle très bien l'impression profonde que cet ouvrage — en somme très médiocre — produisit sur le public lettré en Pologne. Interdit en Pologne russe, colporté en contrebande et lu en cachette, il fit admirer l'audace avec laquelle l'auteur avait osé dévoiler les abus des **Tout-Puissants** bureaucrates russes, traitant la Pologne en pays conquis. Qu'elle nous semble craintive aujourd'hui, cette audace, et qu'elle paraît naïve la perspicacité de l'auteur ! En somme, tous les petits abus d'un conseil municipal d'une petite ville de province, toutes ses vexations mesquines, tous ses vols insignifiants, présentés avec beaucoup de ménagements, surtout pour les personnages haut placés (le gouverneur de la province n'est-il pas presque un honnête homme ?) qu'est-ce tout cela en comparaison des crimes inouïs des fauteurs de la Tsushima, des tortionnaires de Varsovie, de Riga, de Moscou, des fusilleurs du peuple à Saint-Pétersbourg, des voleurs, comme Hurko, des hauts protecteurs d'Azeff ? Ah, certes, l'histoire des *Tout-puissants* est encore à écrire et ce n'est pas M^me^ Urbanowska qui pourra assumer cette tâche.

§

Dans la première série de ses **Journées politiques** M. Weys-

senhoff nous raconta l'histoire de la « naissance d'un homme politique » dans la période trouble qui précéda l'explosion de la fureur révolutionnaire. Dans la deuxième série parue récemment, il nous raconte les hauts faits de son héros **Au feu** même de l'action. L'ironie de M. Weyssenhoff, si fine jadis lorsqu'il commençait sa carrière littéraire, s'est émoussée entre temps singulièrement. Elle se tourne maintenant contre les révolutionnaires avec beaucoup de lourdeur et sans grâce aucune. Dans l'explosion subite et admirable de la colère populaire, M. Weyssenhoff ne sait voir que l'action funeste des Juifs. Avec une mauvaise foi qu'on pouvait à peine soupçonner chez cet aristocrate et chez ce lettré, il enjambe la barrière qui paraissait le séparer des *khouligans* et des *pogromistes* de la troisième Douma. Sa littérature tombe ainsi en même temps du coup au niveau d'une harangue d'un Pourichkéwitch quelconque, qui aurait changé son *kaftan* russe contre une redingote anglaise d'une coupe impeccable.

§

Memento. — Volumes reçus. — Szymon Askenazy : *Wczasy historyczne*, tome II, ibid. — Fryderyk Nietzsche : *Ecce Homo*, Leopold Staff trad., Jakob Mortkowicz. — Le même : *Ludzkie Arcyludzkie*, tome I. Konrad Drzewiecki trad., ibid. — Waclaw Grubinski : *Bunt*, E. Wende i Sp. — *Lamus*, recueil littéraire périodique, 1re livraison, Mortkowicz et Altenberg.

MICHEL MUTERMILCH.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie

Gustave Lanson : *Manuel bibliographique de la littérature française moderne. 1500 1900. I. XVIe s.* ; Hachette. 4 »

Esotérisme

F. Jollivet-Castelot : *La Synthèse de l'Or* ; Daragon. 1 »

Ethnographie. Folklore

A. Gayet : *Le Destin, la Divination égyptienne et l'oracle d'Antinoüs* ; Leroux. » »

Edouard Michaud : *Margari*, précédé et suivi de nouvelles de terroir ; Limoges, Ducourtieux. » »

Histoire

Gustave Bord : *La Fin de deux Légendes : L'Affaire Léonard ; le baron de Batz* ; Daragon. 5 »

Chevalier de Cussy : *Souvenirs, 1795-1866*, publ. par le Cte Marc de Germiny, I ; Plon. 7 50

A. Dunoyer : *Deux Jurés du Tribunal révolutionnaire* : Vilate « Le Petit Maître », Trinchard « L'Homme de la Nature » ; Perrin. 5 »

Henri Dutrait-Crozon : *Précis de l'Affaire Dreyfus* ; Nouvelle libr. nationale. 6 »

A. Keller : *De Brienne au 13 Vendémiaire* ; Méricant. 3 50

Georges Leclerc : *La Juridiction consulaire de Paris avant la Révolution* ; Plon. 7 50

Littérature

Jean Amade : *Anthologie catalane.* 1re partie. *Les Poètes Roussillonnais;* Perpignan, Biblioth. Catalane. » »

Albert de Bersaucourt : *Notules;* Sansot. 1 »

Henry Bordeaux : *Portraits de femmes et d'enfants;* Plon. 3 50

Fernand Clerget : *Barbey d'Aurevilly;* Falque. 3 50

La Mésangère : *Les Petits Mémoires de Paris. II. Rues et Intérieurs;* Dorbon. 2 »

Edmond Lepelletier : *Emile Zola, sa vie, son œuvre;* « Mercure de France ». 3 50

J. Mélia : *La Vie Amoureuse de Stendhal;* « Mercure de France ». 3 50

B. Millanvoye : *Anthologie des Poètes de Montmartre;* Ollendorff. 3 50

Armand Praviel : *L'Empire du Soleil;* Nouv. libr. nationale. 2 »

Léon Séché : *Le Cénacle de la Muse Française, 1823-1827;* Mercure de France. 3 50

Gaspard Vallette : *Reflets de Rome;* Plon. 3 50

F. Vézinet : *Molière, Florian et la littérature espagnole;* Hachette. 3 50

Musique

Pierre Aubry : *Trouvères et Troubadours;* Alcan. 3 50

Philosophie

G. Cantecor : *Kant;* Delaplane. » 90

André Joussain : *Le Fondement psychologique de la Morale;* Alcan. 2 50

F. Maugé : *Le Rationalisme comme hypothèse méthodologique;* Alcan. 10 »

Dr P. de Régla : *La Femme;* Nilsson. 3 50

Poésie

Raphaël Arvor : *Le Mage sans Etoile;* Messein. 3 50

A. de Bary : *Le Vent dans les Arbres;* Stock. 3 50

Chatir Bey : *Le Chapelet d'Ambre;* Messein. 3 50

Jean Lailler : *La Poursuite;* B. Grasset. 3 50

Ferdinand Lovio : *Nouveaux Rondels Païens 1907-1908;* Messein. 3 50

Alphonse Morand : *Chants d'adolescence;* Soc. gen. d'éd. 2 »

Julien Ochsé : *Entre l'Heure et la Faux;* Sansot. 3 50

Marcel Pays : *Les Ailes de Cire;* Messein. 3 50

Pierre Plessis : *Sur les Ruines de Messine;* Soc. nouv. d'éd. littér. 1 »

Emile Verhaeren : *Les Heures Claires;* Mercure de France. 3 50

Walt Whitman : *Feuilles d'Herbe. Poésies complètes.* Trad. par Léon Bazalgette. Avec deux portraits; Mercure de France, 2 vol. 7 »

Psychologie

Ed. Cramaussel : *Le Premier Eveil intellectuel de l'Enfant;* Alcan. 2 50

Dr Paul Joire : *Les Phénomènes psychiques et supernormaux;* Vigot. 6 »

Questions coloniales

P. Chemin Dupontès : *Les Petites Antilles;* Guilmoto. 7 50

G. Saint-Paul : *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie;* Danguin. 3 50

Questions militaires

Gaston Lautour : *Journal d'un Spahi au Soudan. 1897-1899;* Perrin. 3 50

Questions religieuses

V. Caillard : *La Vénérable Anne-Marie Javouhey (1779-1851);* Lecoffre. » »

R. P. Fr. Raymond Genier : *Vie de Saint-Euthyme-le-Grand (377-473);* Lecoffre. » »

Romans

Robert de Beauplan : *La Jeunesse de Charles-Marie;* Sansot. 3 50

Henry Buteau : *L'Otage;* Plon. 3 50

Jules Claretie : *L'Obsession (Moi et l'autre);* Laffitte. 3 50

Michel Corday : *Plaisirs d'Auto;* Fasquelle. 3 50

Maurice Darin : *La Ville Tumultueuse;* Calmann-Lévy. 3 50

Georges Drafy : *Beauté Victorieuse;* « Ed. Modernes ». 3 50

Henri Duvernois : *Le Mari de la Couturière;* Libr. des Annales. 3 50

Comte Fleury et Lucien Terneuse : *Une*

Page d'amour sous la Terreur; Aubert. 3 50
Léon Frapié : *M'ame Préciat;* Calmann-Lévy. 3 50
Jules-Philippe Heuzey : *Leur Victime;* Perrin. 3 50
Emile Hinzelin : *Le Maître du Jeu;* Libr. Universelle. 3 50
J. Leroy Allais : *Marie-Rose au Couvent;* Plon. 3 50
Pierre Maël : *César Borgia;* Flammarion. 3 50
J. Marni : *L'Une et l'Autre;* Laffitte. 3 50
Mary-Gill : *Les Faux Dieux;* « Monde illustré ». 3 50
L.-V. Mirmont : *Les Allées dramatiques;* Jouve. 3 50
Dr Jules Rengade : *Alma Mater!* Libr. Universelle. 3 50
Marcel Roland : *Madame Roland;* Publications littér. » 60
Upton Sinclair : *Métropolis. Les Milliardaires américains;* Juven. 3 50
L.-G. Toraude : *Conte d'un Fileur de verre;* Juven. 3 50

Sciences

Chanoine Brettes : *L'Homme et l'Univers II. Les Sciences naturelles devant la Critique;* Libr. de « La Synthèse ». » »

Sociologie

R. Allier, G. Belot, Baron Carra de Vaux, F. Challaye, A. Croiset, L. Dorison, etc.: *Morales et Religions;* Alcan. 6 »
Jean-René Aubert : *L'Education nouvelle :* Bibl. de l'Association. » 50
Ph. de Las Cases : *Le Chômage;* Lecoffre. » »
Ludovic Naudeau : *Le Japon moderne, son évolution;* Flammarion. 3 50

Théâtre

Henry Bernstein ; *Israël*, pièce en trois actes ; Fasquelle. 3 50

Voyages

Paul Vigné : *Visions Sahariennes ;* Juven. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

L'Aéroplane conduit à une « impasse ». — Tsar ou Kral ? — « Le Devin du village. » — « La Veillée d'Auvergne. » — La Littérature au Salon d'Automne. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

L'Aéroplane conduit à une « impasse ». — Nous recevons la lettre suivante :

Cher Monsieur Vallette,

« L'Aéroplane conduit à une impasse » de l'avant-dernier *Mercure* a fait grand bruit dans le monde de l'aviation. Quelques protestations se sont élevées et sans doute aussi a-t-on fait, à part, plus d'un examen de conscience...

Je me permets de vous adresser quelques réflexions qui m'ont été suggérées par la première partie de la lettre de M. Jean van Wormhoudt, en me défendant bien de toucher au fond des débats qui intéressent la mécanique de cette science nouvelle, encore dans l'enfance.

M. Danville voit une mauvaise impulsion donnée aux efforts, un faux aiguillage des recherches. Mais il souhaite et indique même une autre voie qui nous donnerait la route de l'air. Votre correspondant, lui, refuse tout intérêt à l'aviation.

Tout d'abord, il voit dans cette locomotion de demain des catastrophes sans nombre. Il faut pourtant bien reconnaître que, sur route nouvelle, jamais premiers pas ne se firent avec autant de sûreté.

En raisonnant *l'accident* dans la locomotion, on voit sans grand effort qu'il est causé par *la place et la vision limitées*. C'est le caniveau fatal, l'embardée qui conduit au fossé ou à l'arbre, le tournant traître... J'ai pu, du reste, une fois dans ma vie apprécier la valeur de *la place illimitée*. C'était assez tôt un dimanche matin sur la Concorde déserte. Un dérapage furieux nous advint en débouchant des Champs-Elysées, et, sagement, notre voiture s'arrêta après plus d'un tour sur elle-même. Sur route, nous etions brisés contre un arbre ou culbutés dans un fossé.

Or, l'aéroplane dispose, non seulement d'une *place illimitée* en largeur, mais aussi en profondeur, et, de plus, *rien ne l'empêche de voir*. C'est là un maximum de sécurité non atteint jusqu'à ce jour. Dans le cas de panne au moteur, la descente s'effectue lentement et sûrement en vol plané.

Il restera *l'accident bête*, mais que rien ne saurait prévoir en raison même de la signification de ce mot. Le piéton le plus inoffensif peut tout aussi bien en être la victime.

Nier l'utilité de l'aviation, c'est nier la valeur du geste de cet ancêtre qui, le premier, jeta sa massue de bois pour polir un silex. Le principe du déplacement admis, il faut bien admettre les artifices qu'inventèrent de tous temps les hommes pour rendre ce déplacement moins pénible d'abord, puis plus rapide. L'homme n'est pas plus fait pour voler que pour aller sur deux roues en un équilibre instable demandant un apprentissage. Pourtant tout le monde se sert de bicyclette comme tout le monde se servira demain de l'air pour se déplacer ; — pourtant le cyclisme nous a permis de connaître notre pays comme l'aéroplane nous permettra de connaître notre planète, — peut-être plus !

« Que l'homme, — dit votre correspondant, — ait cherché dès son enfance a « voyager sur terre et sur mer, cela est tout indiqué, parce que, pour atteindre « un point quelconque du globe terrestre, il faut nécessairement traverser l'un ou « l'autre de ces éléments. »

Mais les premiers grands navigateurs avaient-ils connaissance de ce « globe terrestre » et savaient-ils de façon certaine ce qu'ils allaient trouver ou même s'ils allaient trouver quelque chose ? — Malgré leur ignorance, ils ne sont pas moins partis vaillamment à l'aventure vers des cieux chaque jour nouveaux et s'ils en recevaient des ivresses indicibles, ils durent parfois aussi éprouver le doute de l'inconnu. C'est à ces figures énergiques d'autrefois que nous devons notre *globe* terrestre.

Pourquoi n'aurions-nous pas un *globe* plus grand encore? — Mars est si proche ; pourquoi pas?... L'espace, cette nouvelle mer, cet infini vierge, s'offre à nous.

Gardons-nous des enthousiasmes hâtifs et irraisonnés, mais reconnaissons que nous avons sur l'espace des données autrement précises que n'en avaient sur l'Océan les premiers navigateurs.

A tout prendre et si nous voulons faire abstraction de cet orgueil qui a caractérisé toutes les époques et même les peuplades les plus primitives, nous devons bien avouer que notre condition n'a pas tellement changé depuis l'époque quaternaire. Les mêmes maux nous affligent, les mêmes intempéries nous obligent à rechercher la caverne... ou la maison. Quoi de si essentiellement modifié ? — Quelques poils de moins à peine !

Je ne cherche pas là de paradoxe facile et mon sentiment est que notre *très grande* science n'est qu'un large prélude. L'homme sortira de sa fange première où il patauge encore.

Croyons à l'avenir puisque nous bénéficions du passé, ayons foi et encourageons ceux qui apportent un peu de nouveau à notre époque, qui en est tellement dépourvue, et ne condamnons pas à ses essais timides une science qui semble promettre l'Inconnu à l'humanité.

Sur un seul point, M. van Wormhoudt me semble bon prophète. Nos appareils actuels, ces « draisiennes » de l'espace, ne tarderont pas à servir de « chevaux de bois » à nos enfants.

Bien cordialement à vous.

PIERRE BLACHÉ.

§

Tsar ou Kral ? — Le nouveau roi de Bulgarie a repris l'ancien nom de Tsar ; mais l'Académie de Saint-Pétersbourg a désigné une commission pour enquêter sur les droits historiques des souverains bulgares à ce titre. En attendant sa décision, un professeur de l'Université serbe fournit des détails intéressants sur l'origine du mot : Le prince bulgare Siméon, élevé à la cour de Byzance, est le premier à prendre le titre de *César* (à prononcer *Tsé'sarj*) correspondant au grec *Vasilefs* (ce que nous prononçons *basileus*). On trouve cette forme *Cesar* chez les Bulgares dès les X^e^ et XI^e^ siècles ; il dérive du latin, mais, paraît-il, par l'entremise du germain *Kai*

sar, à cette différence que le slave appuie si bien sur la dernière syllabe que l'*e* de la première s'est perdu, ne laissant plus que le mot *Ts'sarj* ; les documents du XIVe siècle portent déjà *car* (tsar). C'est le même mot que l'on trouve chez les Tchèques sous la forme *Cisar* (Tsi-sarj) et chez les Hongrois en *Czazar* (tchia-sar).

Les Serbes qui ont aussi eu le mot tsar, — on le rencontre dans un texte de 1198 et il y a au XIVe siècle le fameux tsar Douchan, — ont par la suite adopté le terme *Kraly*, dérivé du hongrois *Kiraly*. C'est le *Kral* des Tchèques et le *Crai* des Roumains. Mais au fond les deux termes sont parfaitement équivalents.

§

Le Devin du village, l'opéra de Jean-Jacques Rousseau, vient d'être représenté à Vienne, en Autriche. Le succès en a été très grand et l'impression produite sur ce moderne public a été toute de fraîcheur. Plus d'un auditeur voulut même trouver une parenté entre cette œuvrette du XVIIIe siècle et certaines productions de grâce et de charme actuelles. Malgré le grand nombre de représentations qu'eut cet opéra en France, et la popularité dont ont joui la plupart de ses airs — entre autres : *J'ai perdu tout mon bonheur* —, *le Devin du village* n'avait jamais été représenté à Vienne. Le Comte Durazzo voulut, jadis, le monter sur la scène du *Burg-Theater*, mais Rousseau tenait à y apporter quelques modifications qu'il ne mena jamais à bonne fin. Par contre, la parodie qui en fut faite à Paris, *les Amours de Bastien et Bastienne*, a été jouée à Vienne, l'été de 1768, sous le titre de *Bastien und Bastienne*, mise en musique par un enfant-prodige dont le nom commençait à devenir célèbre : Wolfgang Mozart.

§

La Veillée d'Auvergne. — Sous ce titre, paraît depuis le 1er janvier une Revue mensuelle de décentralisation artistique et littéraire.

Cette Revue, qui se présente élégamment sous une couverture en couleur, est publiée sous les auspices de la Société régionaliste du même nom. Parmi ses collaborateurs, nous relevons les noms de : Mmes Marcelle Tinayre, Lucy Achalme, Emilie Arnal, Elise Poirier-Bottreau, MM. Maurice Barrès, Xavier Charmes, Louis Delzons, J. Charles-Brun, Eugène de Ribier, Jacques Bardoux, Jean Ajalbert, Eugène Lintilhac, Maurice Prax, duc de la Salle-Rochemaure, marquis de la Tour du Villard, Fernand Vernhes, Jules Rengade, etc., etc., Secrétariat, 26, rue Dulong.

§

La Littérature au Salon d'Automne. — Le Comité littéraire du Salon d'Automne a convoqué une assemblée générale des littérateurs dont des œuvres ont été lues aux deux derniers salons. Sur la proposition de M. Frantz Jourdain, qui présidait, l'assemblée, pour tenter un intéressant parallélisme, a confié au comité le soin de nommer, pour les sept séances littéraires prévues au prochain programme, un organisateur responsable qui jouera le rôle du « placeur » des arts plastiques : il distribuera en récitations ou dans des conférences les œuvres admises par le comité. Celui-ci se composait déjà de MM. Léon Dierx, président ; Anatole France, A. Gide, G. Kahn, A. Mithouard, Ch. Morice, Mme de Noailles, MM. Ch.-L.

Philippe, J. Renard, J. Rouché, R. de Souza, Suarès, Verhaeren, Vielé-Griffin. L'assemblée a décidé de lui adjoindre comme secrétaires deux jeunes littérateurs : pour la poésie M. Georges Périn, pour la prose M. Alex. Mercereau.

Les auteurs qui désireraient soumettre au comité quelques pages de poésie ou de prose doivent adresser leur envoi *avant le 1er juin* à M. Etienne Avenard, secrétaire général du Salon d'Automne, 1/1, passage Gourdon, Paris.

§

Publications du « Mercure de France ».

FEUILLES D'HERBE, poésies complètes de Walt Whitman, traduites par Léon Bazalgette, avec deux portraits. Deux volumes, in-18 à 3.50 chacun.

LA VIE AMOUREUSE DE STENDHAL, par Jean Mélia. Vol. in-18, 3.50.

EMILE ZOLA, SA VIE, SON ŒUVRE, par Edmond Lepelletier. Vol. in-18, 3.50.

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE, 1823-1827, *Documents inédits*, par Léon Séché. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Paris, 5 mars 1909.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Le *Gil Blas* avait publié quelques phrases de *l'Essor Congressiste* de Février. Nous avons cru devoir non pas rectifier ses citations, mais présenter notre prose sous un jour meilleur. Vous avez publié, dans votre « Sottisier », ces mêmes phrases : notre quotidien et quinzecentesumaire confrère déclare même les avoir puisées à cette excellente source. Nous vous demandons de montrer la même impartialité que lui, en insérant cette lettre à peu près identique à celle qui lui fut envoyée.

Nous avons écrit ceci, que nous maintenons : « Il est temps de mettre un frein à l'inertie des classes conservatrices. » Nous la maintenons parce que cela se justifie, scientifiquement. Deux forces égales, appliquées au même point, mais dirigées en sens contraire, s'annulent. Le point d'application reste inerte. Si nous mettons un frein à celle qui tend en arrière, nous la neutralisons : le point avance. Je crois cela assez clair.

Quoi encore ?

« Semblables à Jéricho, nous tournerons, etc..... » Je vous dirai, comme au *Gil Blas*, que Jericho, ce sont les habitants de Jericho, et je vous rappellerai, à vous aussi, que : « Paris est en fête » et « les Parisiens sont en liesse... » c'est la même chose.

Vous vous étonnez de ce que nous appelons une férule « dissolvante ». Pour vous répondre, hélas! je me ferai pédant, en vous disant que *dissolvere* signifie séparer en morceaux. Je prendrai mon vieux Larousse, je trouverai : *Férule* : Palette de bois ; — et hardiment je conclurai : on peut, avec une palette, mettre quelque chose en morceaux.

S'il vous semble étrange qu'un homme soit entré tout jeune encore dans les Postes et Télégraphes, je le regrette : mais le petit télégraphiste qui vous apporte vos «bleus» est sans doute encore imberbe — et il s'est peut-être, lui aussi, à l'exemple des Gueroult et des Renan, « émancipé de la férule dissolvante ».

Je veux tâcher d'être aimable : vous avez oublié une jolie phrase, dans votre numéro : « Ces socialistes de chapelle qui, comme des écrevisses, ne s'habillent de rouge que pour marcher en arrière. » — Vous en trouverez d'autres dans les prochains numéros, dont nous vous ferons gracieusement le service. Cela ornera votre « Sottisier » — j'allais dire votre « Anthologie ». — Nous avons voulu donner au langage politique une nouvelle formule d'art. Que le *Mercure* ait accueilli de la

sorte une tentative d'innovation, c'est encore pour nous la plus douloureuse et la plus inexplicable des surprises.

Nous comptons, monsieur le Rédacteur en chef, sur votre impartialité pour insérer cette réponse dans votre prochain numéro ; et je vous prie de croire à toute notre considération,

JEAN PIOT
Secrétaire de la Rédaction
à *l'Essor Congressiste*,

Malgré tout, l'oiseau mourut et fut désespéré. — *L'Intransigeant*, 22 février.

... puisqu'il permet, par une pure tolérance du protocole, d'endosser, les jours de réceptions, l'habit de drap bleu à la française, l'épée à manche de nacre et le chapeau garni de plumes noires. — *Gil Blas*, 5 février.

Dans un coin des tribunes populaires, un groupe de Gallois ayant arboré à leurs boutonnières l'emblème de leur pays — le poireau — entonnaient, lorsque leurs compatriotes marquaient essais et buts, un refrain local. Je les entendis encore à la gare de Colombes : ils étaient complètement aphones. — *Le Matin*, 24 février.

Les boucheries qui éclatèrent presque au même moment, sous Trajan, etc. — *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, article *Judaei*.

Ce voisinage est quelquefois même provocateur de troubles intestinaux entre locataires d'humeur également batailleuse et intransigeante. — *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 23 février.

Il est difficile vraiment de réclamer quand il s'agit du roi de Grande-Bretagne, d'Ecosse et d'Irlande, Empereur des Indes, souverain maître du Canada, de l'Italie, du Transvaal et autres menus territoires. — *Les Nouvelles*, 7 mars.

Un hivernage forcé en plein été. — *Le Temps*, 4 mars.

Coquilles.

Le comte Léonce de Larmandie, l'écrivain occuliste qui fut l'organisateur de Rose-Croix. — *L'Intransigeant*, 26 février.

En droit, en effet, le principe est certain que l'un des collaborateurs peut s'opposer à la représentation de l'œuvre commune, aux risques seulement de payer des dommages-intérêts, si cette opposition est jugée obcène. — *Comœdia*, 19 février.

Blanchard avait construit, dès 1872, une sorte de navire volant... Il fit une ascension devant Louis XVI, etc. — *Les Nouvelles*, 2 mars.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

WALT WHITMAN

Feuilles d'Herbe, poésies complètes, traduites par Léon Bazalgette, avec deux portraits. Deux vol. in-18 à 3 fr. 50 chacun..... 7 »

JEAN MÉLIA

La Vie Amoureuse de Stendhal. Vol. in-18. 3.50

EDMOND LEPELLETIER

Émile Zola, sa Vie, son Œuvre. Vol. in-18..... 3.50

LÉON SÉCHÉ

Le Cénacle de la Muse Française, 1823-1827, Documents inédits. Vol. in-18..... 3.50

HENRI MASSIS

La Pensée de Maurice Barrès (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

LAURENT ÉVRARD

Une Leçon de vie, roman. Vol. in-18..... 3.50

H.-G. WELLS

Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18..... 3.50

A.-FERDINAND HEROLD

Andromaque, tragédie en 4 épisodes, un prologue et un épilogue, traduite d'Euripide. Vol. in-18..... 1 »

FRÉDÉRIC HARRISON

John Ruskin, 1819-1900, traduit par Louis Baraduc. Vol. in-18..... 3.50

HENRI DE RÉGNIER

Couleur du Temps (Le Trèfle blanc. L'Amour et le Plaisir. Tiburce et ses amis. Contes pour les Treize). Vol. in-18..... 3.50

PIERRE DUFAY

Victor Hugo à vingt ans, Glanes romantiques. Vol. in-18..... 3.50

LES DOCUMENTS DU PROGRÈS

D RODOLPHE BRODA, Directeur - FELIX ALCAN, Editeur

Cette revue internationale se publie en trois éditions à Paris, Londres, et Berlin, et par le fait de cette organisation unique, peut offrir aux lecteurs français des articles sur tous les problèmes actuels de la politique étrangère, écrits par des personnalités compétentes de ces pays, et des études sur le mouvement littéraire, artistique et religieux de toutes les nations.

Viennent de paraître les articles de

Emile Boutroux (de l'Institut) : *L'avenir de l'esprit scientifique* ; Maxime Gorky : *le Cynisme* ; Paul Adam : *les Survivances dans la littérature française contemporaine* ; Dr David (membre du Reichstag allemand) : *L'Allemagne et la question marocaine* ; C. Saint-Saëns (de l'Institut) ; *les Maures, race connue de l'art* ; Abbé Naudet : *Un an après la séparation* ; Paul Marguerittte : *le Dernier* ; Dr Sié-Lou Ea, préfet de l'Empire chinois (Nankin) : *L'avenir de la Chine* ; J. Sricanulu (Rajahmandri) : *le Mouvement réformiste en Inde* ; Walter Crane : *L'idée socialiste comme elle se reflète dans l'art* ; William T. Stead (Londres) : *le Dimanche anglais* ; Henri Dagan : *le Théâtre populaire champêtre*, etc.

Abonnements : France, 10 fr. ; Étranger, 12 fr. — Prix du numéro : 1 fr. — Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande adressée à l'Administration : 59, rue Claude-Bernard, Paris.

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

5e année.

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Comtesse de Noailles, — Alma Tadema, — Viele-Griffin, — Emile Verhaeren, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richard Dehmel, — Stuart Merrill, — Jules Bois, — Salvator Rueda, — Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

MERCVRE DE FRANCE

LA REVUE DE PHILOSOPHIE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

ar fascicule in-8 raisin de 128 pages formant chaque année deux forts volumes de 800 pages chacun

IXe ANNÉE — 1909

Dirigée par E. PEILLAUBE

Professeur de Psychologie à l'Institut Catholique de Paris

CHEVALIER et RIVIÈRE, Éditeurs, 30, rue Jacob, PARIS

La **Revue de Philosophie** embrasse la philosophie proprement dite, l'histoire de la philosophie et certaines questions d'ordre philosophique tirées des mathématiques, des sciences physiques, de la biologie et des sciences morales.

Chaque livraison contient : 1° Des articles originaux; 2° Des revues générales; 3° Des analyses et comptes rendus; 4° Une revue des périodiques français et étrangers; les sommaires des principales revues de l'Europe et de l'Amérique; des comptes rendus des sociétés philosophiques et scientifiques; 5° Une revue de l'enseignement philosophique qui a pour but de mettre les professeurs en relations les uns avec les autres et de les tenir au courant de tout ce qui intéresse l'enseignement philosophique secondaire ou supérieur, en particulier des orientations les plus récentes; 6° Des fiches bibliographiques sur les sujets donnés.

PRIX DE L'ABONNEMENT. { France..... 20 fr. » / Union postale..... 25 fr. »

PRIX DU NUMÉRO : des années 1900-1903..... 3 fr. ; à partir de 1904..... 2 fr. 50

PRIX DE LA COLLECTION

1re année	1900-01,	1 vol.	in-8° raisin de 800 pages..			16 fr.
2e —	1902	1	—	—	—	16 fr.
3e —	1903	1	—	—	—	16 fr.
4e —	1904	2	—	—	—	25 fr.

Pendant les trois premières années la *REVUE DE PHILOSOPHIE* ne paraissait que tous les deux mois.

L'ACTION NATIONALE

Organe de la Ligue Républicaine d'Action Nationale

Revue Mensuelle — *Paraissant le 15 de chaque mois*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : **19, Rue Auber**

L'ACTION NATIONALE, organe de la *Ligue Républicaine d'Action Nationale*, fondée ous la présidence de Victor Marguerite et sous le patronage des noms les plus éminents e la République, a pour programme d'instruire l'opinion sur les questions qui ont trait *aux intérêts vitaux du pays, au développement de sa prospérité économique et commerciale, à ses relations internationales, à sa force matérielle et morale*. Sincèrement attachée à l'esprit démocratique et aux institutions républicaines, elle se propose de rechercher les moyens d'assurer le développement harmonieux de la force et de la richesse nationales.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE	Un an.....	10 francs	ÉTRANGER	Un an.....	15 francs
	Trois mois.....	3 —		Six mois.....	6 —

Une réduction considérable est faite aux membres de la *Ligue Républicaine d'Action Nationale.*

Un numéro spécimen et la brochure de propagande sont envoyés gratis et franco sur demande adressée à l'Administrateur de la Ligue, 19, rue Auber, Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, le 31 Mars, à 2 heures.

1° **MAISON A PARIS** **RUE DE L'AQUEDUC, 40** Cont^ce : environ 262^m 65. Rev. brut, **10.725** fr. Mise à prix, **100.000** fr.

2° **MAISON A PARIS** **PASS. COTTIN, 5** (Rue Ramey, 17). C^ce ; env. 359^m. Rev. brut : **8.095** fr. M. à p. **60.000** fr.

S'ad. à MM^es Desouches, Haquin et Alp. Chartier, av. à Paris ; à MM^es Ferdinand Robin et Peuche, not. à Paris.

PROPRIÉTÉ A PARIS **10, R. BICHAT** Cont^ce : 636^m. R. br. **12.721** fr. M. à pr. : **100.000** fr. Adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 30 mars. M^e Vallée, not., 204, boul Voltaire.

Ville de Paris (Terrains du Champ de Mars)

A adj^r s^e 1 ench. Ch. des Not. Paris, 6 Avril 1909.

2 TERRAINS (lôts 5-8) Av^e de la Bourdonnais. S^ce 420^m chacun. M. à pr. **270** fr. le m. chacun. S'ad. aux not. : M^es Delorme, rue Auber, 11, et Mahot de la Quérantonnais, 14, rue des Pyramides, dép. ench.

MAISON r. Marché, 8 Rev. 10.978 fr. **NEUILLY** (Seine). Adj. ét. Brault, not., 3 avril 1909, 2 h. M. à p. **100.000** fr.

MAISON r. de Vaugirard, 114 et 116. C^ce : 1.816^m. Rev. br. : 20.424 fr. 30. Mise à pr. **250.000** fr.

Propriété, b^d. de la Gare, 158, et r. Villejuif 31. C^ce 650^m. R. br. : 1.800 fr. M. à pr. : **25.000** fr A adj. s. 1 ench. Ch. not. 23 mars, M^e Fauchey, not., 3, r. Louvre.

MAISON à Paris, rue CAMBON 12. Rev. br. : 29.542 fr. M. à pr. : **380.000** fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 30 mars 1909 S'ad. à M^e William Bazin, notaire à Paris, 7, rue Saint-Florentin.

MAISON à Paris **R. BUFFAULT, 23** 322^m R. br. 10.600 fr. M. à pr. **90.000** fr. à adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 23 mars. M^es Couturier et Courcier, 2, rue de Choiseul, 2.

MAISON à PARIS r. **CARDINET** 26. C^ce 545^m. R. 23 144 fr. M. à pr. **250.000** fr.

Propriété à **MONTMORENCY** : 1° r. des Chesneaux, 50. C^ce 3.974^m. M. à pr. **60.000** fr. R. des Loges, 9. C^ce 1.435^m. Rev. 1.800. M. à pr. **25.000**. Adj. ch. not. Paris, 23 mars 1909. S'adr. M^e Laeuffer, not. 11, r. de Rome

---

MON, r. Guillemites, 1 et 12 ; Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, 140. Rev. br. 11.140 fr. M. à p. **116.000** f. Adj. s. 1 enc. ch. not, 30 mars. M^e Félix Delapalme.

VILLIERS-LE-BEL (S.-et-O.). B^lle PROPté moderne. C^e 8.565^m. PARC, etc. A adj^er ét. M^e Jouvin, not. aud. lieu, dim. 4 avril, 2 h. 1/2. M. à p. **50.000** f.

Ville de Paris (Terrains du Champ de Mars).

A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 30 mars 1909.

2 TERRAINS (Ilot 23) Av^e de Suffren. S^es 372^m et 369^m env. M. à p. **130** f. le m. chacun. **2 TERRAINS** (Ilot 9) Av^e Elisée-Reclus. S^es 348^m. Av^e de la Bourdonnais. S^e 400^m. M. à p. **250** f. le m. chacun. S'ad. M^es Mahot de la Quérantonnais et Delorme, r. Aubert, 11, d. enc.

LEVALLOIS-PERRET. Propriété r. de Guingaud, 19, 21 et 23 C^ce 1.176 m. M. à pr. **80.000** fr. adj. ch. not. 23 Mars. M^e Sabot, not., 6, r. Biot.

TERRAIN d'angle, **rue Azais.** Superf. 895 m. 95. M. à pr. **55.000** fr. à l'entrée de la rue Lamarck. A adj. ch. not. Paris, 23 mars 1909. S'adr. not. M^es Rivière, Rocagelet, Notin, 5, rue Ville-l'Evêque.

VENTE sur saisie, au Palais de Justice, à Paris, le 11 mars 1909.

de la **NUE-PROPRIÉTÉ** de Propriété à Paris

16 ET 18 R. FRÉMICOURT

et **51, rue Letellier.** Mise à pr. **50.000** fr. S'adresser à M^e Goiraud, avoué, 16, place Vendôme.

MAISON à Paris, angle pass. Basfroi et Ch. Dallery. C^ce 191 m. 60. Rev. br. 5.420 fr. 40. M. à pr. **40.000** fr. Adj. s. 1 ench. ch. not. 30 Mars. M^e Couturier, not., 20, boul. Malesherbes.

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord *Paris-Nord, excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o : de 3 personnes, 25 o/o : de 4 personnes, 30 o/o : de 5 personnes, 35 o/o : de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS.— Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc. ., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 51, boulevard Haussmann, à Paris (IX^e arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

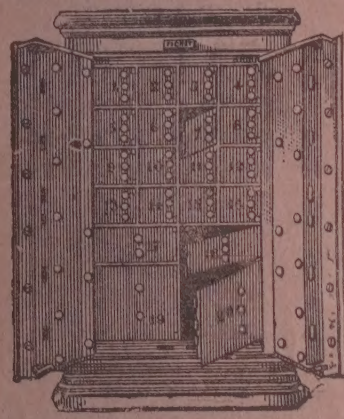
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux :* Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St-Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.